26e Année N° 1 1er Janvier 1919

GENERAL LIBRARY
FEB -6 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Marcel Prévost	*Seconde Lettre à Théophile*	5
André Chevrillon	*Parmi les Américains.* — III	23
Comtesse de Noailles	*Poèmes.* — II	58
X. X. X.	*Les Problèmes de la Démobilisation*	64
François de Curel	*La Comédie du Génie* (Acte II)	86
Jean Guehenno	*Whitman, Wilson et l'Esprit moderne*	109
Pierre Benoit	*L'Atlantide* (4e partie)	131
Armen Chanian	*La Danseuse de Shamakha.* — II	171
Charles Loiseau	*Les Magyars et la Paix*	203

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LES AMOURS D'UN POÈTE,
par **Louis Barthou**.

On se souvient encore du retentissement de cette publication dans la *Revue de Paris*. Ce fut sans doute un très grand succès de curiosité, mais ce fut aussi beaucoup mieux. Les lettres inédites de Victor Hugo, publiées par M. Barthou, et le commentaire, où se révélait une intelligence si fine et si sûre de la psychologie du poète, ne nous ont pas seulement apporté des détails très précieux et tout un trésor de faits nouveaux. Le livre va plus loin et vise plus haut, puisque nous connaissons mieux, après l'avoir lu, la sensibilité amoureuse d'un des plus grands génies. En même temps, il met en pleine lumière la figure si généreusement féminine de Juliette Drouet, qui sut aimer en Victor Hugo le poète aussi bien que l'homme, et par son heureuse influence fut à la fois la servante et l'inspiratrice de son œuvre. C'est assez dire l'intérêt humain qui s'attache à ce livre.

L'AFFAIRE SALVATOR,
par **Maurice Darin**.

On trouve assez rarement réunis dans un même ouvrage les deux éléments d'intérêt dont M. Maurice Darin nous présente ici l'heureux alliage : une psychologie curieuse et l'intensité dramatique. L'auteur a réussi à marquer dans son livre une progression constante de ces deux effets jusqu'au dénouement. Son récit, conduit avec une heureuse entente de l'intrigue romanesque, nous offre d'émouvantes péripéties en même temps qu'une attachante étude d'âme.

LA GUERRE VUE PAR LES COMBATTANTS ALLEMANDS,
par **Albert Pingaud**.

M. Albert Pingaud, en dépouillant méthodiquement les carnets de route, les souvenirs, les récits de correspondants de journaux parus outre-Rhin, a voulu nous faire connaître comment nos ennemis voyaient la guerre. Dans la mesure où l'on peut accorder créance à des écrits en partie officieux, visés par une stricte censure militaire et destinés à un public surexcité, les conclusions qu'en tire l'auteur sont certainement exactes. Il a fait œuvre historique dans le classement ingénieux et précis des documents dépouillés ; les commentaires abondants dont il les accompagne font de son volume un excellent instrument de propagande patriotique.

LES PIERRES DU FOYER,
par **Henry Bordeaux**.

M. Henry Bordeaux rassemble aujourd'hui en volume un certain nombre de conférences et de lectures relatives à l'histoire littéraire de la famille française. On y trouvera au début le discours d'ouverture de M. Paul Bourget rappelant les lois traditionnelles qui sont, à son sens, la sauvegarde de la cité. On lira *les Pierres du Foyer* avec intérêt et profit. L'auteur des *Roquevillard* a employé son talent au noble dessein de poursuivre le relèvement de la patrie par la régénération de la famille et la connaissance des pays étrangers.

JOURNAL D'UN COCHON DE PESSIMISTE,
par **Gyp**.

Écrit d'une plume alerte et légère, le livre répond bien à la verdeur du titre. On se doute que le « pessimisme » en question n'aboutit nullement à nous décourager, bien au contraire. C'est un succès de plus pour le talent de Gyp, tant de fois consacré déjà, et qui nous permet de l'apprécier sous un nouvel aspect. A côté du sourire parisien, nous trouvons une jolie note d'émotion humaine. Ce « Journal » représente une note à part dans la série mondaine de Gyp.

L'ERREUR FRANÇAISE,
par **Lysis**.

Telle que l'auteur la comprend, *l'Erreur française* est multiple, mais la cause en réside toujours dans l'ignorance des conditions de notre vie nationale : internationalisme, lutte du prolétariat contre les industriels producteurs de richesses, prépondérance des politiciens, mépris des compétences, haine de l'autorité, formalisme de l'enseignement, autant de tendances d'avant-guerre que Lysis dénonce et condamne en bloc. Il le fait avec une ardeur qui trouve la formule brillante et ramassée, mais laisse au lecteur quelque doute ; on se demande en effet si notre philosophie politique n'a jamais été qu'un tissu de méprises et de sophismes. Le génie français est-il lié aux intérêts de la grande industrie? L'idéalisme social doit-il se confondre avec l'idéologie médiocre de certains politiciens? Sur ces deux points au moins, on voudrait des réserves et quelques distinctions.

SECONDE LETTRE À THÉOPHILE[1]

Près de quatre années ont coulé, mon cher Théophile, depuis que je vous écrivis touchant les événements de la guerre. A quel beau jeu d'antithèses, apostrophes, prosopopées et autres figures de rhétorique nous convierait le contraste entre les deux époques, si la rhétorique, en face des événements actuels, ne semblait une petite chose fort misérable : preuve, quelques-uns des morceaux littéraires que ces événements nous ont déjà valus !

Ce qui arrive est si total et si soudain que notre sensibilité, prise de court, est dépassée par le bonheur ; comment l'expression de nos sentiments ne serait-elle pas défaillante? Donc, point d'éloquence entre nous, mon ami. Un coup d'œil sur le passé, un honnête examen de votre collaboration à l'œuvre commune, un jugement sincère : voilà ce que je vous dois.

***

Au mois de mars 1915, je vous gourmandais de ne point marquer assez d'admiration pour ce qu'avait déjà fait la France, ni assez de confiance dans ses destinées. Je vous disais (vous rappelez-vous?) « Outre la Marne, la France vient de remporter une autre victoire, — une grande victoire

1. La première lettre a paru dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15 mars 1915 sous le titre : *Lettre à un décourageur.*

344921

moderne dont presque personne ne se doute, la VICTOIRE DE L'YSER... » Dire cela aujourd'hui paraît superflu : tout le monde sait que l'Yser est une des plus hautes parmi les victoires de Foch. Il fallait vous le dire, Théophile, en 1915, il fallait même vous l'enfoncer dans le crâne ; car votre crâne, comme celui de pas mal d'autres Français, était alors impénétrable à l'idée d'une victoire française. Vous négligiez l'Yser; vous discutiez la Marne. Vous disiez : « Oui... entendu... Mais ce ne sont pas des victoires... Ce sont des redressements. » Et vous étiez très fier d'avoir trouvé ce mot-là, d'une sonorité moins glorieuse.

C'est du même regard morne que vous avez observé les événements, à mesure qu'ils se déroulaient avec leur épouvantable lenteur, avec leur monotonie brusquement secouée de coups de tonnerre, avec cette affreuse sensation que la fin était impossible à situer par avance dans le temps et dans l'espace. Certes, il a fallu aux peuples de l'Entente, et particulièrement à la France envahie dès le premier jour, à Paris distant du front de moins de cent kilomètres, une surprenante force morale pour « tenir » comme on disait alors, c'est-à-dire pour aborder chaque matin la besogne du jour, sans découragement, sans lassitude, sans nervosité, sachant pourtant que ce jour était peut-être celui de la catastrophe. Tous ceux qui, même à cent kilomètres en deçà des tranchées, firent ainsi, quatre années durant, leur tâche quotidienne sous le ciel orageux de la guerre ont bien mérité de la patrie, depuis les gouvernants responsables jusqu'au moindre fonctionnaire, depuis les grands usiniers et les grands commerçants jusqu'au plus modeste manœuvre, jusqu'à la midinette exacte à l'atelier, jusqu'au potache fidèle à la classe... Vous, Théophile, qu'avez-vous fait? Vous n'êtes pas demeuré inactif : votre activité s'est même doublement dépensée.

D'abord, vous vous êtes donné beaucoup de mal pour que votre vie de guerre ressemblât le plus possible à votre vie de paix. Dans ma première lettre, je vous avais conseillé (comme cure de la neurasthénie et du pessimisme) de collaborer si humblement que ce fût à la guerre : je vous recommandais, vous en souvient-il? un poste de G. V. C. dans le Périgord... Vous n'avez pas suivi mon conseil. Vous avez

fait précisément le contraire. Vous vous êtes isolé de la guerre autant que vous l'avez pu. D'abord — tout le temps où Paris, après la Marne, garda sa belle et sévère tenue de campagne — vous avez habité ces heureuses contrées méridionales où l'éloignement du front et la douceur du climat amortissaient le choc des événements, assoupissaient à demi les angoisses. Puis, quand on « s'installa dans la guerre », vers le milieu de 1915, vous avez réorganisé de votre mieux, dans la capitale repeuplée, vos journées du temps de paix : club, théâtre, dîners. Tout cela, d'ailleurs, fort décent. Au club, plus de fortes parties, l'honnête bridge aux enchères. Au théâtre, des pièces sans scandale et sans nudité, dans des salles tellement remplies de poilus permissionnaires qu'en payant votre fauteuil il vous semblait participer à une contribution patriotique : ne fallait-il pas que ces pauvres bougres s'amusent?... Quant aux dîners, ce furent, bien entendu, des « petits dîners » : trois plats au maximum, barbue bonne femme, selle d'agneau, endives bordelaises, plus l'entremets et les fruits ; sauternes, médoc, bourgogne — pas de champagne : on était en guerre, que diable ! L'habit laissait la place au smoking, ou, quand on était tout à fait patriote, au veston ; on n'offrait plus le bras aux femmes pour les conduire à table. Et ma foi ! vous constatiez que ces nouvelles formes de la vie sociale, plus simples, moins dispendieuses, avaient du bon. Vous disiez volontiers : « Comme nous nous étions créé des besoins superflus ! Voyez... j'ai remplacé mon valet de chambre par une gouvernante et cela marche plutôt mieux... » Ou bien : « Après la guerre, il faudra garder l'habitude des petits dîners intimes, six personnes et trois plats, dislocation à dix heures... » Voilà ce que vous disiez, Théophile, à la minute heureuse du petit verre et du cigare, rassuré sur votre digestion par la frugalité du repas.

Mais vous ne teniez pas toujours des propos aussi satisfaits.

On avait beau vouloir s'isoler de la guerre, la guerre vous harcelait dans les journaux, dans les conversations : j'ajoute qu'il ne vous déplaisait pas de parler de la guerre. L'on vous écoutait, car vous aviez une opinion et vous saviez la défendre, n'étant point bête et prenant soin de vous documenter.

Vous documenter fut même la seconde forme de votre activité, pendant ces quatre ans. Vous fûtes « le monsieur qui a lu le *Journal de Genève* ». Excellent journal d'ailleurs, sympathique à la France, mais enfin point obligé de faire du patriotisme français, libre dans ses appréciations, et, suprême avantage! publiant *in extenso* les communiqués allemands, autrichiens, turcs, bulgares, qu'une censure timorée coupait dans les quotidiens nationaux. Ces communiqués, lus par vous avec un soin minutieux, confrontés avec de bonnes cartes, constituaient toute votre documentation. Vous partiez en effet de ce principe inflexible que les communiqués français, anglais, belges, russes, etc., étaient un grossier bourrage de crâne, tandis que dans ceux de la quadruple alliance la vérité se reflétait comme en un limpide miroir. Aussi, quand un simple lecteur du *Matin* ou du *Temps* vous disait :

— Eh bien! ça n'a pas l'air de marcher trop mal en Argonne? On a un peu avancé!

Vous souriiez sardoniquement et vous répliquiez :

— Avez-vous lu le communiqué boche?

Naturellement, l'autre ne l'avait pas lu. Alors vous lui appreniez qu'en effet on avait avancé de cent cinquante mètres, mais en reculant de trois cents sur une avance initiale de quatre cent cinquante, et qu'en reculant on avait laissé aux mains de l'ennemi la moitié d'une compagnie et trois mitrailleuses. Et l'interlocuteur était confondu. Vous parliez avec tant d'autorité qu'il ne lui venait pas à l'esprit d'objecter qu'entre deux affirmations contradictoires et intéressées, le sage parti serait de ne point choisir. Il choisissait, d'après vous, l'affirmation de l'ennemi. Et, sorti de chez lui avec un petit rayon d'espoir dans les yeux, il rentrait, grâce à vous, le cœur pincé par une angoisse.

Ainsi furent connus en détail, parmi vos relations, et l'horreur des défaites russes, et le martyre de la Serbie, et ce long calvaire d'offensives françaises qui vous parurent seulement vaines et coûteuses, qui furent pourtant la sanglante, mais utile école de l'offensive suprême, de celle qui devait un jour libérer le territoire et jeter l'adversaire à genoux. Vos propos de décourageur professionnel avaient beau jeu, car l'étrange caractéristique de cette guerre, à partir de la Marne, fut

celle-ci : l'ennemi remportait des succès éclatants sur des adversaires plus ou moins désarmés, comme les Russes, les Roumains et les Serbes, — tandis que lentement, mystérieusement, infailliblement, se poursuivait l'effort d'usure que lui opposait l'Entente, tant par les armes que par le blocus. Quand le décourageur ricanait : « Encore cent mille prisonniers faits aux Russes ! Encore deux mille canons raflés ! Encore une capitale prise... » — le réconforteur ne pouvait objecter que des espoirs, assurément fondés en raison et en fait, mais sans éclat, sans contours nets, quasi imponderables. Le réconforteur disait :

« Oui, mais *ils* n'ont pas la mer, et on ne gagne pas une guerre comme celle-ci quand on est exclu de la mer. »

Ou bien :

« Oui, mais *ils* n'avancent pas, et perdent plutôt du terrain sur le front principal, celui qui est défendu par des troupes armées, approvisionnées, commandées... »

Ou bien encore :

« Oui... mais nos forces tendent à s'accroître, et celles de l'adversaire diminuent chaque jour... »

Et c'était le réconforteur qui avait raison ; mais je conviens qu'il n'en avait pas l'air, que ses répliques manquaient de panache, et que votre rôle était plus commode et avait plus d'accent.

*
*

Cependant, même au cours de cette longue et terne épreuve, il y eut à l'actif de la France des succès indéniables : citons seulement Verdun et la Somme. Aujourd'hui que les barrières s'effondrent partiellement entre l'Allemagne et nous, nous connaissons quelles vagues de désespoir ont déchaînées chez nos ennemis les événements symbolisés par ces deux noms : Verdun, la Somme. Nous savons par quelles crises passa alors le moral de ces faux victorieux, tandis qu'irradiaient sur le monde leurs bulletins triomphants. N'est-il pas douloureux de constater rétrospectivement que la France n'a pas bénéficié, à la même heure, d'un réconfort égal à leur détresse? Après Verdun, après la Somme, on a célébré l'héroïsme de nos soldats ; on a respiré plus à l'aise ; on n'a pas senti l'orgueil et la joie du triomphe, comme après un Rocroi ou un

Austerlitz : et cependant C'ÉTAIENT DE BIEN PLUS GRANDES VICTOIRES que Rocroi ou Austerlitz ! La faute en est à l'atmosphère lourde et sombre qui pesa sur le monde durant ces jours-là, et que le plus ardent rayon ne pouvait éclaircir : mais la faute en est aussi aux prophètes de malheur qui abondèrent dans nos rangs, prêchant obstinément qu'il n'y avait pas de bonnes nouvelles, qu'il ne pouvait pas y en avoir, que celles qui avaient l'air d'être bonnes étaient fausses ou vaines. Dans vos propos, Théophile, Verdun fut encore « un redressement », tout comme la Marne et l'Yser. Quant à la Somme, votre interprétation, qui faillit prévaloir, fut encore plus singulière. L'ennemi reculait de trente kilomètres en profondeur sur un front de cinquante : la collaboration spontanée des décourageurs de France et des menteurs d'Allemagne transforma en motif d'angoisse et de regret cette victoire franco-anglaise évidente, écrite sur la carte aussi clairement que celle de la Marne. Positivement, on s'inquiéta. Hindenburg reculait. Ce n'était pas normal, ce n'était pas dans le programme pessimiste ; il y avait donc, à ce recul, une raison dangereuse pour nous, et nous devions être infiniment plus navrés que s'il n'avait pas reculé... Dans vingt ans, on ne voudra pas croire qu'un tel état d'esprit ait pu exister en France victorieuse. Il exista pourtant : ce fut le vôtre, Théophile.

Le même système de dénigrement fut appliqué par vous au jugement des événements politiques. Que ne vous ai-je pas entendu dire de nos alliés, de *tous* nos alliés !... On peut bien le répéter aujourd'hui, puisque par une heureuse fortune, *tous* nos alliés, précisément, ont participé à la gloire du dénouement. Vous fûtes, Théophile, celui qui disait avec autorité :

« Les Anglais sont braves : mais ils sont incapables de se battre s'ils n'ont pas leur *bacon and eggs* et leur *Dundee marmelade*. De plus, à l'heure du thé ou de la partie de golf, impossible de les retenir dans les tranchées... »

Vous avez dit ces pauvretés, Théophile, de ceux qui allaient conquérir Cambrai, Lille, Valenciennes !... Vous avez dit cette lourde stupidité : et il s'est trouvé des gens pour vous écouter et vous croire. D'ailleurs vous avez daubé bien davantage sur les Russes — non pas sur les immondes bolcheviks

d'à présent — mais sur les pauvres héroïques armées russes qui ont sauvé la civilisation, à leur heure, en mourant par milliers une massue de bois à la main, sous les avalanches de mitraille boche !... Quant aux Italiens, aux Roumains, voire aux Serbes, « qu'est-ce qu'ils prenaient » — comme disent les poilus — dans vos conférences de décourageurs ! Heureusement que dans la réalité, ils ont pris aujourd'hui qui Trieste et Trente, qui Belgrade, qui la Transylvanie...

Les Américains vous mirent un moment dans l'embarras. Dès 1914, avec autorité, voire avec suffisance, vous aviez déclaré que, ceux-là, vous les connaissiez ; que leur sympathie — pour d'évidentes causes ethniques — allait naturellement aux Germains, mais qu'étant avant tout des négociants réalistes et rusés, ils s'arrangeraient au mieux pour profiter de la guerre, vendant leurs produits à qui les paierait le plus cher, décidés d'ailleurs à couper les crédits le jour où le payeur cesserait d'être solvable. Vous saviez cela, vous, homme bien informé, et quiconque en doutait n'était qu'une « poire ». Après le crime du *Lusitania*, vous vous aperçûtes, car vous n'êtes pas bête, que le sentiment public s'agitait, là-bas, contre le Boche : mais vous ne fûtes pas pris de court. J'entends encore votre commentaire :

« Les Américains s'aperçoivent du péril que leur ferait courir une victoire allemande décisive : ils laisseront la guerre se prolonger, ils aideront même à sa prolongation, afin que les Boches s'usent en même temps que nous... » Dans le même esprit, vous avez interprété les phases successives de l'intervention américaine, annonçant toujours le pire. Comme chaque fois l'événement vous donnait un démenti, vous expliquiez par de viles raisons politiques ce qui fut l'élan magnifique d'un grand peuple idéaliste... Un jour d'été vint pourtant où ils abordèrent « quelque part en France », les Yanks au chapeau de feutre : mais vous aviez vos calculs tout prêts, sur une page de votre portefeuille, pour établir qu'au bout d'un an, en mettant les choses au mieux, ils donneraient cent mille baïonnettes au plus. D'ailleurs vous vous intéressiez à eux ; sans vouloir révéler vos sources, vous paraissiez toujours bien informé des faits et gestes de nos nouveaux camarades. On vous compta, vers août et septembre 1917, parmi

ceux qu nous glissaient dans l'oreille des révélations comme celles-ci :

« Vous savez que ça ne va pas du tout avec les Américains? Ils sont très mécontents de nous et nous sommes fort embarrassés d'eux. Ils n'en veulent faire qu'à leur tête et tout leur est dû. D'ailleurs ils sont bien résolus à ne pas se battre : tout au plus consentent-ils à s'occuper des chemins de fer et des retranchements... »

Ainsi parliez-vous, homme informé, observateur réaliste et qu'on ne trompe point, des futurs vainqueurs de Saint-Mihiel et de Sedan...

***

Cependant, à mesure que la guerre se prolongeait, les difficultés de la vie matérielle devenaient sensibles même pour les privilégiés de la fortune tels que vous. Cela vous permit de prédire la famine : n'était-il pas avéré que les Boches coulaient six cent mille tonnes par mois? Les communiqués de Tirpitz l'affirmaient ; donc c'était vrai. On allait manquer de tout : le monde entier aurait faim et serait privé de vêtements. Le monde entier, mais pas vous. Car le métier de décourageur — comme je vous l'ai fait remarquer déjà — n'absorbait qu'une part de votre énergie : il en restait assez pour organiser, à votre profit, la plus ingénieuse, la plus fructueuse campagne de ravitaillement préventif.

Le hasard a voulu, Théophile, que la famille d'un des officiers que j'ai eu sous mes ordres pendant la guerre habite la même maison que vous. Par lui, j'ai connu (sans m'en être enquis) quelles quantités de charbon, de pétrole, d'essence, de farine, de liqueurs, de lait concentré, de conserves, de légumes secs, de chocolat, de café, de denrées de toutes sortes un homme actif, qui a de l'argent et des relations, peut arriver à entasser dans un appartement moderne. Sachez que, de leurs fenêtres, les enfants de votre voisin guettaient vos arrivages. Ah! la guerre pouvait durer, vous ne risquiez pas que la disette vous gagnât. Cette sensation d'être paré donnait, j'en suis sûr, du ragoût pour vous-même à vos prédictions de détresse. Et quand de braves dames de vos amies se plaignaient devant vous de la difficulté des temps, déploraient

la rareté des pommes de terre ou la hausse des œufs, vous répliquiez avec un sourire : « Pourquoi n'avez-vous pas pris vos précautions? Si vous m'aviez écouté !... Mais vous croyez toujours que tout va pour le mieux !... »

Suave mari magno... Il est doux, par un temps où la plupart de ceux qui vous entourent se nourrissent chichement dans une demi-obscurité et par une température gerçante, de consommer en abondance des aliments savoureux, devant un bon feu, sous des lampes bien garnies. Encore ne faut-il pas qu'au milieu de votre dîner se déchaîne par les rues un concert de hurlements, sirènes fixes, sirènes mobiles, avec l'accompagnement d'un feu roulant d'artillerie à faible distance. Au surplus il n'est pas décent qu'un homme de votre situation, pour éviter de recevoir son plafond sur la tête, soit contraint de descendre à la cave dans la promiscuité des domestiques de la maison, plus de quelques passants auxquels il n'a jamais été présenté. Votre parti fut pris sans retard : vous fûtes de ceux qui couchèrent dans les lavatories des hôtels du Sud-Ouest plutôt que de se soumettre aux incommodités de Paris. On vous revit pourtant ici de temps à autre, quand les Gothas faisaient trêve; vous manifestiez une dédaigneuse ironie pour les Berthas tant que celles-ci, avec une discipline bien germanique, s'obstinèrent à respecter le seizième arrondissement, votre arrondissement. Mais on vous vit un jour hors de vous, comme si l'ennemi vous avait fait une injure personnelle. Vous disiez : « C'est incroyable ! *Il n'y a plus d'axe !* des obus sont tombés sur le square Alboni, à deux pas de chez moi !... » Indigné d'un tel manque d'égards, vous repartîtes aussitôt pour les lavatories de Biarritz.

Or, le mystérieux Dramaturge qui, là-haut, avait disposé le scénario de ce drame mondial, en avait réglé les péripéties et machiné le dénouement, se complut à amener celui-ci par des moyens de surprise si bien agencés, que peu de spectateurs en surent prévoir l'économie. Entre le 21 mars et le 15 juillet de l'an 1918, la France fut sur le « tranchant du Destin ». L'évacuation de la capitale fut officiellement envisagée, préparée même (il est permis de le dire aujourd'hui) et le transfert du Gouvernement en province ne parut pas

impossible. L'ennemi occupait les lisières de la forêt de Villers-Cotterets ; il était distant d'environ soixante-cinq kilomètres de la place de l'Opéra. Les citoyens français qui faisaient profession de ne point décourager leurs compatriotes, tout en ne leur racontant pas de chimères à la mode de Ludendorf, ne purent dire que ceci : « Oui, Paris est menacé et sera peut-être intenable. Les citoyens de Paris doivent être prêts au pire, même à s'en aller à pied par les routes pour n'être pas capturés, comme l'ont fait déjà tant d'autres citoyens français. Mais si même il en fallait venir à ces extrémités, l'armée de la France n'en existerait pas moins pour cela, ni l'armée britannique, ni la grandissante armée américaine. Donc le sort de la guerre n'est pas lié à celui de notre capitale. Paris devenu intenable (ce que nous ne voulons pas croire et ce qu'à Dieu ne plaise) les Allemands seront battus plus tard, mais ils seront battus tout de même. » Ainsi parlèrent les Français qui avaient foi dans les destinées de la Patrie : et ce qu'ils dirent alors, la France, heureusement, n'en douta pas. Pas plus que le moral du front, le moral de l'arrière ne fléchit alors, et ce sera un éternel sujet d'admiration qu'en ces heures funestes, et qui si longtemps s'enchaînèrent l'une à l'autre, pas même une voix de femme n'ait crié — comme elles criaient chez les prétendus victorieux : La Paix !...

Vous, Théophile, je dois vous rendre ce témoignage que vous aviez arrêté votre campagne de décourageur. Vous ne disiez plus rien. L'énormité, la soudaineté des événements dépassaient vos prévisions : féticheur comme vous l'êtes, et comme le sont tous les pessimistes, vous commenciez (je crois) à trouver que vous aviez un peu trop raison, et à vous demander si vous ne vous étiez pas porté la guigne à vous-même. Personne ne sait exactement ce que vous êtes devenu durant le printemps 1918 : on ne vous rencontra ni à Paris, ni dans une de ces brillantes stations provinciales où la chambre se payait cinquante francs par nuit et le rumsteak un louis par portion. Vous habitiez le Rouergue, disent les uns ; — d'autres disent le Roussillon. Les affaires personnelles les plus urgentes ne vous ramenèrent pas à Paris, fût-ce pour vingt-quatre heures. Êtes-vous vraiment de ceux qui ont payé vingt mille francs un camion déménageur ? On l'as-

sure : mais ce point d'histoire ne sera sans doute jamais éclairci...

Ce fut pendant votre éclipse volontaire que le Dramaturge suprême, ayant poussé jusqu'à l'horreur l'intérêt de la péripétie, brusqua le dénouement.

Nous savons aujourd'hui que ce même printemps 1918, malgré les deux bruyantes offensives de Ludendorf, avait été pour les Allemands clairvoyants et informés une période d'anxiété intense. (Voir le *Berliner Tageblatt* du 18 novembre 1918 et la *Frankfurter Zeitung* du 20.) Les Allemands clairvoyants et informés avaient dénoncé à l'avance le péril des grandes offensives épuisantes, à la mode du 21 avril et du 29 mai. Malgré les prisonniers faits et le gain territorial, les mêmes Allemands les considérèrent comme des échecs, car elles avaient détruit les réserves sans atteindre les buts derniers qu'il fallait toucher à tout prix. Ainsi, pour la France, le triomphe de l'automne était inclus dans les épreuves même du printemps : c'est l'honneur des chefs militaires et de leurs armées héroïques de n'en avoir jamais douté ; jamais Foch ni Pétain, — entendez-vous, Théophile? — n'ont admis la possibilité de la défaite ; jamais l'armée n'a perdu sa foi en eux ; jamais la France n'a cessé de compter sur son armée. L'ennemi connaissait cette fermeté d'âme, la donnait en exemple, la jalousait et ne se l'expliquait pas. « Pourquoi, répétait-il dans ses journaux, la France garde-t-elle cette confiance *aveugle* dans la Victoire? » Confiance nullement aveugle : confiance de Voyante, au contraire.

Vous n'étiez pas à Paris, Théophile, au moment où le bronze des cloches et l'acier des canons annoncèrent la signature de l'armistice, c'est-à-dire la Victoire. Votre intelligence est bien trop lucide pour n'avoir pas pressenti, depuis le mois d'août pour le moins, cette fin magnifique : mais les Gothas n'avaient pas dit leur dernier mot et, d'autre part, la grippe fit des ravages, même dans les arrondissements les plus élégants, jusqu'à la fin de novembre.

C'est donc seulement au commencement de décembre qu'il me fut donné de vous rencontrer.

Vous causiez, dans un groupe, avec des amis communs,

ou plutôt vous parliez et l'on vous écoutait. Vous ne me vîtes pas approcher : j'entendis à loisir votre conférence :

« Tout cela est fort joli, disiez-vous : mais rien n'est fini. L'Allemagne n'est pas plus faible militairement qu'au moment de l'armistice ; elle est même plus forte, puisqu'elle a ramené ses armées intactes sur un front plus court et plus solide... Elle a livré des canons : mais elle en a à revendre, des siens, des anglais, des français, des russes, des roumains, et elle continue à en fabriquer. Elle a livré sa flotte : mais elle ne s'en servait pas. Elle perd deux millions d'Alsaciens-Lorrains, mais elle s'annexe douze millions de vrais Boches. Elle se dit en révolution, mais tout marche chez elle avec le même ordre et la même discipline que sous le régime déchu. Elle ne reconnaît pas sa défaite ; tous ses journaux disent : « L'Allemagne a perdu la guerre, mais les armées allemandes demeurent invaincues et invincibles. » En somme, elle se met en boule comme le hérisson parce que l'instant ne lui est pas favorable, mais l'armistice et la paix ne sont pour elle que des entr'actes d'une guerre qu'elle ne considère pas comme finie. D'ailleurs, si les choses se passaient autrement, notre péril ne serait pas moindre : l'Allemagne organisée, c'est la guerre, mais l'Allemagne désorganisée, c'est le bolchévisme. Si elle ne reprend pas le dessus militairement, elle s'effondrera dans une anarchie systématique auprès de laquelle l'aventure russe sera un aimable épisode. Et l'Europe s'effondrera avec elle, et nous avec l'Europe. Voilà où nous a conduits la guerre... »

Ainsi parliez-vous : j'observais alentour le visage de ceux qui vous écoutaient. Il y avait de la protestation dans leur attitude et sur leur mine ; pourtant ce que vous leur disiez, présenté avec vigueur et autorité, ne laissait pas de les impressionner. Ils vous quittèrent, certainement, moins confiants qu'ils ne vous avaient abordé, et chacun d'eux s'en alla répandre parmi ses amis et ses proches le virus d'incertitude, de méfiance, d'angoisse que vous aviez communiqué.

Décidément, vous êtes incorrigible.

Voilà un moment de la destinée française tellement beau, tellement glorieux que nos intelligences et nos cœurs, débordés, ne peuvent plus contenir tant de réalité admirable. Notre

vie devrait être un *Te Deum* perpétuel... et vous trouvez le moyen de chicaner le sort, de présager du désastre, de vous inquiéter et d'alarmer autrui.

Quel étrange état d'esprit !

***

« Quel étrange état d'esprit », pensai-je, revenu chez moi après vous avoir quitté et essayant de vous analyser.

Voilà, me disais-je, un garçon qui n'est pas sot ; qui n'a pas à se plaindre personnellement du sort ; à qui les quatre années de guerre, par une fortune bien rare, n'infligèrent aucun deuil cruel, aucun désastre matériel irréparable. Et tout le temps qu'a duré la guerre, il a jugé les événements non pas précisément comme un ennemi de son pays — ce serait trop dire — mais comme un neutre.

Voilà bien votre crime, Théophile! Vous avez été UN NEUTRE de l'intérieur, avec cette nuance de malveillance vis-à-vis de l'Entente qui a caractérisé la plupart des neutres.

La plupart des neutres, en effet, firent, plus ou moins ouvertement, grief à la France de ne s'être pas laissé gentiment dévorer par les Boches, pour que leur petite vie et leur petit commerce de neutres ne fussent pas troublés. Ils ont envisagé la Marne, Verdun, la Somme comme de glorieux, mais absurdes retardements à un sort inexorable, et maintenant, plus que jamais, ils nous gardent rancune d'avoir renversé et piétiné leur « table des valeurs », — comme disait Nietzsche, le Boche anti-Boche. Sur leur table des valeurs, la France était inscrite comme une race d'alcooliques et de tuberculeux, l'Angleterre comme un peuple d'abrutis sportifs, l'Amérique comme une nation d'égoïstes marchands de porc et l'Italie comme un groupe de mandolinistes naturellement ennemis des coups. L'Allemagne au contraire y figurait la Surnation, reine de l'intelligence, reine du courage civique et militaire, reine de la science et de la méthode, en un mot le Peuple-Chef. Bons petits neutres ! Nous comprenons leur dépit actuel : c'est fort embêtant de voir sa « table des valeurs » en miettes, et le Peuple-Chef cul par-dessus tête, et la France, terre de déca-

dence, la France avec sa République gouvernée (comme chacun sait) par des sous-vétérinaires, tenant sous les godillots de ses poilus la terre sacrée de la Germanie, enfonçant d'un coup de talon les taupinières de la science allemande, de la noblesse allemande, de la discipline allemande et de la solidité allemande ! Leur déconvenue n'est pas un des moindres plaisirs de notre victoire ; mais quand nous aurons assez ri de leur mine allongée, qu'ils ne s'imaginent pas que nous oublierons ce qu'ils ont écrit, dit, souhaité pendant la guerre : nous aussi, comme le Boche anti-Boche Nietzsche, nous avons revisé notre table des valeurs.

Vous fûtes, Théophile, un neutre de l'intérieur. Vous ne fûtes pas le seul, hélas! Non pas un défaitiste ; non pas même un malveillant. Un neutre agacé par le fait de la guerre, convaincu qu'elle ne pouvait pas bien finir pour nous, vivant dans un état perpétuel d'irritation, non seulement contre la guerre, mais contre la France en guerre.

Tout de suite, vous avez jugé la guerre absurde et néfaste. Elle dérangeait brusquement toutes les amicales habitudes de votre vie : elle proclamait un état de choses où vous, Théophile, n'étiez compté pour rien ; elle mettait au premier rang de la nation les gens que vous aviez coutume de railler : les militaires, les hommes politiques, les techniciens. La « société » à laquelle vous vous flattez d'appartenir allait, au contraire, compter provisoirement pour peu de chose ; les divertissements ordinaires de cette société, bals de pierreries, tangos, ballets slavo-boches, tombaient dans un discrédit formel. Si vous aviez eu l'âge de la mobilisation, vous seriez parti comme le firent allègrement tant de gens de votre monde, en grognant un peu, mais enfin vous seriez parti. Six mois plus tard, vous auriez eu un grade et la croix de guerre. La chance aidant, on vous verrait aujourd'hui rajeuni, maigri, bronzé, vainqueur, revenir aux joies de la vie civile, avec, peut-être, un brin de regrets pour les temps héroïques révolus. Ayant passé l'âge de la mobilisaton, que n'avez-vous bien vite remplacé par une autre activité, cette pseudo-activité d'écureuil bourgeois que l'habitude vous avait rendue chère? Comme tant d'autres oisifs de la paix, — mieux inspirés que vous — il fallait offrir votre cerveau et vos bras à la guerre, soit au

front, soit à l'arrière, à l'endroit où la guerre voudrait bien de vous, dans le poste où elle vous mettrait. Les femmes françaises, depuis les plus humbles jusqu'aux plus éclatantes, ont fourni dans cet ordre d'action maint exemple décisif : ne pouvant pas être soldats, beaucoup d'entre elles ont donné au pays l'impression qu'elles servaient tout de même, et vraiment, elles ont servi. N'étant pas « neutres », ces bonnes servantes de la guerre ne furent pas pessimistes, elles ne semèrent pas le découragement : elles réconfortèrent leurs concitoyens par la parole et l'action. Leur exemple entraîna un certain nombre d'écureuils bourgeois, genre Théophile : ceux-ci furent infirmiers volontaires, chauffeurs pour ambulances, scribes pour hôpitaux, que sais-je? Enfin, ils employèrent de leur mieux, pour la communauté douloureuse, les heures où ils ne pouvaient plus, comme en temps de paix, tourner agréablement dans leur cage dorée... Malheur aux autres écureuils, mâles et femelles, à ceux qui ne remplacèrent cet exercice par aucun autre : ils constituèrent le groupe néfaste des neutres de l'intérieur. Ce qu'ils virent dans la guerre, ce ne fut pas la lutte formidable du sabre contre l'idée, du despotisme contre la liberté, ni même d'une race contre une autre race : ce fut la baisse des revenus, le moratorium des plaisirs, la suspension des commodités, les restrictions. La « tenue de guerre » leur fut insupportable. Parmi les femmes de ce groupe, ce que la fermeture des thés créa de pessimisme agissant, et l'impossibilité des battues parmi les hommes est considérable. Dès lors, la guerre les gênant, ils se mirent, dans leur mesure, à gêner la guerre. Comme les neutres malveillants de certains pays d'Europe, ces neutres de l'intérieur acceptèrent comme un dogme qu'on « n'aurait pas les Allemands » tout en concédant que sans doute les Allemands ne nous auraient pas non plus. Ils rééditaient volontiers le mot de l'ineffable Tino : « Partie nulle, n'est-ce pas? » Avec celle-ci, un certain nombre d'expressions clichées fournirent leur vocabulaire, ces expressions que pour ma part, je n'entendais plus sans éprouver l'envie de rompre individuellement l'union sacrée :

« C'est égal : *ils* sont rudement forts, tout de même... »

Ou bien :

« Oui... mais *ils* sont chez nous et nous ne sommes pas chez eux. »

Ou bien :

« Après tout, une bonne paix blanche... »

Tout ce qui pouvait engager les Français à se raidir contre la partie nulle et la bonne paix blanche leur fut insupportable : notamment l'efficacité du blocus contre l'Allemagne, et l'excellent moral de nos troupes. Maintenant que l'un et l'autre de ces faits sont solidement établis par la Victoire, on peut dire que la France et Paris ont été infestés de gens qui, premièrement, savaient de source sûre que les Boches ne manquaient de rien, et, secondement, avaient rencontré le jour même des poilus « qui avaient un bien mauvais esprit »... Pourquoi disaient-ils cela? Parce que, s'ils avaient dit vrai. c'était bientôt la paix blanche, la partie nulle, l'immonde paix pour pessimiste, mais qui comportait la reprise immédiate des chères habitudes d'avant la guerre.

***

La Victoire du Droit n'a pas converti les neutres malveillants de l'extérieur : lisez plutôt, Théophile, certains journaux espagnols... Hélas ! elle ne vous a pas converti non plus.

Je sais bien qu'au fond du cœur votre vieux sang français s'échauffe et s'anime pour la gloire française : mais, comme le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* racontant les victoires napoléoniennes, on devine que notre victoire actuelle n'est pas absolument celle qu'il vous fallait : elle a le tort d'avoir été remportée par des hommes que vous n'aimez guère, par un régime que vous dédaignez, au nom de principes qui ne sont pas les vôtres, et contre des formes de gouvernement et d'armée qui, au fond, gardent vos sympathies. Votre table de valeurs, à vous aussi, gît à vos pieds, lamentablement disloquée, souillée, irréparable. Le grand état-major allemand, ce rempart de la civilisation, c'est Hindenburg socialiste, Ludendorf en fuite. La discipline allemande, c est les galons arrachés aux officiers, le drapeau rouge sur le Reichstag, le Vaterland ballotté de Karl Marx à Spartacus. Des peuples libres ont vaincu des peuples serfs ; et voilà que le désordre

fait tournoyer les peuples serfs comme des feuilles au mistral, tandis que les peuples libres retrouvent aisément l'équilibre de la Paix. Comble d'imprévu : la Société des Nations, cet objet prédilecté de vos railleries, va selon toute apparence se constituer, vivre, régir le monde ! Le monde va s'efforcer d'empêcher la guerre, comme il a réussi déjà, ou peu s'en faut, à empêcher le brigandage. Empêcher la guerre, — la guerre qui est « divine », du moins selon le sentiment de Joseph de Maistre ! Décidément, ce globe-ci devient une sorte de manoir à l'envers, bien incommode à vivre pour les esprits rassis... Vous voilà donc, Théophile, presque aussi hargneux envers une telle forme de paix que vous le fûtes envers la guerre. Et, votre nature aidant, vous glissez au désir de réagir par votre attitude et vos discours contre l'état de choses heureux, triomphant, merveilleux où nous allons vivre, où nous vivons.

Serez-vous donc le décourageur de la Victoire?

Prenez garde, Théophile !

Rien de ce qui s'est passé pendant la guerre ne sera oublié, croyez-le. On se souviendra des héroïsmes, des dévouements, des collaborations loyales ; mais on ne perdra de vue ni les embusqués, ni les décourageurs. C'est une responsabilité bien lourde, vous en doutez-vous? que d'avoir, quatre années durant, enrayé l'espoir de ses concitoyens, refroidi leur ferveur, accru leur souci par des paroles dangereuses, dont la fausseté ou la vanité sont démontrées à présent. On a cruellement châtié, sur le front, des Français dont la culpabilité était plus bruyante et plus voyante que la vôtre, mais qui peut-être ont fait moins de mal que vous.

Le seul rôle qui vous convienne aujourd'hui, c'est donc l'humilité et la contrition.

Reconnaissez d'abord — et proclamez — que vous vous êtes trompé sur tout, que vous n'avez rien compris aux leçons de l'histoire, rien au mouvement des idées; que le temps et les choses avaient évolué autour de vous sans que vous y prissiez garde; que vous avez cédé à l'admiration grossière de l'Allemagne et de ses satellites, suspectant votre propre pays de décadence, sans comprendre que la décadence était précisément outre-Rhin, puis que là était la régression vers la Barbarie. Dites : « Oui, je constate que j'ai accumulé les

preuves de mon ignorance et de mon aveuglement : tout ce que je croyais enviable s'est révélé détestable. Je plaide non coupable pour cause de stupidité : j'ai cru sincèrement que la guerre ne pouvait être gagnée par mon pays et dès lors j'ai redouté, détesté la guerre ; c'est mon irritation et mon angoisse patriotiques qui ont fait de moi un décourageur... » Je n'affirme pas qu'en plaidant ainsi, vous obtiendrez l'acquittement, car vous avez été nuisible. Mais la France maternelle vous accordera peut-être des circonstances atténuantes.

Seulement, ne récidivez pas ! Ne reprenez pas, devant la Victoire et ses larges espérances, vos airs de scepticisme supérieur. On rencontre déjà des gens qui essayent de nous prouver que la paix va nous faire regretter la guerre. Ne vous enrôlez pas dans cette équipe de néo-décourageurs. Laissez la France respirer largement l'air purifié de la Victoire ; plus de gaz asphyxiants ni sur le front, ni dans l'intérieur. Si vous manquiez à ces sages règles de vie, il pourrait vous en cuire, car je connais un certain nombre de Français décidés à combattre le décourageur systématique par d'autres moyens que la persuasion.

Je termine ma lettre par un conseil pratique d'hygiène morale.

Si jamais l'envie d'ironiser vous reprend, quand on parlera devant vous de la primauté de la France et de la splendeur de ses destinées, rappelez-vous, malheureux ! toutes vos ironies de naguère quand on évoquait le rêve des trois couleurs flottant sur la cathédrale de Strasbourg et des Français victorieux rentrant en armes dans Paris, par les Champs-Élysées pavoisés.

Les trois couleurs, Théophile, flottent sur la flèche majestueuse.

Et les poilus vont défiler sous l'Arc de Triomphe !

MARCEL PRÉVOST

PARMI LES AMÉRICAINS[1]

(JUILLET-SEPTEMBRE 1918)

VITESSE AMÉRICAINE

J'avais quitté de nouveau la ville pour une partie de la journée. A quatre heures, je rentrais à l'hôtel, où je trouvais un mot du lieutenant C..., qui m'avait si obligeamment guidé dans mes visites précédentes : « Téléphonez-moi dès votre retour. » A quatre heures dix, il venait me prendre, et me disait :

— Ce sont des transports : dix-huit mille hommes qui sont arrivés à midi. J'ai pensé que ça vous intéresserait de monter à bord avant que tout le monde soit à terre. Mais dépêchons-nous.

Quelques minutes plus tard, nous étions sous les volées du grand pont tournant, devant le radeau où accostent les vedettes. Celle qui devait nous conduire en rade, et qu'on venait de prévenir, n'était pas encore là. Je profitais de ce répit pour regarder encore une fois l'émouvant décor que j'ai connu à tous les temps de ma vie, et qui change si peu : l'étroit fossé de la Penfeld, l'eau grise où ne se reflète que de la pierre et du métal, les paquets serrés de torpilleurs, le sombre donjon de la reine Azénor, et surtout, sur la rive de Recouvrance, ce long bâtiment à fronton, que je crois, à certains jours, avoir vu dans un rêve très ancien, car mon

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 décembre 1918.

père, en 1871, y avait son service, à la direction de l'artillerie de marine. Et nous allions parfois l'y voir, et caresser le petit chien *Point-du-Jour*, ramené par lui du bastion, à la pointe de Paris, où il avait échangé des coups de canon avec les Prussiens.

Et là-bas, à l'issue de l'avant-port, c'est un souvenir d'une autre époque : la citadelle, d'où, vingt ans plus tard, quand nous passions, dans le canot-major d'une grande frégate-école, nous arrivait ce cri : *Ohé du canot !* Je ne sais si l'on changeait souvent le mot de passe, mais il me semble que le barreur, à l'arrière, répondait toujours : *Deux B !*

Tous les humains ont dû changer depuis ce temps, dans cet immuable décor du port de guerre...

Le lieutenant coupa ma rêverie :

— Dites-moi donc, — demanda-t-il, en me montrant un remorqueur immobilisé, depuis notre arrivée, au long du radeau, — dites-moi donc ce que signifie ce système? Voilà un bateau qui ne fait rien, alors qu'on en manque dans tous les services, et qui en empêche d'autres d'accoster. Voilà des hommes qui perdent leur temps, et vous savez si on a besoin de personnel ! Parions que nous les retrouverons à notre retour ! Nous voyons ça tous les jours, et ça nous intrigue.

La question m'interloquait. Jamais je ne me la serais posée : j'étais trop de notre vieux monde, où le temps compte moins. Une canonnière sous pression, qui attend durant des heures, des hommes en tenue de travail, dont le travail est de se croiser les bras, j'avais toujours vu cela dans le port, comme, en ville, des charrettes qui stationnent, et, aux portes, des employés d'octroi qui regardent passer les voyageurs. L'attente, pour un Européen, ce peut être un temps dans le rythme du travail. Ce peut être tout le travail, si l'état passif n'est pas le fait de la paresse, si l'homme est payé pour s'y tenir. Il y a des métiers qui consistent justement à ne rien faire. Sans doute, ils ne sont pas nombreux, mais combien de petits emplois où l'État est le patron, et qui passent pour les plus désirables, justement parce que l'effort y est presque nul, parce qu'on y est *tranquille* ! Et cet idéal s'est généralisé : en Angleterre comme en France, les

syndicats, avant la guerre, avaient entrepris, non seulement de diminuer les heures de travail, ce qui peut être un idéal viril, mais de diminuer son rendement à l'heure, de le ralentir. La lenteur du travail européen, c'est un des traits de notre monde qui étonnent le plus les soldats de l'oncle Sam — ceux-là surtout qui besognaient de leurs mains avant de porter le kaki national.

C'est qu'en Amérique, pour des raisons qui tiennent aux conditions les plus générales de cette société, par exemple la rareté relative de la main-d'œuvre, l'urgence des œuvres à réaliser, les possibilités d'avenir ouvertes à chacun, un principe contraire prévaut. Labeur intense, à la proportion de son prix. A l'ouvrier, dit-on, de fixer lui-même, et aussi haut qu'il lui plaît, son salaire, en accélérant, en multipliant sa production. Et on l'y aide : de là ces méthodes de travail que l'on appelle *taylorisées*, qui systématisent son geste en lui épargnant les mouvements inutiles, les fuites d'énergie, — en somme diminuent son effort en le concentrant pour en assurer la rapide et pleine efficacité : *american efficency*.

Je n'imagine pas que dans la marine, le travail soit taylorisé, mais la question de l'officier me le rappelle : c'est un fait, que je n'ai jamais vu ces marins qu'à la besogne, en plein élan actif, ou bien au repos ; repos voulu, organisé, et qui s'appelle repos. Et sans doute, un principe d'hygiène physique et morale autant que de rendement, commande une telle règle, — et c'est le même dont la Y. M. C. A. nous a dit l'importance aux yeux des Américains. De toutes les valeurs, l'énergie vitale, celle qui fait le *ton* de la créature, sa faculté d'effort et de joie, est la plus précieuse. Et chez un peuple qui s'occupe tant de la race à venir, le point de vue des éleveurs est général. Un cheval de prix qui ne connaît que de vives et régulières allures, et puis une bonne stalle, une belle avoine, garde mieux son ressort et son brillant que si on le met aux vagues et lentes corvées passives.

*
* *

A quatre heures trente, la vedette nous a pris : en un instant, nous étions hors de la rivière, les grands espaces

lumineux soudain déployés, avec la multitude des navires qui les parsèment. Le petit bateau filait à la vitesse d'un torpilleur — une vitesse dont l'assourdissante pulsation battait en nous, cependant que la rade, ses vagues, les silhouettes à sa surface, tout le paysage semblaient courir, se débander alentour, — les coques lointaines grandissant, arrivant, montant avec une rapidité de prodige.

Il y en avait de bien singulières, un peu en forme de tortues, couvertes d'une série de ponts superposés, en retrait les uns sur les autres. Je crus les reconnaître : les vieux bateaux de touristes, cloisonnés jusqu'en haut de rangs et de rangs de cabines. J'en avais connu jadis, de Newport à New-York, les populaires délices : chaises longues, *ice creams*, orchestres, paysages de rochers réclames, glissant au son des valses. Les *joy steamers* : je ne m'attendais guère à les revoir dans ce grave décor militaire et breton.

Il est quatre heures quarante quand nous mettons le pied sur l'échelle du premier transport. Et nous arrivons trop tard. Voilà, à quelque cinq cents mètres déjà, le dernier chaland qui s'en va, bas chargé d'une troupe si dense que, de loin, on ne voit qu'une masse d'un seul ton, — comme si quelque grande bâche kaki le recouvrait. De midi, plus exactement, de une heure à quatre heures et demie (car, tout de même, il a fallu le temps de jeter l'ancre, d'amener les échelles, de recevoir la santé), dix-huit mille hommes ont quitté le bord. Je ne vois plus que les équipages, et déjà commence le travail de propreté et de désinfection. Ou plutôt, paraît-il, il ne commence pas : il continue. On s'y est mis alors que le navire marchait encore, les soldats déjà réunis, sac au dos, sur le pont, et prêts à débarquer. Et ce ne sont pas les marins du bord qui l'achèvent, mais une équipe spéciale envoyée des casernes. Il s'agit déjà de repartir, de repartir dans les vingt-quatre heures. Ceux qui ont vécu dans un grand port peuvent apprécier ce tour de force que l'on répète aujourd'hui, régulièrement, aux deux bouts du voyage.

Car tout l'effort est pour accroître le rendement des transports, pour hâter, grossir le débit quotidien en précieuse, active substance humaine, de l'immense réservoir américain. A cette fin, s'appliquent toute l'expérience, tous les pou-

voirs d'invention, toute l'ingéniosité d'un peuple industriel, entraîné par les conditions et le caractère propres de sa production à penser en termes de vitesse et de quantité. Pour cette fin qui n'est jamais atteinte, les moyens se multiplient et se perfectionnent chaque jour.

On nous a montré la dernière de ces trouvailles, due, paraît-il, à l'amiral Wilson, et qui quadruple d'un seul coup le nombre d'hommes que peut transporter un bateau. Dans nos climats, et pour les longues traversées, ce nombre se limite à la capacité des batteries qui servent de dortoirs, car les ponts en porteraient facilement dix fois plus. Or j'ai vu les batteries de ce navire. Impossible d'y ajouter une seule couchette: les toiles métalliques s'y superposent par rangs de quatre, et dans la largeur, sauf d'étroits passages, elles se touchent (et la merveille, après une traversée de huit jours, c'était la blanche pureté d'un tel lieu). Mais l'amiral eut une idée de marin. Peu importe, fit-il observer à New-York, à quel moment de la nuit ou de la journée dorment les hommes. Qu'ils se remplacent dans les cadres, par quarts de six heures, et l'effectif transporté sera multiplié par quatre.

L'idée était simple, et si l'amiral ne l'avait eue, quelque enseigne s'en serait avisé. Ainsi, dans une usine américaine où tout le monde, ouvriers, contremaîtres, ingénieurs, est à l'affût de l'invention ou du simple tour de main qui va permettre une économie de temps, une accélération du travail. Qui a lu les pages d'annonces des journaux transatlantiques sait combien on appelle, on sollicite, ces sortes d'idées. En celle-ci, pourtant, une chose me parut remarquable : la rapidité du passage à l'acte. L'amiral l'avait eue trois semaines auparavant, et depuis le départ de New-York, on l'appliquait sur ce transport.

L'ARRIVÉE DU *Vaterland*

Septembre. — Repassant à Brest quelques semaines plus tard, je suis retourné chez l'amiral. On m'a dit : « Tâchez de rester jusqu'à samedi prochain : il y aura quelque chose d'intéressant. »

Le samedi, à onze heures, le mystère s'est éclairci. On m'a confié : « C'est le *Vaterland* — 50 000 tonnes; il entrera en rade dans la soirée. Guettez-le vers six heures du soir. »

A cinq heures, j'étais derrière le camp des Portugais, sur une falaise où vient finir, sous un rang de maisons ouvrières, un grand terrain vague dont les trous sont remplis d'ordures. Quelques champs commencent par là, qui dominent les terre-pleins de Laninon, les nouveaux bassins de radoub, et tous les espaces peuplés de la grande rade. De petits soldats portugais, vêtus de gris, étaient assis sur l'herbe, sagement, sans parler, goûtant le repos du soir, se remplissant les yeux de l'extraordinaire paysage.

A nos pieds, un grand transport s'érigeait au fond du bassin qu'il couvrait presque de sa longueur. Au delà, sur la mer, s'éparpillait la population des bateaux de toute espèce, les énormes, les grands, les petits, les contre-torpilleurs de mille tonnes, tous nués des étonnantes bandes et taches de couleur qui semblent jouer comme dans un prisme inégal. Les cubistes ont pressenti cette surprenante marine. Au loin, une flottille de bateaux de pêche draguait du côté de l'arrière-rade : un hérissement de petites plumes posées sur l'eau. Et puis de vagues îles, et, par derrière, les côtes rases, tendues de lande, de longs pays presque déserts. Du côté de l'Océan, deux falaises couronnées de forts, deux murailles couleur de fer enfermaient la passe, hautaines, guerrières, comme des éperons de cuirassés.

Il avait plu et venté tout le matin; le ciel était d'un bleu humide et très doux, l'atmosphère, d'une étonnante limpidité. Une saucisse surveillait, de haut, les profondeurs où l'entreprenant ennemi, qui est là, dehors, peut venir glisser soudain comme une ombre.

Devant un tel spectacle, on pourrait passer la journée sans jamais se perdre dans la contemplation pure, tant il est animé, tant les scènes variées et significatives s'y succèdent. Une petite ligne grise apparaît dans le Goulet; elle avance très vite, signalée par un flot de fumée blanche qui semble naître de sa vitesse, et fuse en courant au ras de l'eau. Comme cela file ! Déjà on reconnaît un submersible : longue passerelle, mince dos gris où les vagues jouent comme sur une flottante

épave. Il fait le tour de la digue, et vient se poser près d'une grappe de contre-torpilleurs.

Trois steamers étrangement camouflés, aux aspects un peu fantômes, se sont mis lentement en mouvement. Ils semblent s'orienter avec peine, un peu comme ces grands homards que l'on voit tâtonner au fond d'un vivier. Et puis leurs activités s'ordonnent, ils se rangent en file, et les voici partis à leur allure « de route libre », rangeant les sombres falaises de la passe. Probablement ils vont rejoindre un convoi formé, ce matin, près de Camaret, sous la protection d'un poste d'aviation.

Va-et-vient continuel de chalands, entre la rade et le port de commerce. On décharge, on décharge toujours. C'est le travail de toutes les minutes, toutes les heures, toutes les journées, toutes les nuits. Les chalands disparaissent sous les masses qu'ils transportent ; on n'aperçoit que les monceaux de caisses qui s'en vont, d'un mouvement égal, vers le quai. Du haut des remparts, je vais souvent les regarder qui arrivent. Très vite le monceau se défait : on ne voit plus qu'un pointillement de noires fourmis humaines, chacune, comme aux abords d'une vraie fourmilière, portant bravement dans le même sens que les autres, une chose blanche presque aussi grosse qu'elle.

Un ronflement brusque nous fait tourner les yeux. C'est un hydravion qui prend son élan pour s'enlever. Un prodigieux insecte, et qui semble vraiment né de l'eau. Dans un flot d'écume, il court sur ses patins, qui rappellent ceux de certaines araignées aquatiques (celles que l'on voit en été danser inlassablement à la surface d'une rivière). Il court toujours, peu à peu perdant son poids, rasant la surface, la quittant pour y retomber, l'effleurer encore, et soudain décollé, changé en créature de l'air, suspendu d'un vol tranquille, montant et girant obliquement, haut enfin, ses deux paires d'ailes ouvertes dans le bleu du ciel : une grande libellule qui s'oriente vers le large, et diminue vite.

En bas, à nos pieds, le puissant bateau bleu et blanc qui s'allonge dans le bassin de radoub, et couvre presque les deux cent cinquante mètres de la cale, c'est le *Mount-Vernon*, l'ancien *Kronprinzessin-Cecilie*, qui vient d'être torpillé.

Il jauge vingt mille tonnes ; il est là, visible, de la quille à la pomme des mâts, droit, complet, en tenue de voyage, tel qu'il était en haute mer, à trois cents milles de Brest, quand le sous-marin l'attaqua. Vu de l'avant, dans le bassin dont les murs l'enveloppent, ses mâts montant à mi-hauteur de notre falaise, c'est exactement un bateau modèle, posé dans sa boîte sur un plancher. Mais tout d'un coup, à la jumelle, je découvre la brèche qui l'eût perdu si les cloisons étanches n'avaient résisté. C'est en bas, à tribord, à mi-longueur du navire: une sorte de creuse et longue cabossure, comme d'un violent coup de tringle dans une tôle. Mais une passerelle qui, de là, descend obliquement jusqu'au fond du bassin, indique assez que par cette blessure, on communique avec le dedans du navire. En effet, deux hommes apparaissent hors du creux d'ombre, précédant un point blanc qui s'allonge. C'est une forme étroite qu'ils ont l'air de soutenir avec précaution, et que suivent deux autres porteurs. Elle bascule le long de l'échelle oblique, et lentement, avec des arrêts, descend vers le fond du bassin. Et tout le long de l'immense compartiment, la chose s'en va, et puis, là-bas, remonte par les escaliers de pierre.

Et si je pouvais douter que c'est un mort, je le saurais maintenant avec certitude à voir les groupes de marins, d'officiers, qui se découvrent au moment où la forme blanche arrive devant eux à la surface.

Parfois, dans le Goulet, une raie d'écume s'allonge ; et peu à peu un destroyer se révèle, bas sur l'eau, gris, tacheté de noir, une vraie vipère de la mer, et lancé comme une flèche. Ils sont trop espacés; ce ne peut pas être encore l'escorte du transport géant. J'imagine qu'ils sont allés balayer les abords de la passe. C'est là que le requin boche voudrait se tenir, interdisant facilement l'entrée, au lieu de s'épuiser et se perdre à poursuivre, au large, des proies rapides et dispersées.

On continue de sortir les morts par la brèche du grand navire torpillé. De dix minutes en dix minutes, apparaît une nouvelle forme blanche. J'en compte sept. Avec une lenteur presque solennelle, l'une après l'autre suit le même chemin interminable, descend, s'en va à l'autre bout du bassin, remonte, revient, et, s'engageant sur une passerelle horizon-

tale, rentre dans le navire à l'un des étages supérieurs. L'explosion a dû couper toutes les communications avec les chaufferies où elle les a tués. Il faut tout ce long trajet pour les amener à l'entrepont, où, sans doute, quelque cérémonie se prépare, car la vedette étoilée de l'amiral vient d'arriver. Je suis des yeux, dans ce long tour, les pauvres morts déjà raides. Ils ont été de ces joyeux et lestes jeunes gens que j'admire, dans les rues de la vieille cité, comme la pure floraison d'une race nouvelle, — de ceux-là même certainement, que j'ai vus dégringoler dans un éclat de rire, au crépuscule de juillet, les escaliers du pont Gueydon.

La lumière a blêmi très vite : un frisson de froid a passé sur les eaux qui pâlissaient aussi : l'émotion de la mer au moment où le soleil vient de quitter l'horizon. Les lointains semblèrent plus lointains, les grands éperons du Goulet prirent leurs apparences spectrales du crépuscule; on eût dit qu'ils grandissaient...

Et j'allais partir, quand, l'un derrière l'autre, un, deux, trois, quatre nouveaux bateaux vipères sont apparus, se réalisant vite, sous la muraille du grand couloir. Ils arrivaient à toute allure, en file; et, cette fois, ce ne pouvait être que l'escorte précédant ceux qu'elle était allée chercher à des centaines de milles. Et tout d'un coup, ce que nous attendions depuis deux heures : une grande chose pâle levée à mi-flanc de la falaise, et derrière elle, deux autres : les trois cheminées du *Leviathan*, à une hauteur où je n'avais jamais vu monter un bateau. Et puis, l'immense coque s'ébaucha, vague, fantastique d'abord, incompréhensiblement camouflée, finissant en éperon tronqué, et comme faite de plusieurs coques. Trois autres transports suivaient. Lentement, et comme courant sur leur erre, tous entrèrent dans la rade, à demi couverte de bateaux américains. La haute et brumeuse silhouette s'en alla passer derrière un de nos vaisseaux-écoles, une frégate de l'ancienne marine, qui soudain parut une coquille de noix. Deux cargos battant le pavillon étoilé s'orientaient alors vers la passse.

Devant cette population que les journaux de New-York nous décrivent toute pareille dans le port de New-York, devant ces

nouveaux venus, chargés de ces plusieurs myriades d'hommes, et animés encore du battement qui les avait poussés à travers quinze cents lieues d'Atlantique, on sentait la communication continue avec l'autre bord, le courant de vie unique qui circule sans arrêt de l'Amérique en France. On voyait le sang du nouveau monde s'infuser à nous, à régulières pulsations, comme par une artère.

*
* *

La nuit, du haut du rempart qui domine les activités du port de commerce. J'espérais retrouver le grand *Leviathan* [1] à ses lumières, mais elles sont perdues au milieu de mille autres, — la plupart des silhouettes englouties dans les ténèbres. A part les premiers plans, qui s'éclairent aux lampadaires des quais, impossible de distinguer ce qui est près de ce qui est loin. Mais dans cette confusion de feux, dans cet autre ciel étoilé qui remplit par en bas la nuit, la pensée humaine révèle son active, attentive présence. Partout des signaux palpitent, hautes étincelles qui s'allument, sans doute à la pointe des mâts, des antennes — s'allument, s'éteignent, reviennent, et toujours par deux à la fois, chaque paire accordée en une synchronie inlassable et mystérieuse. Ils ne cessent pas de causer entre eux, de parler avec la terre, les grands bateaux invisibles.

En bas, au bord de l'eau, sur les plates-formes américaines, l'énorme travail se poursuit toujours. Des lampes, des projecteurs intersectent leurs cônes de lumière, des formes étranges s'ébauchent en plans brumeux, ou s'illuminent de clartés violentes, — plus loin se perdent aux gouffres de noirceur. On devine des camions qui partent en files, chargés de caisses, des murailles de paquebots en mouvement. D'autres, plus près, dans les intervalles des épis, sont immobiles. Ponts, *spardecks*, embarcations, passerelles de commandement, bouches d'air, vergues, mâts, tout cela monte confusément dans le noir, apparaît, çà et là, aux rayons des arcs électriques, en superpositions énormes, parmi des silhouettes obliques de grues, des monceaux de marchandises, des toits de hangars.

1. Nouveau nom donné par la marine américaine au *Vaterland*.

Et des gabarres arrivent toujours, les remorqueurs évoluent, accostent, s'entre-croisent, déchirant l'obscurité de leurs mugissements. Je sais maintenant d'où viennent ces sombres, violentes voix que, chaque nuit, j'entends à tout moment de ma chambre...

*
* *

Le lendemain matin — matin de boue et de grains violents — je regardais débarquer les nouveaux arrivés. De puissants chalands à vapeur les amenaient par quinze cents ou deux mille à la fois : un paquet si compact qu'on ne distinguait pas tout de suite que c'était une multitude. Je les regardais descendre en files interminables, toucher du pied cette terre d'Europe à laquelle leurs pères avaient dit adieu pour toujours, cette terre de France dont ils entendent parler, dont ils rêvent depuis longtemps comme du pays martyr pour le droit et la liberté — le pays des héros, où tant des leurs, déjà, qui vinrent volontairement combattre, sont tombés en héros.

Ils arrivaient magnifiquement équipés, chargés de sacs, manteaux, couvertures, imperméables, brodequins de rechange — tout cela fait d'amples, fortes et loyales matières, laine et cuir surtout, tout cela d'un seul ton fauve, tout cela parlant de travail, et fait pour la durée, — tout cela d'une masse et d'un sérieux qui les faisait ressembler, sous les averses, à des ouvriers de la mer, à de lourds pêcheurs dans leurs cirés.

J'avais déjà vu d'aussi belle troupe (on trouve en chaque armée des régiments de choix et de parade) mais jamais une telle humanité. Car ce ne sont pas des soldats de métier, mais simplement les hommes, tous les jeunes hommes d'une terre aussi grande que l'Europe; les hommes d'un peuple avant tout soucieux de la qualité de sa substance humaine. Les plus beaux hommes du monde. La race la plus récente, si rapidement apparue, inachevée, sans doute muable encore, mais qui, déjà, si l'on pouvait instituer un concours de vigueur et de beauté entre les différents peuples, comme ceux qui opposent les diverses variétés de chevaux ou de roses, remporterait sûrement les premiers prix. On se rappelle la surprenante supériorité de leurs champions aux modernes Olym-

piades. Le type était évident : le produit d'une culture très analogue encore à l'anglaise, l'une des variantes de l'anglo-saxonne. Les traits généralement nobles, bien coupés en vigueur, un air d'énergie simple et libre. Mais la complexion presque méridionale : des yeux chauds, un vif qui s'oppose à tout le flegmatique et le somnolent du Nord. Une certaine minceur agile du corps ; une vraie finesse des mains et des pieds, et pourtant toujours ces statures superbes. Les hommes de couleur (très peu de nègres purs) n'étaient pas les moins beaux. J'en revois une escouade, debout sur un camion. Visages, manteaux, bottes, sacs, pesant harnachement, chapeaux de cuir en forme de *suroît*, tout était du même brun clair, exactement monochrome. Ils semblaient modelés à grands coups dans de la glaise : un lourd chargement d'humanité simple et grande.

Sous les pauvres maisons du quai, dans le morne paysage industriel et boueux, — les premières images pour eux de la France — ils s'en allaient à pied vers le camp où les nouveaux débarqués vont remplacer pour quelques jours ceux que des trains quotidiens emmènent par milliers vers le front. Les files s'allongeaient, s'allongeaient dans l'est, sur les terre-pleins du port de commerce, et puis, disparaissaient au loin, en montant du côté de la gare. Parfois la procession s'interrompait. Alors passaient de lourds véhicules automobiles — des sortes de plates-formes — chargés d'un peuple féminin. Toutes en bleu foncé, en chapeau plat, uniformisées, « standardisées » — c'est leur mot — comme des pièces interchangeables, chacune incarnant l'idée simple, collective, de travail national, unanime et discipliné. Il y en avait des centaines, infirmières et auxiliaires dans la marine.

Et puis, un nouveau chaland arrivant, le défilé des hommes recommençait. On se disait qu'il en serait ainsi toute la journée ; qu'il en est ainsi, pour ce seul port, trois et quatre fois par semaine, que cela dure depuis un an, qu'ils arrivent maintenant plus de trois cent mille par mois — presque le chiffre d'une classe allemande — et que cela continue toujours. On songeait à l'immense réservoir d'hommes qui s'étend, là-bas, derrière toutes les solitudes mouvantes de la mer, et qui s'est ouvert pour nous.

On regardait couler les nombres. Devant la rade couverte de navires d'Amérique, le long du quai chargé de riche matériel américain, on regardait se suivre les rangs d'athlètes magnifiques. La floraison virile d'un pays qui est un monde, à côté des produits de son travail le plus ardent et concentré. En hommes comme en choses, c'est le meilleur d'elle-même que l'Amérique nous envoie, nous donne, en un courant si copieux et continu. Dans le flot des hommes et dans l'accumulation des choses, se traduisait une seule volonté — celle de cent millions d'âmes résolues au triomphe du droit.

L'ESPRIT AMÉRICAIN DANS LA GUERRE

On m'avait fait l'honneur de m'introduire au club des officiers. Au cours de mes visites à Brest, j'y ai passé bien des heures. On y déjeune bien plus proprement qu'en ville : deux plats qui sont parfaits, des carafes d'eau claire, une nappe éblouissante, un service muet et rapide. Tout cela dans une cave badigeonnée au minium, inondée de lumière électrique, et à meilleur compte que dans les restaurants, — les Américains n'ayant pas encore américanisé leurs prix. Mes voisins de table, qui changaient chaque fois, répondaient le plus obligeamment du monde à mes questions. Le déjeuner fini, ils s'éclipsaient vite, et je restais seul dans le fumoir, en tête à tête avec les grands journaux de vingt pages, les périodiques, illustrés d'outre-mer. Ce milieu, ces conversations, ces images, ces lectures, qui nous disent la vie et la pensée quotidiennes de New-York, Boston, Chicago, c'en était assez, après les impressions de la matinée passée sur des bateaux ou chantiers américains, pour susciter dans cette chambre l'atmosphère que, jadis, j'ai respirée là-bas. Il me semblait y être encore, et qu'au milieu d'eux, par l'effet de suggestions de toutes sortes, je comprenais les principales façons de sentir et de penser qui dirigent leur grand effort présent.

De tous leurs traits singuliers, le principal, pour le développement et l'issue de la guerre, c'est ce qu'un romancier

anglais appelait l'esprit anglo-saxon de compétition — *competitive spirit* — la volonté, plus impatiente et moins secrète chez l'Américain que chez l'Anglais, de ne se laisser battre ni par personne ni par rien, de se montrer, en chaque entreprise, plus fort que tout antagoniste, bien mieux, que tout destin. Chez l'Américain, c'est, plus spécialement, l'ardeur à rompre des records, tous les records, les siens propres autant que ceux des autres, le besoin de se dépasser soi-même autant que de dépasser autrui. La presse a toujours célébré, en notes vibrantes et souvent lyriques, de telles victoires. Victoire de la maison qui fabrique en tant d'heures un Pullman-car, ou en tant de minutes une automobile; de la compagnie de chemins de fer dont le train champion abat le millier de milles à telle vitesse. Victoire du multimillionnaire qui vient de fonder telle université ou musée sans rival. Victoire de la cité dont la population a grandi au delà de tous les précédents, ou du territoire nouveau qui, par sa production en céréales ou légumes, mérite mieux que tout autre le nom magnifique de « crème de la terre ». Victoire, aux temps épiques des *trusts et corners*, du *business man* qui faisait sauter tous ses concurrents — sacré dès lors roi du Coton, des *Railroads* ou du Pétrole.

Sans doute, un tel esprit — manifesté surtout par la célèbre expression : *biggest in the world* — un tel esprit est issu, comme tant d'autres traits distinctifs, des conditions spéciales à ce monde. Voyez-y le fait du peuple le plus industriel et commerçant qui soit, à qui la grandeur et la richesse de sa terre, les champs d'entreprise ouverts à tous, ont permis de pousser jusqu'au bout le principe de libre concurrence ; — un peuple neuf et grandissant aussi, et qui a pris l'habitude de toujours comparer aujourd'hui à hier, comme un *plus* à un *moins*, parce qu'il est possédé par le sentiment de sa jeunesse, de sa force ascendante, et de son œuvre chaque jour accrue. Pour cette œuvre collective — création d'un monde immense et nouveau — chacun rivalise d'effort et d'invention avec les autres, et chacun se passionne à mesurer les développements visibles. Dans les « cités champignons de l'Ouest », dans une Seattle, par exemple, rien d'autre n'intéresse. On n'admet pas un arrêt. N'est-ce pas un citoyen d'une telle ville, qui, après

quinze jours passés à Paris, s'en allait désappointé? Il était resté deux grandes semaines, et n'avait constaté aucun changement.

Ce n'est pas cet esprit qui a porté l'Amérique à la guerre, mais elle l'y a porté. A tous les degrés de son être social, depuis l'individu que traverse, qu'oriente l'idée collective, jusqu'à la cité, jusqu'à l'État fédéral, il l'excite à des entreprises dont les dimensions et réussites n'étaient pas entrées dans les calculs de l'ennemi, et peuvent nous émerveiller. On avait déjà parlé de miracles — d'abord à propos de la France, la France profonde, si brusquement apparue et rassemblée pour le devoir et le sacrifice, — plus tard, à propos des trois millions de volontaires surgis en Grande-Bretagne pendant les dix-huit premiers mois de la guerre, au commandement de la conscience. La rapidité, la grandeur de l'organisation improvisée, c'est proprement le miracle américain. Si on veut le voir en train de se produire, suivre dans le menu détail de la réalité vivante et quotidienne, les mouvements et démarches propres de l'esprit qui le rend possible, il suffit de feuilleter les journaux que lisent les soldats de l'Union, et qui disent la vie journalière de l'armée, par exemple *Star and Stripes*.

Voici, entre vingt articles analogues, l'histoire d'une compagnie qui vient de poser 4 300 mètres de rails en sept heures. Le récit tient une colonne et demie de journal : je l'abrège, tâchant d'en garder le mouvement et le ton significatifs :

Ce qui les tourmentait, c'était l'idée que l'infanterie avançait plus vite qu'eux. Ils redoublaient d'efforts, prétendant la suivre, et se déclarant aidés par *Heinie* (nom d'amitié ironique donné aux Boches) qui leur ameublissait le terrain en y faisant tomber des tonnes de haine (gros obus : allusion aux hymnes allemands de haine).

Un jour ils réussirent à poser deux milles de voie. Mais ces messieurs grognaient encore :

— Les lignards (*the doughboys*) seront à Berlin avant que nous ne soyons au Rhin, si ça continue comme ça. Mettons en quatre kilomètres par jour.

— *That's* imposeeble, — dit l'interprète français en haussant les épaules.

— Impossible? tu vas voir.

Le jour suivant, ils dépassèrent juste les quatre mille mètres. Le

matériel roulant, couvrir la terre d'Europe d'artillerie, et la surface des mers de navires. »

Telle est la grandeur du langage, mais telle est celle des ressources et de la conception. Au début, avant les premières, surprenantes réalisations, ceux qui ne connaissaient pas ce monde pouvaient ne voir que la grandiloquence, et sourire. Nous savons aujourd'hui que les mots sont à l'échelle des choses et des actes, et que s'ils traduisent l'assurance d'un peuple convaincu de la supériorité de ses moyens et de ses inventions pratiques, ils signifient aussi la fiévreuse ardeur de l'Américain à toute lutte où il se trouve engagé, sa volonté, que la résistance exalte, de s'affirmer plus fort que l'adversaire et que l'obstacle. C'est cet esprit de compétition qui, à la stupeur des Allemands, après trente-trois mois de neutralité, devait le passionner pour la guerre aussitôt qu'il y entrait. *America is in : America means to win* [1]. Voilà ce que, du premier coup, chaque citoyen de l'Union a senti et s'est dit. Une telle volonté commandait l'effort maximum, et l'effort devait se produire suivant les procédés proprement américains, ceux de l'activité dominante du pays, qui est la grande industrie — avec la même grandeur de conception, la même préparation méthodique, la même accumulation énorme de moyens, pour aboutir, un beau jour, à des œuvres à très grande échelle, à des créations d'armées et de matériel capables de dépasser toutes les dimensions connues.

Nouveaux détails tous les jours sur la quantité et la vitesse de cette production de guerre. Certains records renversent nos idées du possible. On croirait lire un roman de Wells décrivant la puissance des hommes à un moment ultérieur du développement de l'espèce. Voici, par exemple, une série de photographies qui nous fait suivre, de semaine en semaine, le progrès des chantiers maritimes de Hog Island, sur la Delaware. La première image nous présente l'île telle qu'elle était en septembre 1917. On voit un paysage de brousse, et au premier plan, l'unique habitant de l'île à cette date : une vache. La trente-cinquième vue, prise à la fin de mars, nous

1. « L'Amérique est entrée dans la guerre : l'Amérique entend la gagner. »

montre un grand bateau sur la *vingt et unième* cale, au milieu d'un immense enchevêtrement de silhouettes industrielles, et la légende nous apprend qu'il s'appelle le *Tuckchow*, qu'il jauge 5 500 tonnes, que sa construction a pris vingt-six jours et qu'il fut lancé le lendemain. Et entre ces deux clichés, on nous montre tous les états intermédiaires : le sol défriché, creusé, peu à peu couvert de routes, railroads, baraquements, cales, l'espace assombri de fumée, peuplé de cheminées d'usines, de grues, de réseaux électriques ; et tout d'un coup, la première quille posée sur le chantier — et ce fut la vingt et unième semaine[1]. A regarder ces images, à lire ces dates, même impression que devant ces projections cinématographiques où le développement complet d'une plante, de la graine à la fleur, nous apparaît en cinq minutes. On dirait que le temps s'abrège, que s'accélère le flux de la durée.

Comment font-ils? Il y a d'abord ce que l'on ne saurait définir : certaines traditions, habitudes générales, et avant tout ce pas — *pace* — ce pas précipité du travail américain, dont le rythme semble aussi spontané que la cadence de marche des foules de New-York ou de Paris, mais auquel, cependant, on peut trouver quelques causes : par exemple, la disproportion entre les ressources en main-d'œuvre et l'énormité des richesses naturelles à mettre en valeur, l'urgence aussi du travail dans un pays inculte, où l'homme blanc est arrivé avec tous les besoins du civilisé moderne. En tout cas, cette allure générale est un fait. Je félicitais un officier de l'inconcevable rapidité de toutes leurs œuvres de guerre. Il me répondait : « Ah ! mais rappelez-vous que nous sommes dressés à cela, à cela avant tout — même aux dépens de la perfection ! »

Je protestais contre ce dernier mot, mais il avait raison, et il le savait bien. C'est vrai que les parfaits mûrissements ne s'improvisent pas, que toute perfection est chose du vieux monde. En Amérique, où tant reste à faire encore, rien n'importe que de faire vite, de trouver l'outil qui fera le plus vite possible l'essentiel de la tâche nécessaire. Et peu importe un

1. En septembre 1918, il y avait 51 cales, 165 kilomètres de chemin de fer et une grande ville.

certain gaspillage des matières. Elles abondent. C'est le temps qu'il importe d'économiser.

Pourtant, il y a des méthodes techniques très générales de travail et d'organisation que l'on peut décrire, que les journaux et périodiques décrivent à propos des récentes prouesses de la production de guerre américaine : par exemple, la fabrication en série, où la mécanique fait tout, suivant d'invariables routines. Elle correspond à deux données de l'industrie aux États-Unis : l'une, que nous venons de rappeler, la rareté relative de la main-d'œuvre, a surexcité le développement du machinisme. L'autre, la quantité absolue de la population — aujourd'hui près de cent millions d'hommes — a permis de produire à bas prix, en permettant de produire en très grand. Le trait propre de l'industrie américaine, c'est que le travail de la machine y commande celui de l'homme. « En Asie, en Europe, dit un journal, on fabrique ; chez nous, on usine. »

C'est ce que m'expliquait un de leurs ingénieurs :

— En Europe, — disait-il, — au moyen des machines-outils que l'ouvrier applique à des besognes diverses, et qui lui servent, comme au ciseleur le ciseau, à réaliser dans la matière telle idée qu'il a dans l'esprit, vous avez pu revenir presque au type ancien du travail, qui donnait, mais en petit nombre, des objets vraiment finis. Par exemple, en France, en Italie, votre construction automobile est parfaite, justement parce que c'est *de la petite industrie*, presque de l'industrie d'art, laquelle suppose de bons ouvriers, des ouvriers fins, qui furent d'abord des apprentis. Chaque moteur a son individualité : nulle voiture rigoureusement identique à une autre. Et, sans doute, si nous avons eu tant de mal à produire, avec nos méthodes, des aéroplanes de guerre comparables aux vôtres, c'est qu'en aviation — mais en aviation seulement — ce degré de perfection est nécessaire. Au contraire, dans une maison américaine, la part de l'ouvrier est réduite au minimum, et l'on n'a presque pas besoin d'ouvriers supérieurs. « J'emploie dix mille hommes, disait un grand constructeur de Detroit : je n'ai pas deux cents bons mécaniciens, mes hommes n'ayant qu'à servir les machines, d'un geste ou deux,

toujours les mêmes, et qui s'apprennent vite. » C'est entendu, une automobile dont tout le châssis, par exemple, s'emboutit d'un seul coup, ne dure pas autant qu'une grande marque de France. Mais dès avant la guerre, une voiture Ford de 14 chevaux se montait en douze minutes, elle coûtait trois cents dollars, et l'on en construisait sept cent mille par an.

C'est que, dans l'atelier d'Europe, pour fabriquer une automobile, on groupe des hommes dont chacun sait tout de sa construction. Dans l'usine américaine, comme l'expliquait un bon article du *Metropolitain*, on groupe des machines, dont chacune ne fait qu'une pièce, et la répète indéfiniment. Aussitôt faite, la pièce est entraînée dans une circulation générale, une sorte de courant, où elle en rencontre d'autres, et s'y agence. C'est un flux sans arrêt, sans fin, où le produit complet se forme presque tout seul, comme par cristallisation, et dont il sort d'un mouvement presque aussi continu. Une telle usine est elle-même comme une mécanique très vaste et très complexe ; et celle-là ne se monte pas toute seule. Il faut en étudier tout le détail, en créer et disposer les organes, établir les modèles, matrices, gabarits; bref il faut la monter, l'équiper, *tool up*, comme ils disent. Après quoi, monter le mécanisme humain, apprendre aux hommes à s'insérer à certains points du travail, dont ils vont, pour ainsi dire, articuler le mouvement, chercher, arrêter des suites immuables d'opérations. Un si vaste concert ne s'organise que peu à peu, et à grands frais. Or la guerre a obligé l'Amérique à défaire et remonter pour de nouvelles fins toute son immense machinerie industrielle. Il y a fallu du temps et de l'argent. Par exemple, pour se mettre aux moteurs d'aviation, les usines Packard dépensèrent dix millions de dollars en machines-outils, et probablement, dans le temps qu'il lui fallut pour livrer son premier appareil, une grande maison européenne en eût fabriqué quelque deux mille. Mais au mois de mai, le jour où elle put en livrer un, elle en livra trente, et cette production quotidienne devait bientôt presque doubler. C'est comme l'énergie d'une rivière accumulée derrière une digue pour un travail hydraulique. Tant que la digue n'est pas achevée, nul travail n'est possible. Aussitôt terminée, le plein travail doit se produire. D'où ce mot, de style si américain,

qu'on prête à la maison Ford. Washington lui offrait par fil une commande de cent tanks : « Revenez avec une proposition de dix mille, télégraphie Henry Ford, de Detroit, et j'entrerai en conversation avec vous. »

La même maison n'a mis que cinq mois à préparer sa fabrication d'aigles aquatiques (petits contre-sous-marins ultrarapides). En juin, elle en produisait un par jour, et s'apprêtait à tripler ce nombre. Il s'agit tout simplement, dit le journal qui donne ce détail, « d'étouffer le sous-marin sous la masse des destroyers [1] ».

***

Ce sont là, aussi brièvement indiquées qu'entrevues, quelques-unes des principales facultés, habitudes, méthodes que l'Amérique met au service de sa volonté de guerre. Ce que j'aurais voulu surtout connaître, c'est l'histoire, le degré, l'étendue de cette volonté même. Sur le second point, ce que j'entendais dire, ce que je lisais, me renseignait à peu près. La volonté était unanime. Tous les états, toutes les classes, tous les partis, tous les groupes ethniques s'y assemblaient. Non seulement les dissidences du *Middle-West* s'étaient tues, mais les Germano-Américains ne voulaient plus être Germains; leurs journaux disaient les crimes allemands, proclamaient la croisade du droit, appelaient la victoire. Dans cet élan de tous vers le même objet, toutes les querelles de parti tombaient. A la différence de leurs frères de France et d'Angleterre, les travaillistes se montraient ardents à la guerre, à la guerre totale jusqu'à la victoire décisive. Aux ouvriers comme aux patrons, leurs délégués jetaient le même appel. Un télégramme venait de nous l'apprendre :

New-York, 3 *juillet*. — Travail américain attesta sa résolution mener guerre jusqu'au bout sans compromis. Vote unanime récente convention ouvrière fédérale américaine repoussa conférence avec

1. Autre exemple : six mille tracteurs furent commandés, en juillet 1917, par l'Angleterre à une maison de Detroit. Il fallut attendre soixante jours avant d'avoir un tracteur, mais on en eut tout d'un coup un train chargé. La livraison des six mille était terminée en mars, et l'Angleterre pouvait mettre en valeur un million d'acres de plus.

délégués allemands. Vote ajoute : guerre est essentiellement action coopérative de société organique. Convention fait demander à patrons éviter toute mesure de politique industrielle qui ne pourrait se justifier auprès d'hommes risquant leur vie au front, et à ouvriers éviter toute grève qui ne pourrait se justifier auprès d'hommes risquant leur vie au front.

J'avais vu, quelques mois auparavant, dans une grande usine de Grenelle, la première mission travailliste américaine. Accompagnée de professeurs, ingénieurs, journalistes, elle venait essayer de convertir les camarades « stockholmistes » de Londres et de Paris. C'est de l'Ouest à l'Est, d'Amérique, en Angleterre, en France, que se faisait maintenant la propagande [1].

Et, en Amérique, la volonté n'était pas seulement unanime. Les faits divers des journaux l'attestaient : par tout le territoire, dans la grande masse du public, elle s'exaltait jusqu'à la passion, s'affirmait jusque par la violence. Il devenait dangereux de provoquer l'opinion. La haine était née : on avait lynché des gens soupçonnés de sympathie pour le *Hun* — c'était le seul nom, maintenant, pour dire les Allemands. De même chez les soldats : j'avais vu, dans les hôpitaux, des blessés ardents à repartir à la guerre, à la guerre menée jusqu'à Berlin, jusqu'à la réduction à merci de l'Allemagne, jusqu'à la peine du talion impitoyablement appliquée à ses villes et ses peuples. Je me rappelais ce mot des Australiens parlant de l'âpreté des Américains au combat : « *A bit rough.* » Et M. Wilson venait d'attester, le 4 juillet, devant la tombe de Washington, l'inflexible résolution du pays : « L'issue doit être définitive. Nul compromis possible. Une demi-victoire ne peut être ni tolérée, ni conçue. »

Comment, à quel moment, sous quelles influences décisives, s'est faite cette unanimité? J'interrogeais : on me donnait des réponses diverses. Les uns parlaient de la révolution russe. La guerre contre une autocratie en s'associant à une autocratie n'avait pas de raison d'être. Le tsarisme

1. On sait qu'une autre mission, celle de M. Gompers, vint en septembre à Londres et à Paris. Les discussions avec nos socialistes minoritaires — devenus majoritaires — furent violentes. Les Américains représentaient toujours l'idée de paix sans compromis, c'est-à-dire la volonté totale de guerre.

valait au moins le kaiserisme, et on le haïssait depuis plus longtemps : deux millions de juifs russes, échappés aux pogromes et réfugiés en Amérique, parmi eux beaucoup d'intellectuels, beaucoup de journalistes, avaient fait, à cet égard, l'éducation du public. Avec un régime abominé était tombée l'une des principales objections à la guerre. D'autres nommaient le comte Bernstorff, Boy-Ed, les agents de l'intrigue, de l'espionnage et du sabotage allemands aux États-Unis : la révélation de la perfidie organisée sur le sol même de l'Union, du crime sournois, prémédité, systématique, avait entraîné toutes les âmes. D'autres encore parlaient du traité de Brest-Litowsk. Il avait montré le fond de la nature tudesque, trahi toute la convoitise et le formidable appétit de domination. Quelques-uns, des soldats, m'avaient dit : « C'est la mission du maréchal Joffre qui a fait le coup — *that did the trick.* » Peut-être. Mais il est clair que si le représentant de la France fut reçu avec amour, c'est que les éléments de l'amour étaient prêts à cristalliser. Et sur ce point, tous étaient d'accord, et tous y insistaient : l'amour de la France, ç'avait été le grand motif. Tant d'éléments spirituels le nourrissaient! — les souvenirs de la lutte en commun, de la lutte sacrée pour l'indépendance, une amitié d'élection, celle d'un peuple passionnément démocratique et républicain pour un peuple de même régime et de même idéal, surtout le sentiment de la souffrance et de l'héroïsme français. Dès les premiers jours de la guerre, la pitié passionnée et l'admiration enthousiaste s'étaient manifestées par des élans inouis d'efficace générosité.

Mais, enfin, l'amour de la France n'avait pu faire l'unanimité. Au contraire, en le professant, les Américains de souche s'opposaient aux Germano-Américains, aux millions de Germano-Américains du *Middle-West.* Un dissentiment profond se révélait; une fissure apparaissait dans la société, et menaçait de s'étendre, plus grave que chez d'autres peuples neutres, dont la guerre fut l'affaire Dreyfus. Car il ne s'agissait pas seulement d'opinions, qui sont muables, mais de races.

Fait paradoxal, c'est de cet antagonisme et de la conscience qu'on en prit qu'est sortie l'unanimité. Que des Américains fussent d'origine allemande, qu'ils restassent en cor-

respondance d'idées et de sentiments avec l'Allemagne, avant la guerre, cela n'inquiétait personne. Même position des Irlando-Américains vis-à-vis de l'Irlande : les États-Unis — et ils s'en vantent — sont peuplés de toutes les races d'Europe. Mais si, du fait de la guerre, la relation d'origine, avec l'empire du kaiser, de douze millions de citoyens, devenait un élément actif dans la politique de l'Union, un danger apparaissait : l'unité du pays semblait compromise. Or, de la guerre de Sécession, une idée forte — c'est aujourd'hui un dogme politique — est restée dans l'esprit américain. C'est que l'unité des trente-six États qui couvrent, d'un Océan à l'autre, le continent, est le secret de la puissance économique et de la sécurité du pays, son grand avantage sur la diversité des nations qui s'opposent et se menacent perpétuellement en Europe. Le danger perçu, la poussée de l'opinion favorable à l'Entente s'accrut tout d'un coup. C'était déjà l'opinion de la grande majorité, de tous ceux-là, entre autres, qui pouvaient se donner comme les plus *yankees* d'essence et de tradition. Il apparut, dès lors, que *c'était l'opinion américaine*, et qu'il s'y fallait ranger pour pouvoir se dire américain.

Américains, les citoyens d'origine germanique l'étaient et prétendaient l'être : on sait le prestige du pays, de ses modes nationaux de vie et de pensée sur les nouveaux venus. Du moment que leurs sympathies pro-allemandes les excluaient de la communauté spirituelle, leurs sympathies baissaient. Ceux, très rares, qui continuaient à les professer, allaient s'éliminer d'eux-mêmes : dans les camps de concentration leur opinion compte peu. Et non seulement la dissidence s'effaçait, mais le loyalisme aspirait à s'attester. Car chacun le savait bien : le premier devoir et le premier signe de ce loyalisme, la première consigne de la discipline nationale, dans cette société démocratique, c'est le respect du chef qu'elle s'est donnée, et qui représente directement tout le peuple. C'est l'acceptation des décisions du Président. Par la rupture diplomatique, le Président avait blâmé l'Allemagne, et puis il déclara la guerre. Pour assembler les esprits, un tel acte était décisif. Dans la masse de la nation contre l'ennemi désigné, « l'esprit de compétition » entrait tout de suite en jeu : parce qu'on voulait ardemment battre l'Allemagne, l'opinion

antiallemande s'exaltait, en même temps que finissait de disparaître l'opinion contraire. Toute résistance à la contagion tombant, elle balaya tout le pays[1].

C'est que d'une façon générale, aux États-Unis, les courants d'idées et de sentiments se propagent impérieusement et très vite. Parce que l'individu s'y retranche moins qu'ailleurs dans sa vie privée, parce qu'il est moins cantonné dans une classe, dans un métier, moins astreint à la coutume et à la tradition, parce que sa pensée est de l'ordre clair, alimenté surtout par les journaux, c'est un fait qu'il est plus sensible aux suggestions du dehors. Des consignes générales apparaissent, qui commandent à propos de petites et de grandes choses sa tenue, sa conduite, sa pensée. Tel qui, à Paris portait la barbe, découvre tout de suite, en rentrant aux États Unis, qu'il lui faut renoncer à cet ornement. C'est une règle sociale : il y en avait de toutes pareilles dans l'ancienne France, — et de là peut-être son style. Quand on portait perruque, tout le monde portait perruque, et quand on se rasait le visage, tout le monde se le rasait. S'il s'agit de grandes choses, et qu'on y intéresse la conscience puritaine, alors l'impératif devient celui du devoir. Ce fut le cas, aux États-Unis, comme en Angleterre. M. Hoover savait sur quelles forces il s'appuyait — celle de l'opinion et celle de la conscience — quand il demanda à ses compatriotes de réduire leur consommation de farine et de viande pour aider à nourrir la France et l'Angleterre, et l'on sait ce que donnent encore, en Amérique, cer-

1. Le maire germano-américain de Chicago qui représentait l'opinon pro-allemande fut battu après la déclaration de guerre à une énorme majorité.

Lors de la procession des peuples, à New-York, le 4 juillet dernier, des représentants de centaines de sociétés allemandes défilèrent avec des chars chargés des symboles de leur loyalisme et de la liberté. L'un d'eux portait une colonne monumentale couverte de noms germaniques. On y lisait ces mots : « Morts pour assurer la démocratie dans le monde. »

Voici quelques-unes des légendes que présentaient leurs bannières : « Nés en Allemagne, mais faits aux États-Unis. » — « Nous croyons à l'idéal américain ; nous repoussons l'autocratie. » — « Qu'on renvoie en Allemagne ceux qui veulent du bien à l'ennemi ! » — « Réveillons le peuple d'Allemagne en lui envoyant la vérité ! » — « Nous combattons le même prussianisme que nos pères, il y a soixante-dix ans ! » — « Nous savons la malédiction du kaiserisme et les bienfaits du libre gouvernement ! » — « Nous avons une dette envers l'Amérique ; nous voulons la payer maintenant. »

taines restrictions qui sont restées volontaires. Et la même discipline sociale, nationale qui les commande, parce qu'elle commande l'effort pour la guerre, se traduit par la discipline spontanée de toute l'armée [1].

En soumettant tous les Américains à la fois à l'autorité des mêmes consignes, en excitant chez tous la même idée du devoir, la même volonté, la même âme, en les mêlant pour la coopération aux fins nationales, la guerre aura beaucoup fait pour lier organiquement ce peuple, et finir de le nationaliser.

***

Bien entendu, tout au fond de la volonté de guerre, ce qu'on trouve, c'est encore le commandement de la conscience. Bien avant la décision qui engageait tout le pays, elle s'était émue. Chez les Américains cultivés, chez ceux de l'Est surtout, plus au courant des choses d'Europe, plus accessibles aux témoignages, et sensibles à leurs valeurs, dès la violation de la neutralité de la Belgique, et les premières atrocités, elle commença de se tourmenter. Les preuves, les détails des crimes se multipliant, ils connurent, dès septembre 1914, cette sensation du cœur enflammé d'indignation — *the burning heart* — dont parlait en octobre 1918, à propos des dernières horreurs, le président Wilson. Et l'idée du devoir national, indépendant de tout intérêt national, se levait en eux, suggérant chez beaucoup, puisque malgré tout le pays restait neutre, le sentiment du devoir personnel ; et de ceux-là, combien s'engagèrent dans les rangs anglais, français — canadiens surtout ! La vieille idée biblique de l'éternel dualisme, celle qui oppose Dieu et le Diable, l'absolu du Bien et l'absolu du Mal, se réveillait comme en Grande-Bretagne, avec la volonté de ne pas laisser le règne des Méchants s'établir sur la terre. Et telle était l'ardeur de cette volonté à se propager que nous pouvions nous abstenir d'imiter l'effort, le trop gros

1. Les journaux du 10 août annonçaient que vingt-neuf millions de boisseaux de blé de la nouvelle récolte étant arrivés sur les marchés, M. Hoover déliait de leur engagement tous ceux qui s'étaient offerts à s'abstenir totalement des produits dérivés du blé. D'autres s'étaient engagés (juillet 1917) à acheter avec chaque livre de pain une livre de *substituts*. Pour propager l'idée, ils affichaient à leur fenêtre leur carte d'engagement.

et visible effort allemand de propagande. Ce fut le conseil de l'homme de France le mieux placé pour pressentir l'opinion américaine. Et comme l'avait prévu M. Jusserand, cette abstention (on prit pour telle l'heureuse inefficacité et nos méthodes) servit admirablement notre cause. Professeurs, orateurs, journalistes, écrivains des États de l'Est, se chargeaient de la publier. Ils faisaient appel à la conscience américaine, au sens américain du droit et du bien — *right*.

Right, c'est en effet le droit, et c'est aussi le bien, au sens moral, religieux, biblique, et le plus souvent les deux sens se mêlent. Chez l'Américain, comme chez l'Anglais, l'idée du droit — droit de l'homme et du citoyen — se lie à l'idée religieuse : association d'autant plus intime chez le premier, que, dans l'histoire des États-Unis, le fait initial, et qui a décidé le caractère propre de la société, c'est l'alliance des deux idées. Pour sauver leur droit le plus précieux, celui de prier Dieu à leur guise, pour leur liberté la plus inaliénable, celle de leur conscience, les ancêtres puritains s'aventurèrent aux solitudes du Nouveau Monde. Fuyant un roi oppresseur, sur ces principes ils posèrent les fondements de leur démocratie. De là son caractère singulier : elle n'est pas neutre en matière de croyance. Le langage de ses présidents, qui parlent pour elle, l'atteste : elle est essentiellement et officiellement chrétienne ; la foi chrétienne, qui est à son origine, reste un de ses grands traits manifestes. Et de là, encore, l'idée qu'ont les Américains de la vertu morale, du véritable état de grâce inhérents par essence à la démocratie, du péché lié par nature à l'autocratie. J'ai dit que nul peuple n'a tant haï le tsarisme ; et parce que le régime bolcheviste est né d'une révolution, aucun des alliés n'a fait si longtemps confiance à la Russie de Lénine et de Trostky. Mais le régime allemand, aussi, était une autocratie, et qui se révélait chargée de menaces plus directes : les maîtres de l'Allemagne avaient préparé, organisé la guerre à mort contre les deux grandes démocraties d'Europe. Toute l'exécration se concentra sur le système prussien de gouvernement. Ce système n'existait que pour le règne du mal. Le devoir s'imposait de le supprimer. Ce fut là le point de vue proprement américain. Non pas l'Allemagne, mais le régime que représentait le Kaiser,

le « Kaiserisme », leur apparut comme l'ennemi. Et non parce qu'il menaçait l'Amérique, mais parce qu'il mettait le monde en péril, et tout l'effort séculaire des hommes pour le bien. Religieusement, ils se croiseraient pour le supprimer.

Une autre raison très voisine, d'origine historique aussi, poussait dans le même sens. C'est la conviction que les États-Unis signifient avant tout l'idée de liberté, que tel est le principe même du pays, celui qu'il représente devant toutes les nations du monde, puisque, à tous les grands moments de son histoire, depuis l'arrivée de la *May Flower*, jusqu'à la guerre de Sécession, il s'est agi de sauver ou d'affirmer une liberté : politique, religieuse, humaine, — puisque, à tous les opprimés comme à tous les idéalistes d'Europe, sa terre est apparue comme la terre de la liberté, puisque son peuple s'est fait d'hommes qui fuyaient des entraves. Et c'est l'idée, par conséquent, que le peuple américain est le champion né de la liberté (et de là son intérêt passionné à tous les peuples qu'il a jugés opprimés : Russes, Polonais, Irlandais, Juifs, Arméniens), — que toute cause où la civilisation de la liberté est en jeu est proprement sienne, et qu'il manque à sa mission, s'il s'en détourne. Et c'est, enfin, le sentiment du sens profond de cette guerre que les Allemands ont définie comme le duel, pour l'empire du monde, entre deux principes de culture : d'une part les idées occidentales, celles de 1789 et de 1776, celles des peuples qui déclarèrent les droits de l'homme et du citoyen, et que résume cette devise : *Liberté, Égalité, Fraternité* (d'origine américaine, disent-ils), — et d'autre part « les idées allemandes de 1914 », dont ils avaient dit bien auparavant, et dont ils ont alors répété la formule : obéissance, subordination des personnes à l'absolu de l'État.

Et que le monde entier soit intéressé à l'issue de ce duel, c'est une raison de plus pour que le pays de l'Union y soit spécialement intéressé, et s'y jette. Car, plus que tout autre, il représente l'humanité, qui se réunit en lui. Ce peuple, en effet, n'est pas une certaine famille humaine, développée à part, au cours de millénaires, astreinte à ne voir l'univers que du point de vue de sa personne particulière, enfermée dans sa forme propre, et dont chaque individu a reçu sa nationalité comme un destin. Par nature il s'oppose à cette Allemagne

qui s'est affirmée avant tout comme une race, comme une espèce qui tend à croître aux dépens des autres espèces. Il s'est formé, ce peuple, d'hommes issus de tous les peuples de la terre, affranchis des fatalités de la race, unis dans la foi en un haut avenir humain, librement associés par un pacte de la volonté claire. C'est la gloire et l'originalité des États-Unis, en inspirant à des âmes jadis si diverses les mêmes idées, en les excitant au même idéal, de les intégrer et de les fondre en une seule âme. Les journaux le savent bien, et que leur public les comprendra, quand ils annoncent que l'armée de cent mille personnes qui célébra à New-York la fête de l'Union, contenait des représentants de toutes les races de la terre ; et leurs commentaires ajoutaient : de toutes les couleurs, de toutes les religions, de toutes les castes, — et venus de toutes les servitudes [1].

Et plus elle s'apparaît de substance composite, cosmopolite, cette nation de type si nouveau, plus elle prend conscience de son caractère unique et de son rôle à part. Longtemps, elle a vécu de la seule idée qui donna son nom à la guerre d'Indépendance. Indépendance personnelle, jusqu'à l'isolement, jusqu'à la doctrine de Monroe, qui l'a détournée des affaires principales du monde. Aujourd'hui qu'elle est si grande, si assurée de ses destins, que se mêlent en elle toutes les races, son mot d'ordre, disent les journaux, doit changer. Non plus indépendance, mais dépendance, dépendance mutuelle, solidarité des nations comme des individus, qui n'ont plus le droit de poursuivre leurs seuls développements et objets person-

1. Le représentant du Comité des Américains nés à l'étranger, répondant à M. Wilson, disait, le 4 juillet : « Il y a cent quarante-deux ans, un groupe d'hommes a fondé les États-Unis sur l'idée du gouvernement librement consenti par les gouvernés. A mesure que les années passaient, des hommes, des femmes sont venus les rejoindre de toutes les parties de la terre. Nous les avons appelés étrangers (*aliens*), mais ils n'étaient pas des étrangers. Ils ne parlaient pas un mot de notre langue, ils ne faisaient qu'un effort bien obscur vers nos institutions; et pourtant ils étaient déjà Américains. S'ils ne l'avaient été, ils ne seraient pas venus... Nous sommes issus de trente-trois nations différentes, et nous sommes tous Américains. Dans ma propre ville, il y a huit cent mille hommes et femmes nés à l'étranger, qui lèvent en ce moment les mains et renouvellent leur vœu de loyalisme. Sur les listes de nos morts de la guerre, il y a des noms slaves, germaniques, latins, orientaux. Nous persévérerons dans la lutte jusqu'à ce que la liberté soit assurée pour toujours, non seulement à ce peuple, mais à tous ceux dont nous sommes sortis.

nels. Ce mot d'ordre, c'est à elle de le prononcer et de l'enseigner au monde. Car mieux qu'aucune autre, elle peut concevoir un idéal supérieur aux fins et vues particulières de chacune, un idéal à la fois rationnel, universel et chrétien, qui tient, comme tant de traits américains, du XVIIIe siècle rationaliste, et du puritanisme anglo-saxon, et se confond à l'idée biblique du juste et à l'idée démocratique de justice; à l'idée du bien et à l'idée du droit — de tous les droits de l'humanité. Et cela, non seulement parce que, mieux que toute autre, elle est un abrégé de l'humanité au moment le plus actuel de son développement, mais parce que, en s'américanisant, chaque immigrant s'est dépouillé de ce qui lui venait d'un certain passé national; parce que les États-Unis sont affranchis de tout le malfaisant passé de la vieille Europe, — affranchis des passions, préjugés, rancunes, appétits de conquête, que, dans chaque peuple d'Europe, chaque génération lègue à la suivante — parce que, enfin, si ce fut, si c'est encore une raison pour se détourner des querelles particulières dont cette Europe traîne interminablement la misérable tradition, c'en est une, quand le conflit se généralise, et menace la civilisation du monde, pour le juger, — et c'est la meilleure condition pour le juger justement.

Dans le conflit mondial, l'Américain a jugé. Sans doute, l'état de guerre ne laisse pas juger sans passion. Mais quand il a jugé, il n'était pas en guerre. Il n'avait jamais eu de querelle avec l'Allemand. Les maîtres de ses universités s'étaient formés en Allemagne, et quelques-uns étaient Allemands. Lui-même reconnaissait que le pays n'avait pas de citoyens plus laborieux et respectueux de la loi que ceux d'origine allemande. Il a jugé sans haine et sans passion. Il a vu deux crimes immenses, à la fois contre cette humanité générale que sa nation, mieux que toute autre, représente, et contre cette liberté dont il est le champion-né. Il a vu une entreprise méthodiquement préparée d'asservissement des peuples, une série d'outrages, de cruautés froidement et lâchement perpétrées contre des populations impuissantes, — et, par delà, le système diabolique de doctrines qui, tuant dans l'âme allemande la fibre humaine, ont opposé l'Allemagne au reste du genre humain. S'étant convaincu du juste et de l'injuste, il a décidé

que la justice prévaudrait. Tant mieux si les Alliés, après tant de sacrifices héroïques et sanglants, pouvaient encore lutter pour ce triomphe. Du moment qu'il intervenait, quoi qu'il arrivât, il l'avait résolu. Il ne serait pas seulement le juge. Lui-même ferait justice, seul, si besoin était, et quel que fût l'effort. Contre le malfaiteur de l'humanité, il serait le policeman de l'humanité. Il s'agissait d'assurer à toutes les nations ce règne du droit, de la loi librement voulue, que les héros de l'Indépendance avaient établi pour leur peuple, et de cette entreprise, ce peuple, aujourd'hui, ferait son affaire personnelle. Nul compromis possible ; une seule fin concevable : la réduction à merci du malfaiteur. Voilà l'idée qui poussa les États-Unis si à fond dans la guerre, qui disciplina si vite la nation la plus individualiste du monde, la plus ignorante des habitudes et nécessités militaires, qui soumit au service de la cause toutes les forces économiques et financières d'un continent, et mobilisant en quinze mois trois millions d'hommes, s'apprêtait à en susciter, s'il le fallait, dix millions, parce qu'elle participe de l'absolu du devoir, et commande comme une religion [1].

Une telle pureté, une telle généralité de l'idée, étendue par delà toutes les limites de l'égoïsme national, une telle ardeur à s'y dévouer, c'est le plus haut degré de l'idéalisme. L'entrée de l'Amérique dans la guerre a fait éclater aux yeux du monde ce qu'avaient vu, bien auparavant, tous ceux qui connaissaient un peu les États-Unis : c'est qu'il n'est pas de peuple plus capable d'enthousiasme et de sacrifice pour des fins humaines et morales. Longtemps on s'y était trompé : on n'avait vu que les dehors : le règne des hommes d'affaires, leur acharnement aux affaires, la chasse universelle au tout-puissant dollar, l'énormité des réussites matérielles, des for-

1. « Il est significatif que Washington et ses compagnons, comme les barons de Runnymede, ont parlé, agi, non pour une classe, mais pour un peuple. Il nous reste à faire comprendre qu'ils parlaient et agissaient, non pour un peuple mais pour toute l'humanité...

« Ce que nous voulons, c'est le règne de la loi, de la loi fondée sur le consentement des gouvernés, et l'*opinion organisée de l'humanité*...

« Les maîtres aveugles de la Prusse ont soulevé des forces qui, une fois dressées, ne se laisseront jamais terrasser, car elles sont faites d'une inspiration et d'une volonté supérieures à la mort, et qui portent en soi les éléments du triomphe. » (Discours du président Wilson au tombeau de Washington, 4 juillet.)

tunes jamais tenues pour suffisantes. On comprenait mal ce que signifient de telles ardeurs : l'élan des énergies, le besoin d'initiative et d'entreprise, en un pays encore neuf, où tout excite l'homme à l'action, dans une société sans classes, où rien ne le localise, ne le fixe ni ne le limite d'avance, — cet insatiable besoin de l'aventure pour l'aventure, du risque pour le risque, qu'un grand *business man* opposait à l'amour de l'argent pour l'argent, et qu'il désignait pour son motif principal quand il disait : « *It's the game, not the gain* [1] ! » On ignorait à quelles fins altruistes s'emploient si souvent, une fois construites, les fortunes poursuivies avec une passion qu'on prenait pour de la cupidité. On ignorait ce qu'est, et de plus en plus, en Amérique, ce sentiment de la chose publique, cet esprit qu'eux-mêmes appellent *public spirit*, qui agissant si fort en tant d'hommes et de femmes, devoue une si grande part des pensées, des actes, des richesses, au service de la communauté présente et future. C'est la forme la plus évidente de l'idéalisme national, manifesté par l'abondance et l'importance des œuvres, ligues, fondations, organisations de toutes sortes, qui veulent servir une idée de culture ou de santé publiques — d'autant plus importantes, d'autant plus abondantes, que l'État fédéral ou particulier a généralement si peu entrepris, et laisse presque toutes les tâches bienfaisantes aux élans du patriotisme local ou national. Là, sans doute, est l'origine de l'admirable générosité américaine. C'est une habitude ; elle est née du sentiment civique, au sein d'une patrie locale et d'une patrie nationale qui n'ont pas existé de tout temps, que l'on contribue encore à créer, que l'on a faites siennes par un acte volontaire, et que l'on aime comme son œuvre. Une œuvre de durée, de développement indéfinis, une œuvre à quoi s'attachent, élancées vers l'avenir, les puissances du rêve, avec le souci de la culture, de l'hygiène morale et sociale qui feront l'énergie, la beauté, la valeur efficace des générations futures.

Mais plus encore qu'aux développements de la cité particulière, c'est à l'avenir de la grande patrie que s'est pris le rêve idéaliste, aux splendides promesses de ce monde nouveau qui, loin des routines et servitudes héréditaires de notre

1. « C'est le jeu; ce n'est pas le gain. »

vieille Europe, présente les ébauches les plus avancées de l'homme et de la société qui seront. Un monde où l'humanité est entrée à l'âge de raison, où, libérée du résidu mort du passé, mais riche de ses expériences et inventions accumulées, elle commence un nouveau cours — où les enfants de tous ses peuples, en se mêlant de plus en plus, se reconnaissent pour frères. Un monde où la société se fonde, non sur la force, non sur les survivances d'un âge où la force régnait, mais sur des contrats et disciplines spontanément voulus, sur le religieux respect du droit, sur le sentiment général que tous sont solidaires. Un monde où l'homme, favorisé par toutes les largesses de la nature, assuré de sa liberté et de sa dignité, peut grandir, s'épanouir dans l'ordre général et divin, suivant la loi voulue par son Dieu [1].

Voilà le rêve, la vision, *the Vision*, comme ils disent, à la fois mystique, chrétienne et démocratique, dont s'est nourrie l'âme américaine, celle qu'ont chantée, célébrée, les poètes et les hommes d'État, un Longfellow comme un Whittier et un Walt Whitman ; un Jefferson comme un Webster, un Lincoln et un Wilson, — celle qui a donné un sens à toute l'histoire du pays, celle qui, plus ou moins claire et définie, vient apparaître aux yeux de tous, des nouveaux venus eux-mêmes, et laisse au cœur de tous un fond de foi et d'enthousiasme latents, mais toujours prêts à surgir. Aujourd'hui la vision s'est élargie ; le rêve dépasse l'Amérique, et s'étend à tous les peuples. Terminer pour toujours le vieil ordre mauvais où se perpétuaient les tyrannies, et d'où renaissait périodiquement l'horreur de la guerre, déployer par toute la terre la grande espérance américaine : voilà l'entreprise nouvelle dont le président Wilson est le héraut.

1. M. Barrett-Wendell, l'historien et critique bien connu, cite comme singulièrement typique de la pensée américaine, ce passage d'une lettre qu'il reçut d'un directeur de journal :

« La foi dans la démocratie fait corps avec ma foi religieuse. Je crois à la faculté latente qu'a tout homme de comprendre les lois divines sous lesquelles il vit, l'ordre divin dont il fait ou devrait faire partie. Comprendre ces lois, leur obéir joyeusement et fidèlement, c'est le *self government*, c'est le secret de la liberté pour l'individu et la société. Aider à établir ce gouvernement de soi-même, je puis dire que c'est l'objet de ma vie. Parce que, malgré toutes ses fautes, il y a plus de cet idéal dans la conscience de notre nation que dans celle de tous les autres peuples, je crois avec joie à ce qu'elle contient de plus profondément américain. » (Barrett-Wendell : *Liberty, Union and Democracy.*)

Ainsi, devant la plus grande catastrophe de l'histoire humaine, le sentiment de la communauté s'est agrandi, et avec lui, l'idéalisme qui en était issu. La générosité s'est exaltée jusqu'aux ferveurs du sacrifice. L'Américain s'était appris à donner comme jamais on n'avait donné. Voici qu'il a voulu se donner, se donner à ce qu'il a conçu de plus grand et généreux encore que le bien de son pays. Cet élan de tout l'être qui se dédie à autrui, ce dévouement à une cause qui le passionne parce qu'elle intéresse tous les hommes, c'est son trait singulier dans cette guerre. Notre peuple l'a senti tout de suite, et de là, sans doute, la particulière ardeur de son accueil, de là aussi son émoi à la mort des premiers soldats américains dont on lui ait dit les noms. Dans les lettres et poèmes laissés par un Victor Chapman, par un Alan Seeger, ce pur don de soi se laisse reconnaître. Mais de simples refrains populaires me disaient gaiement, à Brest, la même idée, le même mouvement d'âme. *Let's go and fight for humanity, Yankee doodle dandie!* chantaient en chœur les *boys*, aux soirées de la *Y. M. C. A.*, dans la maison des marins qui domine le sombre port de guerre.

ANDRÉ CHEVRILLON

POÈMES[1]

V

LE CHANT DU FAUNE

Praxô, j'ai désiré me mêler à ta vie
Parce que l'univers reflète en toi ses jeux,
Et que ton corps naïf, jubilant, orageux,
Me fait, comme le monde, une éternelle envie !

Ce n'est pas tant le feu turbulent de ma chair
Qui voulait s'humecter aux fraîcheurs de ton être,
Mais mon rêve vieilli, par ta grâce, pénètre
Plus avant dans le temps et le divin éther.

Mon âge, plein d'ennui, de saisons, de désastres,
Croyait aimer la mort mais poursuivait l'espoir,
C'est ton regard, levé vers la bonté du soir,
    Qui m'accordait avec les astres !

Mais quoi ! Je t'ai captée et ne suis pas heureux !
J'ai vu ton corps dansant et pareil à la source
Arrêter dans mes bras sa palpitante course,
Et ce suave don me rend sombre et peureux !

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1918.

Moi, faune des coteaux brûlés de Syracuse,
Qui vis pâlir l'azur à la mort du dieu Pan,
Aujourd'hui où ton cœur sur le mien se répand,
Praxô, rêveuse enfant, je souffre et je t'accuse !

Entends-moi, je suis vieux, j'ai l'âge de ces bois,
Le soleil m'a séché, je vais bientôt rejoindre,
Tandis que l'avenir court vers toi pour t'étreindre,
Les sphères dont le chant me touchait par ta voix !

Avant de te connaître en ta fureur céleste
Je t'aimais sans regrets et te haïssais moins,
Je ne prévoyais pas ta force ardente et leste
Qui prend, dans le plaisir, les mondes à témoin.

Comment donc oublierais-je, âme perpétuelle,
Ce grand accroissement de ton corps vers les cieux,
Et l'appel effaré qui montait de tes yeux
Vers la nuit ordonnée et les lois éternelles?

Jamais je n'oublierai ton esprit consolé,
Ce tranquille regard possesseur du mystère,
Et cette pesanteur muette et solitaire
Qui s'emparait soudain de ton être comblé.

Autrefois, tu semblais exemplaire et secrète,
L'animale lueur ne brillait point en toi,
Je saurai désormais que ton ardeur est prête
A conquérir la paix qui succède à l'effroi.

Jamais plus tu n'auras ta pudique tristesse,
Cet innocent ennui qui parait ta beauté,
Cette errante stupeur que la nature oppresse,
Qui recherche l'espace et non la volupté.

Certes, ma passion pour ta jeunesse heureuse
Avait le pourpre éclat du flamboyant pavot,
Le harcelant soupir de la mer écumeuse,
Le fier hennissement matinal des chevaux ;

Mais ne pouvais-tu donc contrarier sans cesse
Ma colère sans fiel qui ne te nuisait pas?
M'aimais-tu? Je ne sais. Tes grondantes caresses
Mordaient à l'univers en enlaçant mes bras.

Va-t'en, laisse-moi seul. Sur ma flûte d'érable,
A l'ombre d'un laurier que juin vient défleurir,
Je pleurerai ta chair prompte à se réjouir.
Hélas! Cruelle enfant qui me fus favorable,
Pourquoi n'as-tu pas su me haïr?

VI

LE CHANT DE PRAXÔ

Je t'aime. J'ai trouvé le repos sur ton cœur;
Je t'aime et je te crois. Je n'étais pas heureuse,
J'interrogeais en vain la nue immense et creuse;
Tu me suffis. Je suis ton épouse et ta sœur.

Je t'ai longtemps cherché. Les astres magnétiques,
Le chant des flûtes, l'air, le bruit mouillé des flots,
Promettaient à mon cœur, soulevé de sanglots,
Ton ardeur, à la fois tutélaire et panique!

D'où viens-je? L'univers n'a jamais délié
Le nœud qui me retient unie au paysage,
Je suis moi-même azur, astre, torrent, feuillage,
Mais cette parenté j'ai voulu l'oublier.

Jadis le brasillant éther des matinées
Me faisait défaillir d'un bondissant amour,
J'ai vraiment retenu dans ma bouche étonnée
La saveur bleuâtre du jour!

Je souffrais cependant. Le chuchotant espace
Ne me répondait pas quand il m'interpellait,
Et mon cœur ressemblait à ces chevreaux voraces
Qui convoitent en vain les thyrses violets.

Comment t'ai-je irrité? J'entends bien ta colère,
Quel fut mon tort? O toi qui donnes le plaisir,
Sans doute as-tu le droit, si j'ai pu te déplaire,
De reprendre la joie et de m'en dessaisir.

Que crains-tu? Entends-moi, je ne suis pas changeante,
J'ai gardé sans ennui la maison, quand mes sœurs
S'en furent par la route aux nombreuses odeurs
Saluer, loin d'ici, Pindare d'Agrigente.

S'il me faut te quitter, cher faune, je mourrai.
L'univers moite et bleu qui fut mon clair domaine
M'est moins apparenté que la chaleur humaine
Où s'apaisent mes vœux et mon songe effaré.

Que ferai-je sans toi? Sur les rochers des sables,
Où la mer au doux bruit vient déplier son voile,
Je ne scruterai plus l'avenir ineffable,
Sous le ciel illustré d'étoiles !

Que m'importe à présent le suave chemin
Où l'odorant figuier, au feuillage écarté,
Semblait porter vers moi le ciel des nuits d'été,
Ce n'est plus qu'à travers la bonté de tes mains
Que mon cœur gémissant rejoint l'éternité...

VII

LE CONSEIL

Myro, sois déférente envers celui qui t'aime,
Ne crois pas ton doux corps par les dieux achevé,
Sans l'amant ébloui que ton œil fait rêver
Ton être vaniteux ne serait pas soi-même.

Loin du flot qui lui voue un murmurant amour
La rive d'or n'est plus qu'un sable désertique ;
Honore le désir fidèle et nostalgique
Qui fait à ta beauté un infini contour.

Lorsque tes pieds sont joints et tes mains refermées
A l'heure où le sommeil vient encercler ton lit,
Regarde, avant d'entrer dans l'éphémère oubli,
La morte que tu es quand tu n'es pas aimée...

VIII

OFFRANDE DU BATELIER

Déesse, j'ai construit, de mes adroites mains,
Des navires, avec les arbres des chemins,
Les hêtres de Naxos, les cyprès de Tarente
Rendaient la nef légère et la rame odorante.

Mon travail, chaque jour, fut sincère et joyeux ;
Sur le sol de Sicile, où je possède une anse,
J'ai vu, tel un berger que son troupeau devance,
Mes barques aux bonds vifs paître un flot écumeux.

Je fus jeune, j'aimai ; Déesse, j'aime encore,
Quand la divine nuit vient intriguer l'esprit,
Je repose mon front, anxieux et surpris,
Dans le col d'une enfant plus tiède que l'aurore.

Je fus vaillant, mon sang hardi coulait sur moi
Dans les combats des mers. Un soir, humble et timide,
J'ai vu, dans Syracuse, Eschyle et Simonide,
Puis j'ai repris ma tâche à l'ombre de nos bois.

Aujourd'hui, j'ai senti, quand a brillé l'automne,
Qu'un cœur empli d'amour s'inquiète et s'étonne
De respirer l'azur, auquel il ne rend point
La force et le plaisir qui brûlaient dans mes poings
Lorsque ma vie était à son zénith. Aussi
Je vais bientôt mourir. Ce n'est pas le souci
Qui me conduit vers toi, Déesse. Je t'apporte
Le lierre obscur et dru qui surmontait ma porte

Où je vais repasser, tantôt, tranquille et fort.
Je t'offre ce rameau, douce Aphroditè d'or,
Pour n'avoir pas été, même au soir de mon âge,
Sans désir ni courage !

IX

PRIÈRE AU DESTIN

Écoutez, ô Destin, ma sincère demande,
Ma voix vous dit toujours la calme vérité,
Écartez de mon cœur les maux que j'appréhende,
Et dotez-moi des maux que je peux supporter.

Cédez à la raison sinon à la prière,
Un excessif fardeau n'est pas fait pour chacun ;
Répandez vos torrents sur les âmes guerrières,
Que vos présents soient opportuns !

Vous dont l'élan bondit comme les flots des gaves,
Dispensant le plaisir, les dangers et la mort,
Assaillez de votre ample et redoutable effort
Notre corps orgueilleux et brave,

Mais exemptez du poids des trop tendres saisons
Et du mortel venin des amours abolies
Qui dissolvent le cœur et troublent la raison,
Ceux qui n'ont vraiment craint que la mélancolie !

COMTESSE DE NOAILLES

LES PROBLÈMES DE LA DÉMOBILISATION

LA LIQUIDATION DU MATÉRIEL

Une des caractéristiques de la guerre moderne a été l'importance considérable qu'y ont joué les questions relatives au matériel.

Le nombre très élevé des hommes mobilisés a tout d'abord eu cette conséquence que les approvisionnements de toutes sortes destinés à les habiller, à les faire vivre et à les soigner en cas de blessure ou de maladie, laines, cotons, textiles divers, cuirs, denrées alimentaires, médicaments, etc.., ont dû eux-mêmes être considérables. En outre, cette armée immense avait besoin de moyens de transport appropriés, d'où la nécessité d'entretenir un nombre très élevé d'animaux, chevaux ou mulets, avec tous les approvisionnements destinés à les faire vivre où à permettre leur utilisation : denrées fourragères, harnachement, ferrure, etc... Mais ce n'est pas tout. Le développement du machinisme, celui de l'artillerie lourde, de l'aviation, des moyens de transport automobiles et surtout la forme de guerre de tranchée qu'a revêtue la lutte pendant de longs mois ont conduit à l'accumulation la plus formidable des matériels les plus divers.

Depuis les outils les plus communs, comme les pelles ou les

pioches de terrassiers, les wagonnets ou les brouettes, jusqu'aux appareils les plus perfectionnés de la télégraphie, de la téléphonie ou de la radiographie, l'armée se trouve actuellement dotée d'un immense matériel. Et très souvent ce n'est pas seulement ce matériel qu'elle possède, mais encore les moyens de le produire ; c'est ainsi que des stocks de matières premières existent dans les établissements de l'État, et que des machines-outils innombrables ont été acquises par celui-ci. Ce ne sont pas seulement des objets mobiliers qui rentrent dans cette catégorie, ce sont des usines entières qui sont sorties de terre pour fabriquer les poudres et explosifs, pour faire du matériel de guerre ou des munitions, pour charger les obus.

Et ce n'est pas d'ailleurs uniquement l'administration de la Guerre qui a vu s'accroître dans des proportions inconnues jusqu'alors le patrimoine de l'État, mobilier ou immobilier, dont elle a la gestion. D'autres départements ministériels ont été conduits à acquérir du matériel qu'ils n'utiliseront vraisemblablement pas eux-mêmes en temps de paix ; c'est ainsi que le ministère des Travaux publics possède des chalands, la Marine marchande des bateaux, les Chemins de fer de l'État des remorqueurs, et n'oublions pas la Marine de guerre à laquelle les nécessités de la lutte ont créé une situation analogue à celle de la Guerre, bien que sur une échelle beaucoup moindre.

Les divers départements ministériels se trouvent donc à l'heure actuelle détenteurs d'animaux, de denrées, de matières premières, de voitures, de matériels de toutes sortes qu'ils ont acquis pendant la guerre.

Que va devenir ce matériel, particulièrement celui qui est détenu par l'administration de la Guerre? Que vont devenir ces milliers de chevaux que l'armée ne saurait garder? Que vont devenir ces innombrables véhicules automobiles qui ont contribué à sauver la France aux heures difficiles de Verdun, qui ont contribué à gagner la victoire, mais dont l'armée n'aura pas l'utilisation en temps de paix?

Sans doute la première chose à faire sera de déterminer les quantités de matériel et les approvisionnements qui devront être conservés pour la défense nationale.

Les canons, les armes, le matériel technique de guerre devront être conservés évidemment et entretenus avec un soin jaloux : la France ne peut se désarmer. Mais il ne saurait en être de même ni des animaux, ni du matériel et des approvisionnements que, soit la nécessité ou la difficulté de leur approvisionnement, soit leur utilité pour la reprise de la vie économique de la nation commandent de rendre à l'activité nationale. On comprendrait mal par exemple que les camions automobiles, dont nous parlions il y a un instant, aillent s'entasser sous des hangars ; nécessitant pour leur entretien et leur manutention, un personnel nombreux et coûteux, au risque d'être démodés le jour où il faudrait les utiliser, et, alors que nos campagnes manqueraient des moyens de transport indispensables à la vie de nos cités. On comprendrait mal que des approvisionnements de ferrure, de harnachement ou de voitures ne soient pas utilisés de même et que des machines-outils soient conservées inactives.

L'État sera donc conduit à se débarrasser d'un matériel considérable. Comment va-t-il le vendre?

Tout le monde sait que les objets dont l'État a à se débarrasser sont habituellement vendus à l'encan par les agents des Domaines sur la place publique. Et l'on se demande avec un peu d'inquiétude si l'on va voir adjuger ainsi au plus fort et dernier enchérisseur non seulement les vieux habits et les approvisionnements de toutes sortes devenus inutiles, mais aussi les automobiles, des centaines de milliers de chevaux, et sans doute encore les usines devenues inutiles à l'État. En réalité, l'opinion ne s'en est pas encore émue parce qu'elle pense bien que l'administration des Domaines elle-même, qui a la charge d'exécuter des dispositions légales qui suffisaient en temps de paix, ne méconnaît pas la grandeur des problèmes de la démobilisation, et qu'elle n'a jamais formé le dessein de se débarrasser des immenses stocks de cette guerre par des procédés désuets et insuffisants.

Tous les services ont entrevu déjà la nécessité de dispositions nouvelles. C'est que la guerre est venue infuser un sang nouveau à la vieille administration française, et si quelques bureaux encore ont dormi et n'ont rien appris dans cet énorme bouleversement, dans la plupart d'entre eux des hommes

nouveaux, industriels ou hommes d'affaires, mobilisés, ont apporté les souffles de l'extérieur, les méthodes nouvelles et... l'audace.

La première question que l'on devait se poser avant la fin de la guerre consistait à se demander s'il fallait changer la loi. Dès 1916, la commission des contrats qui fonctionnait auprès du ministère de l'Armement (alors sous-secrétariat de l'Artillerie et des Munitions), avait chargé un de ses membres, M. Jèze, professeur à la Faculté de Droit de Paris, d'examiner la question. L'éminent professeur n'eut pas de peine à montrer — ce que tout le monde soupçonnait — que les règles actuelles, qui datent soit des lois de l'an IV ou de l'an VI, soit des ordonnances de 1822 — et en particulier le principe de l'adjudication — ne pouvaient plus convenir. Ces principes, en effet, se ramènent à ceci :

L'aliénation des objets mobiliers appartenant à l'État doit être faite exclusivement par les agents des Domaines ; elle a lieu en principe par adjudication aux enchères publiques ; le prix doit en être payé au comptant et en tous les cas, avant l'enlèvement des objets vendus ; enfin, le produit de l'aliénation doit être versé au Trésor.

Or, quels sont les problèmes qui se posent? On peut les ramener aux catégories suivantes :

La liquidation des stocks de matières premières, métaux, laines, etc,..

La résiliation des marchés à livrer et en particulier de ceux des fabrications de l'artillerie (c'est évidemment la plus grosse affaire).

La liquidation du matériel en service : par exemple voitures automobiles et autres, matériel du Service de Santé ou du Génie et aussi chevaux.

La vente des immeubles devenus inutiles.

Enfin la restitution du matériel dont on s'est borné à louer l'usage : immeubles utilisés comme hôpitaux, par exemple, et, d'autre part, un matériel d'un intérêt et d'une valeur autrement considérables : les navires.

Quand, en l'an VI, le Directoire exécutif décidait que les aliénations d'objets *mobiliers* appartenant à l'État seraient faites exclusivement aux enchères publiques et au comptant,

le mobilier national qu'il avait en vue se composait de meubles usagés sans grande valeur vénale.

D'autre part, les théories économiques rudimentaires qui prévalaient au temps du Directoire admettaient qu'il n'y a pas de meilleur procédé pour fixer la valeur d'un objet que de le faire déterminer par les enchères publiques, c'est-à-dire de faire jouer purement et simplement la loi de l'offre et de la demande.

La seule précaution à prendre était de réprimer les atteintes à la liberté des enchères, ce qui fut fait par la loi pénale.

Le plus grave défaut du système est évidemment de n'exiger aucune connaissance technique des agents chargés de la vente ; le recours aux commissaires-priseurs assistés d'experts est, à cet égard, infiniment supérieur. Mais les critiques vont aujourd'hui plus loin et l'on n'hésite pas à affirmer que le système de l'adjudication publique, même pour des objets de faible valeur, peut donner des mécomptes — ce qui est bien évident quand, appliqué sans réflexion, il crée un encombrement sur le marché. C'est tout juste si l'expression « vente aux enchères » n'est pas devenue synonyme de gaspillage.

Le professeur Jèze a conclu très nettement que pour les problèmes qui se posaient — encore n'envisageait-il alors que ceux qui relevaient du Service de l'Armement — le procédé de l'adjudication était trop rigide, étant données la diversité et l'importance des aliénations à faire. Il importe, par exemple que, pour des aciers, l'administration puisse discuter avec l'acheteur éventuel — comme le vendeur a discuté avec elle, et ce sont là des tractations très délicates où l'habileté du vendeur à conduire la discussion peut entraîner des différences importantes, en raison des quantités en jeu ; de plus, ces tractations ne peuvent être conduites que par des spécialistes. La question des modalités de paiement se pose également : on ne saurait exiger le paiement immédiat dans les ventes importantes qui peuvent se produire.

Le Service des Domaines pourra d'ailleurs, quelles que soient les modalités adoptées, conserver son rôle de représentant du Trésor.

On est donc parfaitement d'accord sur les usages nouveaux

à introduire. Le Gouvernement n'a cependant pas demandé le vote d'une loi nouvelle ; il est apparu que les termes de la législation actuelle ne faisaient pas obstacle absolument à l'emploi de procédés nouveaux dans des circonstances absolument nouvelles ; le texte fondamental en la matière est en effet une de ces lois de la Révolution dont on n'apprécie pas assez la belle venue et l'esprit large, la loi du 2 nivôse an IV, qui permet à l'exécutif « de disposer des objets de commerce et du mobilier appartenant à la République, par vente, engagement ou échange, de la manière qu'il croira la plus prompte et la plus avantageuse pour la République ». Si, jusqu'ici, on s'en était tenu au mode simpliste de l'adjudication prescrit par des arrêtés ultérieurs, et qui suffisait, on avait toute latitude de procéder autrement, l'esprit de la loi restant observé et le produit des ventes étant versé au Trésor. On va voir qu'en effet, il a été fait déjà des applications qui surprendront peut-être agréablement le lecteur.

***

Dès le printemps de 1917, le ministre des Finances créait une commission chargée de préparer la liquidation des stocks de matériel et de matières premières. Elle était présidée par le procureur général près la Cour des comptes. comprenait des membres du Conseil d'État et des représentants des divers services intéressés.

Cette commission a fait pendant la guerre même une école très utile, en procédant à des opérations de liquidation partielle du matériel rebuté que détenaient certains services.

Il y avait, par exemple, des autos en assez grand nombre. Tout le monde a pu lire l'annonce dans les journaux de ventes périodiques qui ont lieu depuis l'année dernière et il est assez piquant de constater que le public a été surpris — surpris agréablement — des modalités de ventes qui lui étaient proposées. On procède en effet de la manière suivante : un lot de 100 ou 200 autos est exposé ; chaque voiture a été

estimée par une commission de techniciens et un prix minimum de vente a été arrêté, qui est rendu public. Les amateurs, après avoir examiné la voiture, adressent, sous pli cacheté, une offre qui naturellement ne peut être inférieure à la mise à prix ; au jour fixé, on ouvre les soumissions et la voiture est adjugée au plus offrant. On voit que l'on a conservé ce qui pouvait être avantageux des principes anciens, en en modernisant l'application. Le système a parfaitement fonctionné, pour le plus grand profit du Trésor d'ailleurs, et cette première manifestation de la liquidation a rallié tous les suffrages.

On a dû vendre également des chevaux, réformés ou non. Ici l'on pouvait parfaitement procéder suivant le mode traditionnel en évitant toutefois de faire baisser les prix par des ventes trop importantes aux mêmes points ; c'est ce que l'on s'est efforcé de faire. Mais après avoir ainsi sauvegardé les intérêts du Trésor, il fallait songer à ceux des particuliers et empêcher que la spéculation ne s'emparât de ces chevaux. On a donc accordé un droit de priorité dans les adjudications aux agriculteurs et à certains entrepreneurs manquant réellement d'animaux de travail ; les uns et les autres sont admis avant tous autres amateurs sur le vu d'un certificat du maire de leur commune ; et pour que la mesure conserve toute son efficacité, il était imposé aux acquéreurs de conserver l'animal pendant six mois, sous peine d'une amende égale à une fraction du prix d'achat.

En matière de ventes de chevaux, on est allé beaucoup plus loin dans la voie des innovations ; on a consenti à une importante compagnie qui pouvait être considérée comme assurant en fait un service public, une vente de gré à gré d'un lot important de chevaux qui devaient être choisis par elle et dont le prix moyen serait débattu. On reconnaîtra que les règles traditionnelles pouvaient difficilement s'assouplir davantage. On n'a pas été moins large en ce qui touchait au paiement ; il a été admis que le paiement intégral ne serait pas exigé immédiatement, sauf à faire porter intérêt au solde restant dû.

D'une façon plus générale, et pour tous les paiements intéressant des aliénations de stocks de guerre, il fallait absolu-

ment renoncer à exiger le paiement immédiat. On a mis à l'essai un système employé déjà par l'administration des Douanes pour ses recouvrements, et qui consiste à faire souscrire à l'acheteur un billet à trois ou six mois, par exemple, par lequel il reconnaît sa dette et qui doit être contresigné d'une caution. La somme non payée immédiatement porte d'ailleurs intérêt à 6 p. 100.

La commission de liquidation s'est enfin préoccupée de certaines questions d'ordre général qui allaient fatalement se poser : devait-on, par exemple, admettre que l'ancien propriétaire d'un matériel quelconque réquisitionné au cours de la guerre — c'est-à-dire acquis et payé — ait un privilège pour rentrer en possession de ce même matériel? On sait qu'une disposition légale donne aux anciens propriétaires de chevaux le droit de racheter ces animaux à la fin de la guerre s'ils sont retrouvés ; mais cette disposition est spéciale aux chevaux et rien d'analogue n'a été inséré dans la loi réglementant la réquisition des automobiles qui est cependant récente. Pour les chevaux, après une guerre d'une telle durée et mettant en mouvement de telles armées, le privilège de l'ancien propriétaire devient bien illusoire et il en serait de même pour les autos, si ce privilège avait été prévu. Mais il n'en est pas de même pour les machines ou le matériel de certaines entreprises. Il est arrivé que l'outillage d'une usine a été réquisitionné, mais quoique acquis est resté sur place ou à peu près ; ou bien qu'il a été utilisé sans être disloqué dans une localité où l'ancien propriétaire a pu le suivre. Refusera-t-on, dans ce cas, au moins, de le restituer au vendeur, et admettra-t-on que ce matériel puisse être cédé à un concurrent sous prétexte que celui-ci en aura offert cent francs de plus? Le sentiment public ne le souffrirait pas. Une proposition de loi réglant cette question sur des bases très rationnelles a été déposée d'ailleurs[1] et le Gouvernement s'est montré disposé à s'y rallier — malgré les objections très sérieuses qui peuvent être faites par ailleurs à ces privilèges ; en creusant un peu la question, on s'aper-

1. Par M. Deschamps, depuis sous-secrétaire d'État chargé de la démobilisation.

çoit, en effet, qu'on pourrait être conduit très loin ; il conviendra donc d'en limiter l'application à des cas bien définis. De plus, il ne paraît pas possible d'admettre la revendication d'un matériel *similaire*, comme il semblerait logique *a priori* de l'admettre : on se heurterait en effet à des situations inextricables.

***

Il s'agit aujourd'hui d'aborder le problème dans son ensemble.

C'est évidemment le ministère de l'Armement, ou plutôt ce sont les anciens services de ce ministère aujourd'hui disparu, qui auront à faire les liquidations les plus importantes : ils auront, d'une part, à écouler des approvisionnements de matières premières déjà existants ; d'autre part à arrêter des fournitures et des fabrications, et pour ce, à résilier des marchés.

Pour les approvisionnements, la question se pose en deux mots dans les termes suivants : l'État de son côté, les industriels du leur possèdent des stocks de matières premières (de métaux) achetés à prix forts, et ces prix pour bien des raisons vont avoir baissé au moment où l'on voudra écouler ces stocks. Fatalement, il en résultera une perte. Il s'agit seulement de savoir par qui elle sera supportée. Deux politiques se présentent :

1° On peut prolonger l'effet des mesures qui avaient réalisé la mainmise de l'État sur le marché de certains métaux, et maintenir par ce moyen un équilibre entre le prix des importations et les prix auxquels on cherche à écouler les approvisionnements ; ce procédé revient en somme à faire supporter la perte aux acquéreurs, puisqu'il les contraint à payer des prix supérieurs à ceux qui pourraient s'établir si le marché était libre.

2° On peut, au contraire, faire supporter la perte par les détenteurs de stocks et en particulier par l'État, en écoulant ces stocks au cours du jour, lequel sera inférieur à celui de l'époque où les matières furent achetées.

Peut-être d'ailleurs est-il possible d'arriver à ces solutions qui participent des deux méthodes et partagent la perte.

D'autres considérations interviennent encore : supposons, par exemple — ce qui s'est produit effectivement — que certains de nos alliés aient arrêté avant nous les fabrications de guerre pour reprendre des fabrications industrielles ; si celles-ci sont intensives, il en résultera d'abord que les prix baisseront, puis que les produits afflueront sur nos marchés, mettant nos propres industries en infériorité ; il faudra donc éviter de les changer au moment de la reprise de la production. Ce sont, on le voit, des problèmes singulièrement complexes qui se proposent à l'activité et à l'expérience de l'ancien ministre de l'Armement, M. Loucheur, demeuré à la tête du nouveau ministère de la Reconstitution industrielle.

Le cuivre et le zinc constituent des exemples relativement simples. Le stock de cuivre entre les mains de l'État représente la consommation de douze mois (mais le stock normal en temps de paix n'était pas inférieur aux besoins de huit mois); le stock de zinc est de six mois. L'État, pour vendre ces métaux sans subir une trop forte perte, pourra recourir au procédé décrit plus haut, c'est-à-dire maintenir quelque temps l'embargo sur le marché jusqu'à ce que l'équilibre se soit rétabli. Il ne faudrait pas croire que cette liberté des affaires doive nécessairement porter un préjudice aux industriels ; il est bien certain que si le régime du libre commerce était brusquement rétabli, les cours ne tomberaient pas dans l'instant à leur chiffre définitif ; il se trouverait des détenteurs de stocks ou des groupements pour les maintenir à un taux assez élevé au moins quelque temps ; l'État se trouverait avoir perdu des sommes importantes, et les industriels n'y auraient rien gagné.

Pour les aciers, la question prend un aspect particulier. L'État achetait, en général, des barres d'acier à obus de différents calibres et passait à cet effet des marchés de longue durée dont certains s'étendaient sur plus d'une année. Qu'adviendra-t-il de tels contrats? Une solution est tout indiquée : elle consiste à conclure avec le fournisseur un arrangement qui permette de faire transformer du jour au lendemain et sur un simple télégramme la fabrication des barres d'acier à

obus en fabrication de barres d'acier marchand, des qualités utilisées dans l'industrie, ou bien en fers profilés ou encore en rails de chemins de fer. C'est ce qu'on n'a pas manqué de faire, en précisant autant que les études entreprises sur la nature des besoins de l'après-guerre le permettaient. On aimerait à savoir que ces études ont été faites avec tout le soin désirable et suffisamment à temps.

La question a perdu une partie de son intérêt depuis que les États-Unis sont entrés dans la guerre et se sont interposés entre les fournisseurs américains et les États de l'Entente : à partir de ce moment, il n'a plus été passé de marchés en Amérique, mais de très importants contrats avaient été conclus auparavant et ont continué à s'exécuter ; il restait à livrer au moment de l'armistice plusieurs centaines de mille tonnes. D'autre part, les marchés passés en France même sont nombreux et quelques-uns avaient à peine reçu un commencement d'exécution.

Ces marchés contenaient des clauses de résiliation de diverses sortes :

1° Clause de substitution d'un échantillon à un autre ;

2° Clause de résiliation à la demande du fournisseur sans indemnité de part et d'autre ;

3° Clause de résiliation à la volonté de l'administration avec paiement par l'État d'une indemnité, — ces différentes modalités pouvant d'ailleurs se combiner.

Quant aux marchés de fabrication d'obus, ils sont évidemment résiliables assez facilement, en théorie ; mais on ne peut pas faire abstraction de la question de la main-d'œuvre qui se trouverait inemployée pendant la transformation nécessaire des usines.

De toutes manières, nous sommes loin, on le voit, de la liquidation banale par adjudication d'une certaine quantité d'objets ou de matières. Nous nous en éloignerons bien davantage en matière d'*aviation*.

Il y a tout d'abord à se demander ce que l'on fera du matériel existant. Il est extrêmement varié et assez considérable ; mais il ne comporte peut-être pas autant d'avions, tout au moins en bon état, qu'on pourrait le croire; ils constituent,

en effet, un matériel fragile et délicat qui se casse beaucoup et s'use très vite (on sait que les moteurs rotatifs ne fournissent qu'un nombre d'heures de marche très limité). On ne peut que se féliciter de ne pas en avoir de très grandes quantités — encore qu'on les compte par milliers. On ne voit pas bien ce que sera dans l'avenir l'aviation du temps de paix. Certes, en ces matières, il faut se garder de prophétiser, et déjà l'on annonce que des services postaux ou même des services de passagers vont être inaugurés ; on utilisera ainsi les gros avions de bombardement, mais il est peu probable que l'on trouve l'emploi des appareils extra-rapides que l'on fabriquait dans les derniers temps ; ces appareils, en effet, démarrent et atterrissent à des vitesses considérables et sont des « montures » terriblement dangereuses, pour les aviateurs expérimentés eux-mêmes; il est peu probable que, la paix rétablie, ils deviennent des engins de sport d'un usage courant, même pour nos sportifs les plus convaincus.

Quant aux moteurs considérés séparément, ce sont, eux aussi, des engins « de luxe ». Seuls les moteurs fixes et un certain nombre de moteurs rotatifs à marche lente pourront trouver leur emploi comme propulseurs de petits bateaux ou comme machines de secours ; mais seuls les moteurs fixes peuvent être utilisés dans la navigation ; heureusement, ils sont maintenant en majorité ; les autres ne peuvent être utilisés qu'à terre, et comme ils s'usent vite, ils seront peu recherchés.

Quant à la question des marchés en cours, elle se présente sous un jour particulier. Actuellement, l'État fait fabriquer les moteurs d'une part, et d'autre part les livre aux constructeurs de cellules qui ont, en outre, la charge de monter l'appareil. La fabrication des cellules serait facile à arrêter et serait une affaire de peu d'intérêt, n'était la question de la main-d'œuvre, main-d'œuvre féminine pour une grande part. Il en est autrement des marchés de moteurs. Il a été suffisamment parlé des questions d'aviation au cours de la guerre pour que l'on ait saisi leur véritable aspect ; il n'en est pas de plus délicates. En effet, des types de moteurs de plus en plus puissants se sont succédé avec une telle rapidité que souvent un type était rebuté avant même que la fabrication

du lot commandé ne fût achevée ; il en résultait que les industriels étaient conduits à demander des prix très élevés ; on a vu par les débats qui ont eu lieu déjà que certains d'entre eux ont réalisé de gros bénéfices, mais il n'en demeure pas moins vrai que cette industrie est restée en quelque sorte dans un état instable. La liquidation ne peut être que difficile, et de toutes façons, onéreuse pour l'État. On le comprendra facilement : la construction d'un moteur dure huit mois ; les industriels s'obligeaient par leurs marchés à en livrer tant par mois. Survient l'armistice, les commandes sont arrêtées; mais comment résilier? L'État n'est responsable que des matières déjà mises en œuvre et pourrait s'en tenir rigoureusement au versement de leur valeur ; mais n'y a-t-il pas intérêt à tous points de vue et en particulier au point de vue du chômage à laisser poursuivre l'achèvement des moteurs les plus avancés, pendant trois mois, par exemple? On voit combien ces questions sont complexes.

Le *Service automobile* se présente sous un autre jour. Il s'agit surtout ici en effet de ventes de matériel en service. On doit compter que l'État se trouvera en possession de plusieurs dizaines de milliers de véhicules, peut-être de près d'une centaine de mille, dont les deux tiers de camions, camionnettes ou tracteurs. Il est possible d'ailleurs que ce chiffre s'augmente encore des stocks que les armées alliées seront tentées de laisser en France, précisément pour éviter chez elles les embarras de la liquidation.

Il y a évidemment lieu, tout d'abord, d'échelonner les mises en vente; il ne paraît pas y avoir là de difficulté; dès maintenant, l'État répare au moins sommairement et de façon à les mettre en ordre de marche, les voitures rebutées qu'il met en vente ; presque toutes les voitures à vendre auront besoin de réparations et ne seront remises en état que successivement. L'État continuera-t-il à les réparer lui-même? Il y trouverait l'avantage de pouvoir faire fonctionner un certain nombre d'ateliers que l'on ne souhaite pas fermer trop brusquement. Il pourrait aussi s'en remettre à l'industrie privée : pendant la guerre déjà, des établissements destinés à effectuer ces réparations avaient tenté de se créer ; mais il est vrai que l'État n'éviterait pas ainsi les ventes par grandes

masses et retirerait des véhicules des prix infiniment moins avantageux que s'il les met en vente après remise en ordre.

Il convient aussi de se préoccuper des intérêts de l'industrie automobile française qui, pendant la guerre, s'est vue supplanter sur les marchés étrangers. Il faudrait donc que la liquidation fût conduite sur le marché national de façon à ne pas lui nuire en France même. Le problème est assez délicat : dans le stock que détient l'État, figure une assez forte proportion de voitures de fabrication étrangère. Il semble bien que l'on n'ait pas intérêt à répandre dans le public ces marques étrangères, ce qui conduirait les particuliers à recourir aux maisons étrangères pour les rechanges, réparations, etc... Les marques non françaises semblent donc *a priori* devoir être utilisées plutôt par les services publics.

On peut, en effet, espérer qu'un certain nombre de ces véhicules de toutes sortes pourront être employés à réorganiser le service des transports sur des bases toutes nouvelles : des services intercommunaux seraient les bienvenus dans de nombreuses régions et remplaceraient avantageusement les chemins de fer départementaux qui, avant la guerre, avaient tant de peine à subsister ; on pourra de même installer de tels services en Algérie et dans toute l'Afrique du Nord. On aimerait à savoir que des études ont été entreprises dans ce sens par les administrations compétentes et que des lots importants pourront être livrés dès qu'ils seront disponibles.

D'une façon générale, d'ailleurs, on n'est pas du tout effrayé de la quantité d'automobiles que l'on aura à liquider, et il n'est pas à craindre qu'il y ait pléthore sur le marché. Les besoins des régions libérées et du monde entier d'ailleurs seront en effet considérables ; par conséquent, on n'a pas eu à se préoccuper de ce qu'il adviendrait des marchés français. Nos usines peuvent continuer à fabriquer avec confiance ; on s'est borné à résilier dans toute la mesure du possible les commandes passées à l'étranger.

La liquidation des *chevaux* n'est pas sans analogie, à beaucoup d'égards, avec celle des autos. En comptant les contingents que les armées étrangères laisseront probablement sur notre territoire, nous nous trouverons avoir à écouler un nombre d'animaux qui ne sera pas inférieur à un million.

Après les réquisitions de 1914, qui sont restées beaucoup plus limitées que ne pourraient le faire croire certains achats maladroits, on s'est efforcé de ménager le cheptel en achetant en Amérique (Amérique du Sud, États-Unis, Canada). Il a donc pu se reconstituer en partie, et d'ailleurs il était indispensable à la vie du pays que le nombre des animaux de culture ne tombât pas trop. De fait, les régions d'élevage ont beaucoup produit, mais les besoins en certains points du territoire ont également augmenté, par exemple pour les transports. Ce sont ces besoins qui ont pu faire illusion sur l'état du cheptel, et aussi les plaintes très vives qui se sont élevées cet été quand, pour porter tout l'effort du fret sur le transport des troupes américaines, on a repris en France les réquisitions : c'était en juin, au moment des foins et les agriculteurs ont éprouvé une gêne réelle. Il s'est produit alors tout naturellement, une hausse considérable, mais il ne faudrait pas en conclure que l'État profitera de ces prix quand il revendra ces chevaux. D'ailleurs, ce n'est pas par des achats de chevaux de l'armée que les régions d'élevage de l'Ouest se repeupleront. Il est donc probable que la population française pourra très facilement et à bon compte, se procurer tous les chevaux dont elle aura besoin, sans même que ces acquisitions absorbent une notable partie du contingent à écouler. Il faudra repeupler il est vrai le nord de la France et la Belgique ; on a déjà cherché à se rendre compte du nombre de ces chevaux qui seront nécessaires aux départements français libérés ; il importe que pareille évaluation soit faite pour la Belgique, pour l'Italie, sans doute aussi, ainsi que pour la Suisse et peut-être la Hollande.

Mais d'une façon générale il est à craindre qu'il n'y ait pléthore de chevaux : c'est une raison de plus pour que l'on choisisse avec discernement les procédés les plus avantageux pour les écouler, afin que l'on n'ait pas à accuser l'État de vendre des chevaux pour le travail, moins cher qu'il ne les aurait vendus à la boucherie par exemple, ou de vendre vivants des animaux tout à fait usés, moins cher que n'aurait valu leur dépouille.

Quant au *matériel de toute nature*, bois, outils, hangars même que possèdent tous les services et en particulier le

Génie militaire, on ne sera pas embarrassé pour en trouver l'emploi dans la reconstitution des régions envahies. Il reste à souhaiter seulement que ces cessions d'une administration à une autre n'exigent pas trop de paperasses et ne soient pas trop lentes. Certains appareils techniques toutefois, pourront être d'un placement plus difficile ; les téléphones qui se comptent par dizaines de mille pourront être conservés pour doter l'armée de l'avenir, qu'on n'en laissera sans doute pas dépourvue comme celle de 1914 ; mais que fera-t-on des centaines de milliers de jumelles à prisme, ou de jumelles de Galilée? Les jeter sur le marché serait ruiner à sa naissance l'industrie de l'optique que l'on a dû pendant la guerre créer de toutes pièces en France, où elle avait complètement disparu. Laisser emporter ces jumelles par leurs détenteurs actuels en les leur cédant à prix réduit ne serait qu'un pis-aller onéreux. Ne pourrait-on les laisser affectées au corps eux-mêmes, où les officiers ou chefs de section les utiliseraient pendant la durée de leur présence au corps, mais devraient les restituer à leur départ? Les corps conserveraient de même les dotations des formations de mobilisation.

Il est assez probable que le matériel à voie étroite dépassera les besoins, quels que soient ceux des régions envahies. Nous possédions, en effet, plusieurs milliers de kilomètres de voie de 0 m. 60 et des quantités de wagonnets (sans compter le matériel de 0 m. 50 et 0 m. 40). Il n'est pas inutile de dire, pour répondre aux préoccupations des entrepreneurs à qui l'on a réquisitionné leurs installations, que sur ces chiffres quelques centaines de kilomètres seulement, et quelques milliers de wagons proviennent de réquisitions; par conséquent, il ne devrait pas être difficile aux propriétaires dépouillés de reconstituer leurs installations. Aujourd'hui nous nous trouvons d'ailleurs en possession, en outre de ces stocks, des quantités énormes de voie étroite que l'ennemi a laissées sur notre sol. Il y aura donc certainement abondance.

Enfin, l'on rencontre un certain nombre de questions intéressantes dans le domaine de l'*habillement*. Ici l'État ne sera pas embarrassé des matières premières dont il aura des approvisionnements : laine, jute ou coton. On sait combien la laine est rare et il est probable, malheureusement, que cette pénurie

se prolongera assez longtemps encore pour cette simple raison que l'on a tué trop de moutons. En France, le troupeau est tombé de plus de moitié. Nous avons eu tort de ne pas nous imposer de restrictions de gigots et de côtelettes ; il en résultera que pendant plusieurs années encore, nous paierons nos vêtements plus cher. Les puissances alliées en effet, ont dû recourir à des ententes pour se partager l'année prochaine et les suivantes, les laines des grands marchés mondiaux (qui sont l'Australie et l'Argentine).

Quant aux cuirs, l'État réquisitionne en France et dans les colonies les peaux vertes, les fait tanner et les fournit lui-même aux fabricants de chaussures. Le stock qu'il détient à tout moment est de plusieurs centaines de milliers de peaux ; mais il paraît possible d'éviter que l'écoulement de ce stock ne se fasse dans des conditions désavantageuses, en ne levant que progressivement l'embargo mis sur le marché. D'une façon générale, pour les denrées du Service de l'Intendance, l'État s'est mis de plus en plus à acheter les matières premières et à faire fabriquer. Il y a tout intérêt, quand une usine privée passera des fabrications de guerre à la confection de produits commerciaux, à ce que l'État continue pendant un certain temps à lui céder les matières premières, de façon à permettre au marché de reprendre son équilibre peu à peu. On peut espérer qu'ainsi le prix des chaussures pour hommes diminuera rapidement. Quant aux chaussures de femmes, il est difficile de croire que c'est la réquisition des peaux de gros cuir qui a fait monter leur prix au niveau ridicule qu'elles ont atteint. Les grands magasins, passés maîtres en matière commerciale, observaient la clientèle ; malgré la hausse successive ils voyaient les acheteuses élégantes s'arracher toujours les fines bottines vernies ; ils continuaient à élever les prix ; et les petits vendeurs suivaient les grands magasins. Jamais on ne vit application plus simple de la loi de l'offre et de la demande.

L'Intendance pourrait être embarrassée des stocks considérables d'*effets de draps* (pantalons, vareuses, capotes) en partie usagés, qui existent actuellement. Mais le prix du drap est tel qu'en teignant en kaki ou mieux en brun tous ces effets et en les mettant en vente, l'État n'aura pas de peine à

les placer comme effets de travail dans la population ouvrière ; les travailleurs de leur côté feront en les achetant une excellente affaire.

Par contre, on eût été embarrassé très certainement des *effets de couchage* dont il a été mis en service des quantités qui dépassent l'imagination, — et ceci est vrai pour les couvertures notamment — ; mais une entente avec les régions libérées permettra d'en trouver l'emploi.

On peut se demander encore ce que l'on fera du très beau matériel du *Service de Santé*. Les nécessités militaires ont provoqué de nombreuses créations ou améliorations qu'il serait regrettable de ne pas utiliser pour le plus grand bien de tous. C'est ainsi que le Service de Santé a construit des voitures médicales telles que voitures stomatologiques, voitures d'hygiène (bains-douches, désinfection, etc.), qui sont de véritables modèles. La chirurgie surtout a reçu un développement considérable. Allons-nous laisser ces voitures se rouiller et se démoder sous des hangars, alors que par leur mise à la disposition des populations, des populations rurales en particulier, nous pouvons si largement contribuer à l'amélioration du sort de celles-ci et au repeuplement de nos campagnes ?

On ne peut donc songer à emmagasiner simplement ce matériel en le qualifiant de « réserve de guerre » ; pour ne pas se détériorer, d'ailleurs, il faut qu'il demeure en service. Il est naturel, tout en le laissant affecté à des formations militaires à la mobilisation, de le prêter à des conditions à déterminer aux communes. Nous voulons croire que dans cette répartition, on songera à l'Afrique du Nord, et à l'Algérie en particulier (sans oublier l'Algérie indigène), où l'organisation médicale est si fâcheusement insuffisante encore.

Il reste à examiner une industrie très spéciale qui s'est développée pendant la guerre en France dans des limites extraordinaires : c'est celle des *poudres et explosifs*. Il est naturel d'envisager une utilisation des établissements installés ainsi, pour créer après guerre l'industrie chimique qui nous faisait si complètement défaut, et tenter de nous affranchir du monopole de fait que l'Allemagne exerçait, en particulier dans le domaine des matières colorantes. La Direction

générale des poudres a, dès 1916, prévu la cession de toutes celles de ses usines qui pourraient être ainsi utilisées, au Syndicat national des matières colorantes qui s'est constitué à cet effet.

La liquidation des approvisionnements soulève des questions tout à fait intéressantes. Il est possible, par exemple, que le Service se trouve posséder des quantités considérables de certains produits, par exemple de phénol. Heureusement, le phénol ne sert pas uniquement à la désinfection, même en temps de paix ; il peut servir de base à des fabrications variées et il est naturel de chercher à provoquer la création d'industries qui l'utilisent. Une question analogue se pose pour l'acide nitrique synthétique : tous les belligérants, en effet, avaient dû recourir à cette fabrication pendant la guerre, mais elle deviendra sans objet à partir du moment où les nitrates du Pérou arriveront à nouveau. On se trouvera donc en présence d'usines inutilisées, mais peut-être pourra-t-on utiliser pour la fabrication d'engrais (cyanamide, sulfate d'ammoniaque), une grande partie des installations existantes.

Quant aux *immeubles* à vendre, ils sont en moins grand nombre qu'on ne pourrait le croire ; le nombre de ceux dont l'État est propriétaire est en effet assez limité : ce sont seulement quelques grandes installations du Service des Poudres ou de l'Artillerie. On sera peut-être embarrassé pour trouver acquéreur d'établissements aussi vastes que la poudrerie de Toulouse, par exemple, qui employait plus de 30 000 ouvriers et occupe une plaine immense sillonnée de 14 kilomètres de voie ferrée normale et de 30 kilomètres de voie étroite. Quant à l'arsenal de Roanne devenu fameux, et dont on a parlé peut-être plus qu'il n'était raisonnable, on a proposé déjà d'en faire un atelier central de réparation pour le matériel de chemin de fer. Il est difficile de croire qu'on ne trouvera pas à l'utiliser.

Les immeubles affectés aux besoins militaires pendant la guerre, et occupés, par exemple, par le Service de Santé, avaient été en général loués. La plupart des baux les plus importants ont été résiliés déjà ; les légistes les plus qualifiés

et des architectes ont été commis à ce soin et ont eu la tâche difficile de défendre les intérêts de l'État contre des propriétaires ou des hommes d'affaires dont quelques-uns se sont montrés d'une âpreté au gain que l'on eût aimé à ne pas rencontrer en pareille matière.

La *Marine de guerre* de son côté n'a réquisitionné que l'usage des navires — sauf dans certains cas isolés au début ; par conséquent il n'y a pas lieu d'envisager de ventes.

***

Le problème étant ainsi posé, comment passer aux opérations de liquidation elles-mêmes?

Ici, il faut éviter avant toutes choses que les différents services n'agissent chacun de leur côté, nous ne disons pas au petit bonheur, mais sans vues générales. On a fait plus haut l'examen des disponibilités de chaque service ; mais un travail de préparation est nécessaire, qui envisage toutes les disponibilités par nature d'objet. Par exemple, l'Aéronautique possède quelques dizaines de milliers de ces tubes d'acier dans lesquels on transporte les gaz comprimés. Aux difficultés qu'elle a eues à se les procurer, elle peut croire qu'elle s'en débarrassera facilement ; mais le Service du Matériel chimique a de son côté, et tout à fait indépendamment, accumulé une quantité considérable de ces tubes ; il ne faut pas que chacun de ces services les jette sur le marché sans consulter l'autre et que le public se trouve en face de deux stocks mis en vente par deux ministères différents.

Il faut, en un mot, une liaison entre les différents services de l'État, et cette liaison ne peut être réalisée qu'en confiant à un seul homme la direction des opérations de liquidation.

Cette unité est plus nécessaire encore dans l'exécution même des ventes. Celles-ci en effet, ne peuvent être matériellement centralisées : on procédera forcément à la liquidation sur toute l'étendue du territoire ; ce sont les agents locaux de chaque service qui en auront la charge. S'il n'y a pas une tête unique pour présider aux opérations, ces agents (directeurs régionaux) auront à interpréter les instructions

de leurs services respectifs et à se mettre chacun en rapport avec l'administration des Domaines. Il est à craindre qu'il n'en résulte une immense confusion pour le plus grand dam du Trésor. Il importe donc que *pour cette liquidation* des stocks, les représentants des différents services relèvent d'un seul chef qui leur donne une impulsion unique.

D'ailleurs, les considérations financières inséparables de toute entreprise suffiraient à mettre en relief l'utilité de cet Office — si l'on veut résolument appliquer des méthodes pratiques. Pour mettre en train ces ventes, on sera conduit à des dépenses, que les services livrés à eux-mêmes ne pourraient pas exécuter sur leurs budgets. On a parlé déjà des excellents résultats donnés par les ventes d'automobiles, qui ont rapporté déjà pas mal de millions au Trésor ; mais pour les réaliser, on avait dû effectuer d'importantes installations ; les crédits de guerre épuisés, ces dépenses ne seraient plus possibles ; il faut donc qu'un Office reçoive des crédits à cet effet. Un compte spécial, tenu en écritures, permettra de comparer plus tard les frais avec les recettes procurées au Trésor et d'apprécier ainsi la gestion des liquidateurs. S'ils se montrent habiles, les frais qu'ils auront faits n'auront pas été inutiles : ce sont des mises de fonds génératrices de recettes suivant la conception commerciale, qui s'oppose franchement, il faut bien le dire, à la conception administrative des dépenses de l'État.

La nécessité d'un Office ou Commissariat apparaît donc ; à sa tête doit être placé un commissaire ayant les pouvoirs nécessaires pour intervenir dans tous les services intéressés, et dont la commission de liquidation actuelle sera tout naturellement le conseil ordinaire. Le ministre des Finances, M. Klotz, avait envisagé la création de cet organe qui paraît devoir se rattacher assez naturellement au ministère des Finances. Il est destiné surtout, en effet, à être un lien entre les différents services intéressés, et, d'autre part, il doit se substituer en quelque sorte à l'administration des Domaines pour représenter les intérêts du Trésor et pour diriger le côté administratif et financier des opérations. Il ne paraît pas que la création du sous-secrétariat d'État à la Démobilisation, dont les attributions sont d'ordre plus général, et dont le

titulaire sera sans aucun doute absorbé par la démobilisation des hommes, ait résolu la question. Dans notre organisation administrative, et surtout dans les circonstances présentes, quand on veut que quelque chose marche bien, il faut en charger un homme, franchement et nettement.

XXX

LA COMÉDIE DU GÉNIE[1]

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET HUIT TABLEAUX

ACTE II

PREMIER TABLEAU

A Paris, chez Félix, dans sa bibliothèque. Ce n'est pas celle qu'on a vue au premier acte. Celle-ci est beaucoup plus vaste et plus abondamment garnie. Des rayons encombrés de volumes couvrent les murs. Le centre de la pièce est occupé par une longue table, également encombrée de livres. A terre, dans tous les coins, des piles de volumes. Quelques chaises complètent l'ameublement. Par une large baie, toujours ouverte, on aperçoit la pièce voisine, qui est le cabinet de travail de Félix, en même temps que son salon.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, LA DUCHESSE.

(*Félix est en train de ranger des livres. Entre la duchesse, qui vient à travers le salon voisin. La visiteuse est très jolie, très élégante, et n'a pas dépassé la trentaine.*)

FÉLIX, *se précipitant à sa rencontre.* — Madame la duchesse !... Chez moi !... Quel honneur !...

LA DUCHESSE. — Ne m'attendiez-vous pas un peu ?

FÉLIX. — J'espérais tout au plus quelques lignes en réponse à la lettre que je vous ai écrite hier...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1918.

LA DUCHESSE. — Eh bien, cette réponse, je l'apporte moi-même... Vous m'avez priée de prendre sous mon patronage la représentation de retraite d'Armande. Dites-lui que j'accepte de grand cœur...

FÉLIX. — Voilà une nouvelle qui lui rendra moins pénible l'approche des adieux... Lorsque madame la duchesse de Beaugency se charge de lancer une audition, ou un bénéfice, on peut compter sur une réussite éclatante.

LA DUCHESSE. — Oui, à défaut d'autres talents, on m'accorde celui de savoir enrôler les snobs, et votre amie mérite que je les amène en foule pour prendre congé d'une grande artiste passionnée pour les plus nobles causes.

FÉLIX. — C'est surtout à mon théâtre qu'elle s'est dévouée.

LA DUCHESSE. — Je ne retire pas le mot... Et avant de jouer vos pièces, elle a, de sa fenêtre, démêlé parmi des milliers de passants, le front qui les portait.

FÉLIX. — Comment avez-vous appris cette histoire?

LA DUCHESSE. — Armande me l'a racontée, pendant qu'elle organisait, sous ma présidence, le gala au profit des pêcheurs de sardines... Mais n'a-t-elle pas un peu brodé?

FÉLIX. — Nullement.

LA DUCHESSE. — Ainsi vous ignoriez tout de vous-même !... C'est en batifolant avec une jolie femme, que vous avez pris conscience de votre génie. Si Armande avait demeuré sur la cour, vous seriez, en ce moment, plus obscur qu'un balayeur des rues... Qu'on vienne dire, après cela, qu'un homme de génie n'est pas un cadeau fait par la Providence à l'humanité !

FÉLIX, *avec une feinte conviction.* — Oui, qu'on vienne le dire !

LA DUCHESSE. — Ne vous moquez pas !... J'ai horreur qu'on mette en doute les bienfaits de la Providence.

FÉLIX. — Eh, qui songe à nier qu'une personne aussi riche que la Providence ait pu, sans se gêner, faire à l'humanité un aussi maigre cadeau que celui de mon génie? Si je souris, c'est de constater que madame la duchesse de Beaugency perd à potiner un temps que nous nous figurons consacré aux bonnes œuvres.

LA DUCHESSE. — Appelez-vous potiner recueillir les détails de la vie d'un grand homme?... Pour moi, c'est étudier l'histoire littéraire de son époque. Loin de rougir d'une pareille curiosité, je m'en fais gloire... Si je suis ici, c'est pour lui obéir... J'ai saisi le premier prétexte venu pour pénétrer dans le sanctuaire où se sont élaborés tant de chefs-d'œuvre.

FÉLIX. — Si vous croyez y être, détrompez-vous...

LA DUCHESSE. — Ce n'est pas entre ces quatre murs que vous avez composé vos pièces?

FÉLIX. — Excepté les deux dernières, les autres ont vu le jour dans un modeste appartement que j'occupais sur le même palier que celui-ci... Ma situation s'étant améliorée, j'ai loué tout l'étage et me suis offert le luxe d'une confortable bibliothèque. Mais puisque vous êtes en quête de reliques, voici, dans la chambre à côté, la table sur laquelle toutes mes pièces ont été écrites...

LA DUCHESSE, *allant jusqu'à la porte de la pièce voisine.* — Oh ! j'ai envie de la baiser, comme le prêtre, à la messe, baise l'autel !... Dire que le front penché sur elle, vous avez médité pendant des années !...

FÉLIX. — Madame la duchesse, l'intérêt que vous me témoignez me touche au point que je veux vous révéler l'envers d'une existence d'homme célèbre... Ma foi, c'est une fameuse chance que vous soyez venue justement aujourd'hui, car, si vous avez la patience d'attendre quelques instants, je vous promets une magnifique leçon d'histoire littéraire.

LA DUCHESSE. — Dont vous serez le héros ?

FÉLIX. — Je suis père d'un fils de seize ans, qu'on élevait en province. Il va demeurer chez moi et ne me quittera plus. C'est à son arrivée que je vous prie d'assister. Elle ne saurait tarder. L'heure de son train est passée et il roule, sans doute, en taxi de la de la gare à ma maison. Demain tout Paris me contemplera dans l'exercice de mes fonctions paternelles, je vous réserve la primeur de ce spectacle.

LA DUCHESSE. — Quel régal !... Verrai-je aussi la mère?

FÉLIX. — La mère était fille du fermier de mon père...

LA DUCHESSE. — Était?... Ne vit-elle plus?...

FÉLIX. — Elle est morte en couches en laissant le bébé. Un ménage ami a eu pitié de mon embarras et s'est chargé du poupon qui a prospéré...

SCÈNE II

FÉLIX, LA DUCHESSE, BERNARD, MATHILDE, HILDEGARDE.

(*Entre Mathilde, accompagnée de sa fille Hildegarde qui a dix-huit ans, et de Bernard, grand garçon à physionomie ouverte et spirituelle. Joséphine, chargée de paquets, ferme la marche. Elle ne fait qu'apparaître, puis voyant que l'entretien se prolonge, se retire discrètement.*)

FÉLIX, *joyeusement.* — Quelle invasion !... (*Embrassant sur les*

deux joues son fils qui lui saute au cou.) Bonjour, mon gosse !... Je te souhaite la bienvenue dans cette maison qui devient la tienne !...

MATHILDE. — Oh ! n'insistez pas trop là-dessus !... Lorsque mon mari et Bernard se sont dit adieu, ils ont fondu en larmes avec un ensemble !

FÉLIX, *considérant son fils.* — Comment, ce garçon rigoleur est capable de pleurer?

MATHILDE. — Il est aussi sensible au mauvais qu'au bon... C'est Jean qui pleure et Jean qui rit... Quand j'ai vu à quel point mon mari était impressionné, je lui ai laissé Odette pour lui tenir compagnie. La pauvre fille, qui se réjouissait du voyage, a eu le cœur bien gros. (*Poussant Hildegarde vers Félix.*) Mais comme Hildegarde est l'aînée, elle a eu le pas sur l'autre.

FÉLIX, *embrassant Hildegarde.* — Hé, comme elle est gentille avec son petit nez en l'air !... Son nom mérovingien le voudrait aquilin, mais elle a joliment mieux fait de le prendre retroussé... (*Se tournant vers la duchesse :*) Excusez-moi, madame la duchesse, je me perds dans des considérations superflues, au lieu de remplir mes devoirs. Permettez-moi de vous présenter madame Lambeau...

MATHILDE, *timidement.* — Madame la duchesse ne me reconnaît pas?

LA DUCHESSE. — C'est une fatalité !... Vos traits me sont familiers, seulement pas moyen de me rappeler où je les ai vus.

MATHILDE. — C'est que vous étiez encore très jeune à l'époque de mon mariage. Je suis la fille de Godinet, le régisseur des propriétés de monsieur votre père en Bourgogne.

LA DUCHESSE. — Comment, vous êtes Mathilde Godinet, qui jouait avec moi et me faisait avaler d'excellents chaussons de pommes pendant que papa visitait les coupes avec le père Godinet !... La grande Mathilde ! Mais je crois bien !...

MATHILDE. — C'est de me voir encadrée par cette jeunesse qui vous a désorientée. (*Montrant Hildegarde et cachant sa fierté sous un ton de désolation :*) Est-ce que ce n'est pas une calamité?... Avoir à promener un objet pareil !... Et dire que j'en ai à la maison un autre du même modèle !... Entre elles il n'y a qu'un an de différence !... Elles vont être à marier en même temps... Leur père n'y pense même pas... Il est directeur d'une sucrerie, et pourvu que la betterave rende son tant pour cent, il dort tranquille... Mais la mère de famille se fait des cheveux blancs.

LA DUCHESSE. — Si la cadette est aussi jolie que l'aînée, vos cheveux ont le temps de blanchir !... (*A Félix, en désignant Bernard :*) Mais vous ne m'avez pas encore présenté cet intéressant person-

nage... Savez-vous que je suis très embarrassée pour m'adresser à lui?

FÉLIX. — Il s'appelle Bernard... Avec ce renseignement vous pouvez commencer.

LA DUCHESSE. — Il est si jeune en comparaison de moi que je devrais le traiter en enfant... mais il a l'air si avancé pour son âge...

BERNARD. — Traitez-moi en enfant, je vous assure : c'est ce qui me convient le mieux.

LA DUCHESSE, *l'embrassant.* — Voilà qui est fait.

BERNARD, *avec une gentillesse triomphante.* — J'ai été modeste et j'en suis récompensé.

FÉLIX. — Dans le langage de nos aïeux, un pareil acte de vertu aussitôt couronné se nommait de la morale en action.

MATHILDE, *riant.* — Moi, je l'appelle de la roublardise. Vous ne connaissez pas ce gaillard-là !... Il n'est jamais plus malin que quand il fait l'enfant...

LA DUCHESSE. — Assez, Mathilde !... Vous allez me donner des remords !...

FÉLIX. — Si vous le permettez, madame la duchesse, je vais vous laisser un instant avec madame Lambeau, pendant que j'irai montrer à ces jeunes gens les chambres qui leur sont destinées. En compagnie d'une personne aussi documentée, vous trouverez, j'en suis sûr, un certain plaisir à poursuivre vos études sur les mœurs des écrivains. (*A Bernard et à Hildegarde :*) Vous, les petits, suivez-moi.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

LA DUCHESSE, MATHILDE.

LA DUCHESSE. — Ma bonne Mathilde, vous l'entendez, il autorise toutes les indiscrétions.

MATHILDE. — Parce qu'il est convaincu que, par pudeur, je me garderai d'en faire.

LA DUCHESSE. — Vite! racontez! ou je vous crois capable de tout.

MATHILDE. — J'obéis ! On ne se fait pas prier par la plus grande dame de France.

LA DUCHESSE. — Bravo ! Je retrouve celle qui autrefois me bourrait de friandises. Apprenez-moi d'abord comment vous avez connu Dagrenat?

MATHILDE. — Une sœur de mon père demeurait dans sa ville natale. J'allais passer des mois entiers chez elle. Je rencontrais

tous les jours le futur auteur. Il n'avait pas encore la moindre idée d'écrire. Malgré cela il faisait impression.

LA DUCHESSE. — Je vois d'ici que vous en étiez toquée !

MATHILDE. — Ma tante était vieille et ne me surveillait guère. Monsieur Dagrenat en profitait pour me combler d'amabilités et, comme vous dites, j'en étais toquée. Seulement, je le lui cachais de mon mieux, car je discernais à merveille qu'il n'avait aucune intention de m'épouser. Sur les entrefaites, ma tante est morte, sa maison a été vendue, et je me suis mariée. Pendant des années, il n'y a plus eu le moindre Dagrenat dans mon existence.

LA DUCHESSE. — Je suis bien tranquille : nous allons le revoir !

MATHILDE. — J'étais mariée depuis quatre ans. Je venais d'avoir ma seconde fille. Mon mari a pensé qu'un petit voyage d'agrément était tout indiqué pour me remettre, et il m'a menée à Paris. J'y venais pour la première fois... Nous étions comme des écoliers en vacances. Musées, restaurants, théâtres, tout y passait !...

LA DUCHESSE. — Théâtres?... Nous brûlons !...

MATHILDE. — Un soir, au Théâtre-Français, je suis tellement transportée par le drame qu'on représentait, que machinalement, je cherche sur le programme le nom de l'auteur. Qu'est-ce que je lis?... Félix Dagrenat !... Il y avait bien Félix !... C'était mon Dagrenat !... Aussitôt, je secoue mon mari. — Alfred, quelle surprise !... Le monsieur qui a fait cette pièce, je le connais beaucoup ! — Alors, tu connais un homme remarquable! répond tranquillement Alfred. Là-dessus je déclare : — Alfred, je veux absolument revoir Dagrenat. Me permets-tu de lui écrire?... — Mais naturellement, je permets. Seulement, tu l'embêteras. — Un quart d'heure après, j'expédiais un petit bleu. Le soir même j'avais la réponse. Heureux de me revoir, Dagrenat m'attendrait chez lui le lendemain. J'avais à peine lu, que je ne me sentais plus la même !... A toute autre qu'à madame la duchesse, je ne ferais jamais une confidence aussi humiliante. Mais vous avez tant d'occasions d'apprendre d'étranges histoires que rien ne doit vous étonner quand il s'agit du cœur des femmes. J'avais été modérément amoureuse de Dagrenat... Quatre années de séparation avaient réduit ce sentiment à n'être plus qu'un souvenir agréable... Eh bien, à la minute où j'ai eu la certitude qu'il m'attendait, j'ai été prise dans un tourbillon de folies. Mon sang était en feu ! Mari, enfants ne comptaient plus !... J'étais à la merci de cet homme !... Puis-je espérer que madame la duchesse ne me juge pas trop sévèrement ?...

LA DUCHESSE. — Vous plaisantez, ma chère Mathilde !... Allons, conduisez-moi sans crainte au rendez-vous.

MATHILDE. — A l'heure dite, j'arrive chez Dagrenat... Il est devant moi !... Je n'entends même pas ses premiers mots, tant il y a de tumulte dans ma pauvre cervelle, et je me donne une contenance en racontant pêle-mêle tout ce qui me concerne : que j'ai un mari très occupé et deux filles... que nous menons une existence assez monotone, loin des bruits du monde littéraire... Cela me conduit à décrire ma stupéfaction en découvrant que Dagrenat est parvenu à une haute situation... « Votre étonnement n'est pas très flatteur ! » fait-il en riant. Désolée d'avoir été maladroite, je proteste qu'autrefois je voyais en lui le plus attachant des hommes... Partie sur ce ton je ne me possède plus : « Ah ! oui, vous étiez un charmeur !... Si on pouvait vous reprocher quelque chose, c'était d'être trop réservé et de ne pas exiger assez de vos amis. Êtes-vous toujours aussi discret?... Je serais tellement heureuse de vous rendre un service, de vous procurer une joie !... » Subitement, il devient très attentif : « Est-ce vrai?... Puis-je vous prendre au mot?... » Je balbutie : « Prenez ! » et je ferme les yeux... Lui, alors, tourne les talons, se précipite hors de la chambre et revient aussitôt portant un nouveau-né qu'il me met dans les bras... Au comble de l'égarement, je m'écrie : « Qu'est-ce que cet enfant qui vous ressemble tant? ... » « Mon fils ! répond Dagrenat. Sa mère est morte hier en le mettant au monde, et on me l'apporte ce matin. Que voulez-vous que j'en fasse?... Puisque vous me reprochez de ne pas être assez exigeant avec mes amis, et que vous désirez me procurer une joie, faites-moi le plaisir de recueillir chez vous ce petit être et de l'élever avec vos propres enfants... » J'étais prise !... Oh ! pas de la façon que j'avais entrevue, mais prise tout de même !... J'ai fondu en larmes, embrassé le petit en signe de consentement, et couru à l'hôtel pour obtenir celui de mon mari lequel ne s'est pas fait prier... Au fond, il était flatté de rendre service à Dagrenat, qui, de son côté, avait beaucoup facilité les choses en déclarant qu'il fixait à deux cents francs par mois la pension de son fils. C'était trop et je le lui ai dit, mais il n'a pas voulu en démordre. Deux cents francs par mois, cela nous permettait, tout en pourvoyant à l'entretien du bébé, de nous payer une servante de plus, ce qui n'est pas à dédaigner dans un intérieur modeste comme le nôtre. Mon mari l'a compris tout de suite.

LA DUCHESSE. — Voilà !... En un instant vous aviez passé des résolutions les plus frivoles aux combinaisons les plus ménagères. Que la nature humaine est donc souple !...

MATHILDE. — C'est vrai !... On trouve en soi de quoi répondre à tout !...

LA DUCHESSE. — Si la Providence ne vous avait pas envoyée avec tant d'à-propos, je serais curieuse de savoir dans quelle consigne, dans quel garde-meuble Dagrenat aurait remisé l'intrus.

MATHILDE. — Lui, abandonner l'enfant ! Ah ! mais non ! Il n'y a pas de plus excellent père que Dagrenat... En nous confiant son fils, loin de vouloir s'en désintéresser, il s'ingéniait à lui procurer des soins maternels.

LA DUCHESSE. — Qui ont duré seize ans !...

MATHILDE. — N'en concluez pas que pendant seize ans il ait négligé Bernard... Tantôt il venait le voir chez nous, tantôt je le lui amenais à Paris et il s'en occupait beaucoup plus que la moyenne des pères qui colloquent leurs fils au collège. Sans compter qu'il surveillait de très près l'éducation de Bernard... examinant ses devoirs et le recommandant à ses professeurs. Pendant les vacances il s'arrangeait toujours pour nous faire venir à la mer ou à la montagne, et rien n'était plus touchant que de voir le grand homme et le petit garçon jouant et riant ensemble comme deux camarades.

LA DUCHESSE. — C'est un Dagrenat bien inattendu que vous me révélez... Quel contraste entre ce papa modèle et l'écrivain aux conceptions grandioses que nous admirons ! Est-ce que vraiment cet analyste impitoyable aurait bon cœur?...

MATHILDE. — Oui, certes !...

LA DUCHESSE. — Singulier bonhommé. Permettez-moi une question très indiscrète. Quelle a été son attitude après cette aventure ? Vous viviez avec lui dans une grande intimité. N'a-t-il jamais tenté d'en abuser?...

MATHILDE. — S'il m'a fait la cour? Non, pas un instant, et moi qui me rappelais le passé, je m'en suis sentie toute déroutée.

LA DUCHESSE, *gentiment ironique*. — Vraiment, ma bonne Mathilde?... Vous comptiez donc sur un regain de galanterie?... Voilà qui explique votre résignation lorsqu'au lieu d'un amant, vous avez reçu dans vos bras un poupon.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, MATHILDE, FÉLIX, BERNARD, HILDEGARDE.

FÉLIX, *à la duchesse*. — Figurez-vous que ces enfants, non contents de prendre possession de leurs chambres, ont tenu à explorer l'appartement... Cuisine, chambres de domestiques, tout y a passé.

MATHILDE. — La jeunesse est curieuse.

FÉLIX, *souriant à la duchesse.* — L'âge mûr ne l'est-il pas?...

LA DUCHESSE. — Je serais désolée de me guérir d'un travers grâce auquel je découvre les vertus de mes amis.

FÉLIX. — Avant de les gâter par trop de compliments, réfléchissez que chez les gens cultivés l'égoïsme prend assez facilement des allures de vertu.

LA DUCHESSE. — Quand cela serait?... Entre un saint et un démon, l'un et l'autre bienfaisants, voyez-vous un abîme?

FÉLIX. — N'exigez pas que je résolve à première vue ce problème délicat.

LA DUCHESSE. — Eh bien, je l'abandonne à vos méditations, et vais m'occuper de la représentation d'Armande... Au revoir, Mathilde... (*Lui serrant la main.*) Heureuse de vous avoir retrouvée ! A votre prochain voyage, venez me voir avec vos deux filles... A bientôt, Bernard !... (*A Hildegarde :*) Vous avez entendu, ma chère enfant, je compte sur votre visite, rappelez-le à votre mère.

(*Hildegarde fait une profonde révérence et la duchesse sort, reconduite par Félix.*)

SCÈNE V

MATHILDE, BERNARD, HILDEGARDE, PUIS FÉLIX.

MATHILDE, *enthousiaste.* — Hildegarde, à présent, au moins, tu connais une vraie grande dame ! Hein, qu'elle est aimable et simple !... On voit qu'elle n'a pas besoin d'être pimbêche pour qu'on la respecte. Même avec une gamine comme toi, elle se met en frais.

HILDEGARDE. — Pendant qu'elle me parlait, je lisais dans tes yeux la conviction que j'allais oublier ma révérence. Je ne pensais, au contraire, qu'à cela.

BERNARD. — Aussi, quel plongeon !... J'ai cru que tu descendais à l'étage en dessous.

MATHILDE, *à Bernard.* — Ne te moque donc pas d'elle, pour une fois qu'elle fait bien !...

FÉLIX, *revenant.* — Allons, me voilà débarrassé du soin d'expliquer aux Parisiens ce qu'est Bernard, et d'où il vient.

MATHILDE. — Je me suis aperçue que la bonne duchesse est passablement bavarde.

FÉLIX. — Oui, mais sans méchanceté, ce qui est rare... Aussi ai-je

fait exprès de vous laisser ensemble, certain que votre temps serait bien employé !

BERNARD. — Dis donc, papa, je suis un peu choqué que tu t'appliques à tant de choses frivoles, tandis que tu ne t'inquiètes pas de la distribution des prix... Elle a eu lieu hier.

FÉLIX. — Mille excuses !... Je vois, mon gaillard, que tu arrives pliant sous le poids des couronnes.

BERNARD. — Papa, je n'en ai qu'une, mais chouette !... J'ai le prix de discours français...

FÉLIX. — Mâtin... Le plus beau de tous !...

BERNARD. — Expliquez-le à maman Mathilde qui faisait la dégoûtée devant mon unique prix.

FÉLIX, *riant.* — Celui-là prouve au moins que tu as des dispositions pour l'art dramatique... L'orateur et le dramaturge s'adressent l'un et l'autre aux foules, l'un directement, l'autre par d'astucieux circuits... Moi aussi, en rhétorique, j'ai eu le prix de discours français...

BERNARD. — En voilà un qui n'a pas menti !...

FÉLIX. — Du reste, j'avais une foule d'autres prix, et je ne marchais pas, comme toi, sur une seule patte...

BERNARD. — J'ai eu tout plein d'accessits... Cela fait au moins une jambe de bois !...

FÉLIX, *riant.* — Et une bonne langue !... (*A Mathilde :*) Ne voulez-vous pas goûter?...

MATHILDE. — Non, merci !... Nous avons énormément de courses à faire et nous allons sortir tout de suite pour ne rentrer qu'une heure avant dîner.

FÉLIX. — Ne vous mettez pas en retard... ce soir je vous mène au théâtre...

BERNARD. — Papa, regarde le petit nez d'Hildegarde... Il n'est plus en trompette, il est en cor de chasse !... Je la connais, quand son nez se chiffonne à force d'être retroussé, c'est le bonheur parfait !...

HILDEGARDE, *à Bernard.* — Avec ça que toi aussi tu n'es pas content d'aller au théâtre !

MATHILDE. — Allons, viens, ma fille, nous avons autre chose à faire qu'à consulter ton nez !... (*Mathilde et Hildegarde sortent.*)

SCÈNE II

FÉLIX, BERNARD, PUIS JOSÉPHINE.

FÉLIX, *embrassant Bernard.* — Mon grand garçon, je suis content de t'avoir enfin ! C'est seulement à partir d'aujourd'hui que je

deviens ton papa pour de bon... Tu touches au moment où je puis te servir à quelque chose... Tu verras comme je vais m'intéresser à tes études et quelle paire d'amis nous ferons !... (*A Joséphine qui entre :*) Qu'est-ce qu'il y a, Joséphine?...

JOSÉPHINE. — Monsieur, c'est une caisse qui vient du chemin de fer... Voici le papier.

FÉLIX, *après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre de voiture.* — Cette caisse n'est pas lourde... Apportez-la ici... Nous allons la déballer... (*Joséphine sort.*) C'est un cadeau de ma vieille maman... Un portrait de moi, enfant, qui était accroché dans son salon. Comme elle est presque aveugle, elle n'en profitait plus et me l'envoie... Il a été, paraît-il, frappant de ressemblance et reste très vivant. (*Joséphine revient portant la caisse qu'elle dépose sur la table et dont elle se met à détacher le couvercle.*)

FÉLIX. — Attention, Joséphine, il y a un cadre là dedans.

JOSÉPHINE. — Voilà déjà un peu d'or qui brille. (*A Bernard qui veut l'aider :*) Laissez faire, je le sortirai plus facilement toute seule, monsieur Bernard... Eh bien, il paraît que vous ne quittez plus de chez nous?

BERNARD. — Le bruit en court.

JOSÉPHINE. — Il fait bien, si c'est pour arriver plus vite, car ça enchante votre papa !... Chaque fois que vous veniez pour quelques jours, il était tout drôle après votre départ !... (*Tirant le portrait hors de la boîte et le dégageant des papiers qui l'emballent.*) Voici l'objet !... (*Elle remet à Félix le portrait d'un enfant, habillé d'une robe et appuyé sur un cheval de bois.*)

BERNARD. — Oh très chic !... Comme votre bras est amicalement passé autour du cou du cheval !...

FÉLIX. — Le petit avait son dada, déjà !...

JOSÉPHINE. — Je sais bien à qui il ressemble...

BERNARD, *montrant son père.* — Pas malin à deviner quand on a l'original sous les yeux...

JOSÉPHINE. — A vous, monsieur Bernard.

FÉLIX, *comparant.* — Ma foi oui... Cela prouve que je me suis recommencé.

BERNARD. — Si tu pouvais dire vrai, papa !...

FÉLIX. — Ce tableau est noirci par la crasse et la poussière... Avant d'être pendu il a besoin d'un bon nettoyage... Joséphine, apportez de l'eau fraîche dans une cuvette et un bout de vieille éponge fine.

BERNARD. — Pourquoi vieille?...

FÉLIX. — Pour éviter de rayer la peinture avec des grains de sable ou des coquillages.

JOSÉPHINE. — Pas de savon?

FÉLIX. — Foutez-moi le camp, malheureuse !... Le savon enlève le vernis.

(*Joséphine sort.*)

BERNARD, *au portrait.* — T'as entendu, gosse?... On va débarbouiller ta petite frimousse. (*A Félix :*) Quel âge aviez-vous quand on a peint ça?...

FÉLIX. — Quatre ans, je crois... (*Joséphine apporte les ustensiles demandés.*) Merci, Joséphine. (*Il se met en chantier, assis devant la cuvette, l'éponge dans la main droite, la gauche tenant le haut du portrait dont le bas s'appuie sur ses genoux.*)

BERNARD. — Je suis sûr que vous ne vous rappelez rien du temps où vous étiez ce petit garçon-là?

FÉLIX. — Tu te trompes, il me reste au moins deux souvenirs encore plus anciens. Une personne me conduit par la main auprès d'un berceau ; là elle me soulève et me montre un enfant immobile. Ses yeux sont fermés, son visage a une pâleur cireuse que je vois encore... Dans ses menottes croisées sur la poitrine, il tient quelques fleurs... On me parle : « Regarde ton petit frère... Tu ne le verras plus... » On allait mettre dans le cercueil mon frère Henri, plus jeune que moi... je n'avais guère plus de deux ans.

BERNARD. — Et l'autre souvenir?

FÉLIX. — Nous sommes sur le sable au bord d'une eau vivante qui s'élance en minces lames pour nous faucher les jambes. La personne qui me porte avance et se sauve à rebours des caprices de l'onde. Je ris aux éclats. Cela se passait à Biarritz. Je voyais la mer pour la première fois et j'avais un an.

BERNARD. — Je n'aurais jamais cru qu'on pût se retrouver aussi loin.

FÉLIX. — Il paraît, au contraire, que ce n'est pas très rare. (*Ayant terminé le nettoyage du portrait, le plaçant sous les yeux de Bernard.*) Là ! Il est aussi frais que s'il venait d'être peint... Que ne peut-on de même raviver les pensées qui animaient cette malicieuse petite figure !... Deux historiettes, voilà ce qui reste des quatre années vécues par cet enfant... A mesure qu'on avance en âge, on voit s'égrener la maigre provision de souvenirs qu'on traînait après soi... Seuls nous accompagnent jusqu'au bout ceux qui ont vivement secoué notre moral... J'ai toujours devant les yeux mes premiers contacts avec la mort et l'infini... Ce sont des marques au

fer rouge qui ne s'effacent pas... Tiens... Sais-tu ce que c'est qu'une mer de nuages?...

BERNARD. — Comment donc !... Nous en avons observé une admirable lorsque nous sommes montés ensemble au Pilate...

FÉLIX. — C'est vrai !...

BERNARD. — Nous étions en plein soleil, au sommet de la montagne, à nos pieds le brouillard moutonnait comme un océan de lait...

FÉLIX. — Ajoute que plantés dans le brouillard, apparaissaient les pics voisins, dorés par le soleil... N'y a-t-il pas là une image de ce qu'est, pour nous, le passé? Retournons-nous vers lui... Que voyons-nous?... Un brouillard que percent de rares points lumineux qui sont nos grands souvenirs.

BERNARD. — Se suis sûr, papa, qu'en te retournant vers le passé, tu aperçois la naissance de tes œuvres au premier rang des souvenirs.

FÉILX, *riant*. — C'est, au contraire, ce que je vois le moins... Pendant des années on porte une œuvre dans son esprit sans se douter qu'elle y est, puis viennent des mois de travail au bout desquels on livre au copiste un amas de feuillets sur le contenu desquels on n'a que des idées confuses... C'est peu à peu, en lisant ma pièce à des amis, aux interprètes, et enfin en voyant comment elle se pose devant le public, qu'elle prend à mes yeux un sens définitif, souvent bien inattendu... Il en a été absolument de même lorsque j'ai eu mon petit Bernard... Je l'ai accueilli en ce monde avec une sorte d'indifférence... C'est plus tard, en jouant avec lui, en l'écoutant jacasser (*montrant son portrait d'enfant*), en retrouvant ce gosse dans mon gosse, que j'ai tout doucement découvert ma paternité...

BERNARD. — On devient philosophe en causant avec toi !...

FÉLIX. — Tant mieux, puisque tu vas précisément suivre le cours de philosophie...

BERNARD. — Un cours dans lequel tu as dû joliment briller...

FÉLIX. — Oui, mais il a d'abord fallu m'y acclimater... Je l'avais entrepris avec une sereine confiance... Cette fois, me disais-je, on va te prouver, comme deux et deux font quatre, que Dieu existe et que l'âme est immortelle... Et voilà que le professeur se met à m'apporter chaque matin une affirmation qui contredit celle de la veille... Dieu est ceci, Dieu est cela, Dieu n'est rien !... Le monde n'a de réalité que dans notre pensée... L'âme c'est l'univers... L'âme n'existe pas !... Stupeur et désolation !... Au sortir de ces doctes entretiens, j'étais moralement dans l'état où se trouve matériellement un alpiniste qui arrive en dégringolant au bas d'un chaos de rochers... Or, sais-tu, mon garçon, ce qu'il fait, l'alpiniste, en se ramassant au fond du précipice?

BERNARD. — Il se tâte bras et jambes...

FÉLIX. — Admirablement répondu !... Eh bien, se tâter bras et jambes au moral, c'est, comme nous venons de le faire à propos de nos souvenirs, jeter un clair regard sur sa mentalité, et en dresser rapidement l'inventaire. La fameuse méthode de Descartes n'est que cela... Descartes, lui aussi, se sentait l'intelligence moulue par toutes les théories au travers desquelles on l'avait cahotée et il se rassurait en s'adressant à lui-même la parole célèbre : « Je pense, donc je suis. »

BERNARD. — Il se tâtait bras et jambes?

FÉLIX. — Tout bonnement, et il nous apprenait par la même occasion à nous regarder vivre... C'était nous ouvrir le seul magasin de renseignements que la Providence ait mis à notre portée...

BERNARD, *riant*. — Tu me donnes une furieuse envie de sauter à pieds joints par-dessus la philosophie, pour me faire viveur.

FÉLIX. — Tu te priverais d'un grand plaisir pour peu que tu aies les goûts de ton père. La philosophie est une excellente gymnastique de l'esprit. Elle n'apprend rien, mais donne du muscle à l'entendement.

BERNARD, *riant*. — Vrai, si mon futur professeur de philosophie écoutait ce panégyrique de sa chère science, il en ferait, une tête !...

FÉLIX. — J'ajouterais, pour le consoler, que mon jugement n'est que celui d'un auteur dramatique. Les personnages que je mets en scène se meuvent au milieu d'une extrême complication de sentiments, et pour m'y reconnaître, pendant que je compose, j'établis de temps en temps le bilan de leur mentalité, exactement comme je te montrais tout à l'heure à le faire pour la tienne, sous l'autorité de Descartes.

BERNARD. — La complication de tes personnages n'est-elle pas plutôt dans leurs idées que dans leurs sentiments... Tes pièces soulèvent tant de questions épineuses !...

FÉLIX. — C'est afin que mes personnages se passionnent pour elles...

BERNARD. — Comment, les idées en elles-mêmes ne t'intéressent pas?

FÉLIX. — Beaucoup moins que les orages qu'elles soulèvent dans les âmes. Tu vas comprendre pourquoi. Une de mes pièces, *la Revanche des Dieux*, peint l'humanité, d'abord très religieuse, puis, à mesure que sa raison se fortifie, ouvrant les yeux sur la naïveté de ses croyances, et finissant par déserter les temples... La revanche des Dieux, c'est que, chassés du sein de l'humanité, ils s'en vont

emportant l'idéal... Le drame est dans l'alternative où se trouve placée notre espèce : être dupe et sublime ou clairvoyante et basse... Eh bien, lorsqu'on a représenté cette pièce, j'ai reçu des lettres de deux jeunes gens... L'un m'annonçait qu'élevé dans l'athéisme, il se convertissait au catholicisme pour avoir entendu ma pièce... L'autre m'avouait qu'entré fervent chrétien au théâtre, il en revenait athée... Ce drame intellectuel avait produit sur deux natures également distinguées des effets diamétralement opposés. Comment, après une aventure pareille, mettre son orgueil dans la profondeur de sa pensée?... J'aime les idées pour leur puissance incendiaire !... Elles sont, avec l'amour, les meilleures allumeuses de passions !...

BERNARD. — J'y suis !... Ta pensée sur les personnages d'un drame c'est l'huile sur le feu !... Puis l'incendie de la scène gagne la salle, et il embrase l'âme de chaque spectateur par son point le plus combustible.

FÉLIX. — Oui, mon petit, et tu vois que pour produire un chef-d'œuvre impérissable il faut que l'auteur y infuse son ardente vitalité. N'attends pas qu'un livre te révèle l'énigme de l'univers, mais si tu devines sous les grâces du style l'angoisse de celui qui l'a écrit, si tu épies à travers ses pages, la douloureuse partie de cache-cache qui s'est jouée entre l'inconnaissable et un puissant génie, alors tu porteras le volume à tes lèvres comme une relique sainte... Lis les *Pensées* de Pascal. Elles ne t'imposeront pas la vérité de la foi, mais l'âme de Pascal, vivante et tourmentée, te visitera.

BERNARD. — Papa, tu viens d'avoir dans les yeux un de ces regards !... J'ai vu où il allait... Là, sur ces six volumes si bien reliés... Parions que ce sont tes œuvres... (*Il va consulter le dos des volumes.*) Parfaitement !... Tu parlais de Pascal et tu songeais que ton âme, vivante et tourmentée, guettera, elle aussi, pendant des siècles, l'enthousiasme du lecteur...

FÉLIX, *montrant les murs tapissés de volumes.* — Hélas, chacun de ces bouquins a eu un auteur qui se flattait d'écrire des pages immortelles... Pourtant la plupart d'entre eux ne supportent plus la lecture... Ils sont défunts comme les chers maîtres qui en ont noirci les pages... La belle bibliothèque n'est qu'un vaste cimetière...

BERNARD. — Cimetière où les esprits reviennent !...

FÉLIX. — Ah ! oui, certes !... Quelle sensation magnifique lorsqu'en ouvrant un ancien livre on reçoit en plein visage une chaude bouffée d'énergie humaine, souffle vivant du génie disparu... Peut-on rien rêver de plus sublime?... Les rois, les conquérants, ne laissent pas après eux cette présence éternelle !...

BERNARD. — Sans compter qu'avec toi on en verra bien d'autres !... Tu ne vas pas pendant des siècles rester prisonnier d'un vieux bouquin pour soupirer, de loin en loin, au nez du studieux bonhomme qui l'ouvrira... Tu feras comme Sophocle... Dans vingt siècles, tu parleras sur une scène inondée de lumière par la bouche des acteurs... Ta grande voix secouera la foule... Ce seront des rires, des applaudissements, des fleurs... Ah ! papa, les auteurs dramatiques sont d'heureux gaillards !... Ce sont eux qui ont le plus de chances de durer toujours...

FÉLIX. — A condition d'avoir du génie !...

BERNARD. — Tu n'en as pas, peut-être?... Deux jeunes gens prennent chacun la moitié de l'émotion que tu as mise dans une seule de tes œuvres. Celui qui était à Dieu va au diable, et l'autre tourne le dos à l'enfer pour aller à Rome... Quand on bouleverse à ce point les âmes, on a du génie !... D'abord tu es le premier dramaturge de notre époque : notre professeur de littérature l'a dit... Ce soir-là, je n'ai pas pu dîner... La joie m'avait coupé la faim !...

DEUXIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, BERNARD, PUIS JOSÉPHINE.

(*A Paris, chez Félix, dans son cabinet de travail, grande pièce garnie de meubles anciens et d'objets d'art. Pendu au mur, parmi de beaux tableaux, on aperçoit le portrait de Félix enfant. Par une porte ouverte, on découvre la bibliothèque où s'est passée la scène précédente. Félix, assis au coin du feu, parcourt un manuscrit. Il est plus vieux d'une douzaine d'années et ses cheveux ont blanchi. Entre Bernard venant de la bibliothèque.*)

BERNARD. — Oh ! Que vois-je, papa ?... Mais c'est un manuscrit de pièce, que tu tiens là !...

FÉLIX. — Oui, trois actes qu'un jeune m'a prié de lire.

BERNARD. — Je croyais que tu n'acceptais plus ce genre de corvées...

FÉLIX. — En effet, généralement je refuse... Mais celui-ci m'a colloqué son œuvre avec tant de bonne grâce...

BERNARD. — Faut-il que ce soit un beau parleur, pour t'avoir entortillé ainsi !...

FÉLIX. — Je n'ai jamais entendu le son de sa voix. Il m'a envoyé

ses cahiers par la poste avec une lettre charmante... Sans doute savait-il que plusieurs fois, en lisant des pièces soumises à mon jugement, il m'est arrivé de rencontrer des situations qui rappelaient vaguement celles des drames auxquels j'étais en train de travailler. Cela me gênait considérablement... Je ne voulais pas être accusé d'avoir volé à un innocent son idée.

BERNARD. — Le mufle qui aurait avancé une accusation aussi grotesque se serait couvert de ridicule.

FÉLIX. — Hé, je l'espère !... Malgré cela, j'ai abandonné de beaux sujets, parce qu'une lecture intempestive m'avait troublé... Eh bien, monsieur Louis Léger — c'est ainsi que se nomme le néophyte — veut bien m'avertir dans sa lettre, qu'à la fin de son deuxième acte, le jeune homme embrasse la jeune fille et que si, dans une de mes futures pièces, le jeune homme et la jeune fille doivent s'embrasser, il les conjure de ne pas se déranger pour si peu...

BERNARD. — Il a été renseigné par quelqu'un qui te connaît !...

FÉLIX, *riant.* — Accorder à mes personnages la permission de s'embrasser ! Je ne pouvais pas résister à cela !...

BERNARD. — C'est clair !... Avec toi, un mot drôle enfonce tout !... Ainsi tu as lu?...

FÉLIX. — Oui.

BERNARD. — L'ouvrage est-il à la hauteur du savoir-faire de l'individu?

FÉLIX. — C'est tout à fait bien !... Le mot chef-d'œuvre ne semble pas exagéré.

BERNARD. — S'il t'entendait, seulement !... Et quel est le titre de cette merveille !...

FÉLIX. — Il n'a pas encore trouvé le titre...

BERNARD. — Récompense honnête à qui lui en apportera un ! Au moins a-t-il un théâtre en vue?

FÉLIX. — Pauvre garçon, il n'en est pas là !... Amadouer un directeur de théâtre et obtenir qu'il vous joue est terriblement difficile pour un inconnu.

BERNARD. — Celui-là, je ne suis pas inquiet de son avenir ! Il m'a l'air de force à rouler n'importe quel directeur !...

FÉLIX. — Il a un fameux atout dans son jeu : c'est que je compte le recommander chaudement.

BERNARD. — Il doit être fou de bonheur !... Au fait, lui as-tu déjà fait part de sa veine?...

FÉLIX. — Je l'attends... Un billet de lui me prévient qu'il va venir chercher la réponse... Vrai, je me réjouis de faire sa connais-

sance et de lui dire combien je suis fier que ce soit moi qu'il ait choisi pour découvrir son talent.

BERNARD. — Et l'on parle de la jalousie des écrivains !...

FÉLIX. — Je ne suis plus du métier !... Voilà quatre ans que je n'ai rien produit. Ma carrière est achevée... Pourquoi ne pas employer les loisirs de ma retraite à être un excellent pion, corrigeant les essais de mes jeunes confrères?

BERNARD. — Ta carrière est loin d'être achevée puisque tu travailles encore à cette grande pièce que tu enfermes avec tant de soin, mais dont j'ai pu entrevoir le titre : *la Comédie du Génie*. A en juger par l'épaisseur de la paperasse, elle doit être archi-finie... Au lieu de perdre ton temps à y épingler des béquets, porte-la donc à un théâtre.

FÉLIX. — Tu choisis bien ton moment !... Me conseiller de reparaître sur la scène le jour où naissent deux grands talents !...

BERNARD. — Deux?... Je n'en vois qu'un... L'auteur du manuscrit que tu tiens à la main... Quel est l'autre?

FÉLIX. — Celui dont ce matin s'occupent tous les journaux... Le drôle de corps qui veut rester inconnu et dont on a lu hier, devant le comité du Théâtre-Français, une délicieuse comédie qui a été reçue par acclamations... Des artistes qui assistaient à la séance prédisent un succès foudroyant.

BERNARD. — Par eux, tu n'as pas appris le nom de l'auteur?...

FÉLIX. — Non. Il a fait lire sa pièce par Ferville, lequel, avec l'administrateur, est seul à savoir de qui est *l'Ange déchu*.

BERNARD. — C'est cela !... Je cherchais le titre !... *L'Ange déchu* !... Hein, en voilà-t-il un maboul !... Écrire un chef-d'œuvre et se cacher comme un malfaiteur !... Enfin, tu avais raison... Deux génies en herbe se révèlent... Bonne année pour l'art dramatique !... Elle serait encore meilleure si ton incontestable génie daignait nous rendre son éclat.

FÉLIX. — Je suis découragé...

BERNARD, *ironique*. — Il y a de quoi, pauvre diable !...

FÉLIX. — J'en ai assez de parader devant une élite !...

BERNARD. — Faire apparaître aux yeux des spectateurs cultivés des idées vivantes, il appelle cela parader !... S'il y a une chose qui semble immobile pour l'éternité, c'est une idée... Eh bien, ton art la transforme en un organisme palpitant et passionné... On l'admire, on la plaint, on l'adore : c'est une personne !... Peut-on rien rêver de plus magnifique?...

FÉLIX. — Qui l'admire, qui la plaint, qui l'adore?... Rien que les bons élèves d'une petite classe !... Jamais elle n'a parlé au cœur

du peuple !... L'auteur dramatique que la foule ne porte pas sur une vague d'enthousiasme, c'est le cygne qui ne va pas sur l'eau.

BERNARD. — Au moins compare-toi à l'aigle emporté si haut par son vol que, seul au-dessus des nuages, il est tout à coup saisi de vertige et perd sa direction... Quel beau dénouement pour ta *Comédie du Génie* que ce vol éperdu à travers les astres !...

FÉLIX. — Image trop belle, dont je rougis quand je regarde ce manuscrit... Celui qui l'a composé ne se donne pas pour un perceur de nuages et il n'a pas la prétention de flâner à travers les étoiles... Il dit naïvement des choses très simples, mais qui vont droit à tous les cœurs... je me le représente comme un gros réjoui, jetant sur le papier ce qui lui passe par la tête... Eh bien, j'ai peur que devant la postérité, il ne fasse meilleure contenance que moi...

BERNARD. — Décidément, papa, aujourd'hui tu déraisonnes !... Dis-donc, parmi tant de qualités éminentes, ton client n'a pas celle de l'exactitude... Depuis combien de temps, armé de ses cahiers, l'attends-tu?...

FÉLIX. — Trois bons quarts d'heure... Il s'amuse en chemin !... S'il savait quelle apostrophe je lui prépare, il serait plus pressé.

BERNARD. — Hélas, je ne vérifierai pas s'il est un gros réjoui comme tu le prophétises... J'ai bavardé avec toi le plus longtemps possible, mais il faut que je me sauve... Un rendez-vous...

FÉLIX. — Je regrette que tu ne puisses pas faire sa connaissance. (*On entend le bruit d'un coup de sonnette.*) Tiens, le voilà probablement... Patiente encore une minute.

BERNARD. — Impossible !.. Je suis en retard !... D'ailleurs, je vais le rencontrer dans le vestibule... Bonne journée, papa !... (*Il sort et presque aussitôt paraît Joséphine, pouffant de rire.*)

JOSÉPHINE, *tenant la porte ouverte.* — C'est monsieur Louis Léger, qui est là...

FÉLIX, *prenant un air cordial, se levant et s'ébrouant.* — Qu'il entre !... Heu !... Qu'il entre vite !... Broum !...

JOSÉPHINE, *parlant vers le vestibule.* — Monsieur Léger, donnez-vous la peine... (*Arrive Bernard qui s'arrête sur le pas de la porte auprès de Joséphine.*)

FÉLIX, *à Bernard.* — Comment, te voilà revenu?... Où est-il?... Qui a sonné?...

JOSÉPHINE. — Le garçon épicier, monsieur...

FÉLIX. — Que signifie cette plaisanterie?... Vous m'annoncez monsieur Léger... Vous parlez à monsieur Léger.

BERNARD. — Et c'est moi qui entre !... Commences-tu à saisir,

papa?... Léger et moi ne faisons qu'un... Et puis, ce n'est pas tout... La pièce que tu as lue et que tu trouves si gentille, c'est *l'Ange déchu* qui a été reçu hier au Théâtre-Français... j'ai l'honneur de t'apprendre que j'en suis l'auteur...

FÉLIX. — Ah ! vingt noms d'une pipe !...

BERNARD. — Au Français on ignorait le nom de l'auteur, ici tu ignorais le titre de la pièce... Hein ! quelle combinaison pour te ménager une bonne surprise !...

FÉLIX. — *L'Ange déchu* !... Hé ! pardi !... Excellent titre, et qui colle au sujet comme un gant... Et moi, vieille bête, je n'ai pas fait le rapprochement...

BERNARD. — Ne blague pas ta clairvoyance !... Comment, tu avais prévu que j'étais un gros réjoui !... Tu m'avais reconstitué d'avance... Décrire le physique d'un bonhomme dont on ne connaît que le style, mais c'est plus fort que Cuvier qui dessinait l'animal dont on lui montrait un os !... Fichtre !... Tu en es un psychologue !...

JOSÉPHINE. — Voyons, monsieur Bernard, ne vous laissez pas charrier. Lorsque votre papa m'a demandé : « Le jeune homme qui vous a remis un manuscrit, comment est-il?... » Alors, dame, j'ai tout simplement répondu en faisant votre portrait sans même oublier la couleur de la cravate... Malgré que vous m'aviez recommandé le secret, si monsieur n'a pas reconnu son fils, c'est pas ma faute !...

BERNARD. — Avoue-le, papa !... Joséphine et moi nous t'avons roulé !... Ah !... Et ce billet par lequel Louis Léger t'avertissait qu'il viendrait aujourd'hui chercher la réponse... Naturellement, je ne pouvais pas l'écrire moi-même... C'est Joséphine qui s'en est chargée... Depuis trente ans que tu épluches ses comptes, son écriture doit pourtant commencer à t'être familière !...

JOSÉPHINE, *riant*. — L'œil du maître n'y a vu que du feu !...

(*Elle sort en riant.*)

BERNARD. — Ce qu'il y a de particulier dans cette aventure, c'est que tu es dispensé de déchaîner sur ma tête une avalanche de compliments... Je les ai encaissés d'avance... Jamais veau, tétant sa vache de mère, n'a bu autant de lait que moi pendant que tu chantais les louanges de Louis Léger... Ah ! que ce jeune littérateur m'a valu de plaisir !... Dis donc, ce n'est tout de même pas une raison parce que j'ai déjà dégusté ma ration d'eau bénite, pour me montrer cette figure longue d'une aune... Tu as l'air tout dérouté !...

FÉLIX. — Je le suis... avec une aimable gaminerie, tu m'allonges un coup formidable...

BERNARD. — Bougre de bougre !... Raconte-moi ça, papa !...

FÉLIX. — Et pourquoi pas?... Ton talent mérite cette confidence... J'ai parlé tout à l'heure de mon découragement... Il n'est pas nouveau... Dès l'époque de mes premiers succès, j'ai senti que la sympathie des humbles me manquait... Je me suis demandé ce qui les éloignait de moi, et j'ai trouvé que mes écrits ne reflétaient pas assez les préoccupations du commun des mortels... J'ai résolu de remédier au mal en réformant mon existence. J'espérais qu'en menant la vie de tout le monde, je dépouillerais mes œuvres de leur excès d'originalité... Or, que font la plupart des hommes ?... Ils fondent une famille... A leur exemple allais-je donc me marier?... Non ! Formalité superflue !... Pour se placer en plein dans l'humanité, ne suffisait-il pas de devenir père?... L'enfant n'est-il pas l'essence même de la famille... Tu es le fruit de ce raisonnement...

BERNARD. — Tu t'es offert un gosse d'étude !...

FÉLIX. — Oui.

BERNARD. — Mais tu es un Dieu, papa !... Dieu seul peut se payer des fantaisies pareilles !... Créer un homme pour son plaisir !... Dire que je suis tout bonnement un exercice de style !... un devoir de rhétorique !...

FÉLIX. — Tu prends cela d'une façon... Ta mère était fille du fermier de mon père... Elle vivait honnête et heureuse auprès de ses parents... Ta naissance lui a coûté la vie... Mon exercice de style a tué ta mère... Qu'en dis-tu?...

BERNARD. — Que tu m'apparais de plus en plus épatant !... Ce papa !... Il veut imiter le commun des mortels, et alors qu'est-ce qu'il fait?... Il confectionne un enfant pour assouplir sa mentalité ! Mais les humbles mortels, cher et illustre père, lorsqu'ils font un enfant, sont plus inconscients que le nuage pendant l'averse... Les femmes deviennent grosses parce qu'on rigole ou qu'on est saoul... En croyant ressembler à tout le monde, tu t'es conduit comme pas un... Et là-dessus, voilà que tu te fais des cheveux gris sous prétexte que j'ai coûté la vie à la pauvre maman... Mais je l'aurais tuée tout aussi sûrement si j'avais été fils du gros ivrogne de paysan qui, sans doute, l'aurait épousée, et du haut des cieux elle ne serait pas en train de se réjouir de la réception de ma pièce. Sérieusement, papa, tu as tort de te chagriner... Tu as été pour moi le meilleur des pères, ton garçon t'aime de tout son cœur !... Et puisqu'on a parfois besoin d'un plus petit que soi, permets-moi d'y aller d'un modeste conseil... Ne te raidis donc pas contre tes merveilleuses qualités !... Ce qui ferait l'orgueil d'un autre, te tourmente !... Moi qui, jusqu'à mon dernier jour, serai le ver de terre qui rampe, que

ne donnerais-je pas pour visiter à la suite les hautes régions de l'idéal?... Eh bien, puisque c'est ton élément, fais y hardiment ton nid au lieu d'essayer d'y vivre la tête en bas.

FÉLIX, *très ému.* — Mon vieux, de nous deux, je ne sais si c'est celui du premier étage ou du rez-de-chaussée qui est le mieux logé, mais, pour sûr, celui d'en bas est un brave cœur !... En t'écoutant parler si gentiment, j'ai eu honte d'un vilain sentiment que j'ai éprouvé à ton égard.

BERNARD. — Dis-le, père aux éternels remords !...

FÉLIX. — Lorsque tu m'as révélé que *l'Ange déchu* était de toi, j'ai éprouvé un sentiment pénible !...

BERNARD. — Allons donc !... Toi qui regorgeais de bonnes intentions envers Louis Léger, tu tournes casaque devant ton gros Bernard !... Est-ce possible?

FÉLIX. — J'ai voulu un fils pour me donner du génie et c'est ce fils qui l'a pris... L'extrême ironie d'une situation pareille m'a rendu jaloux.

BERNARD. — Fi, que c'est vilain !... Depuis des années tu me serines que le métier d'auteur dramatique est un chic métier... Le grand art, sans le moisi des bibliothèques... les larmes et les sourires des jolies femmes à perpétuité... l'éternelle jeunesse sous les feux de la rampe !... Naturellement, je me fais auteur dramatique et te voilà jaloux !... Tu assassinerais le monde entier, je n'y verrais aucun inconvénient ! Mais porter envie, toi si riche de gloire, à un indigent éphèbe !... Quelle abomination !... Pour le coup, tu me dois une réparation, et une fameuse !... Oh ! je ne suis pas embarrassé pour te l'indiquer !... C'est de donner ta *Comédie du Génie* au Théâtre-Français où elle sera jouée le même jour que mon *Ange déchu*... Ne rouspète pas... Mon pardon est à ce prix !... Et si tu ne tiens pas à mon pardon, peut-être ne voudras-tu pas, en refusant, briser la carrière de ton fils?...

FÉLIX. — Comment ta carrière est-elle liée au sort de ma comédie ?

BERNARD. — Il existe entre l'administrateur du théâtre et moi un pacte... je me suis engagé, si ma pièce était reçue, à ce que la tienne l'accompagnerait sur l'affiche... Ma réception est due à ce honteux marché !...

FÉLIX, *souriant.* — Et aux acclamations enthousiastes de sociétaires ignorant ton nom !

BERNARD. — L'administrateur et Ferville m'ont aidé d'une façon si charmante à te ménager ma petite surprise, ne leur fais pas le chagrin de te dérober !...

FÉLIX, *allant ouvrir un tiroir et prenant un manuscrit.* — Eh bien, va le trouver, ton administrateur, et remets-lui ça... Qu'il lise, et s'il n'est pas à jamais guéri de vouloir jouer du Dagrenat père, qu'il fixe le jour de ma lecture au comité...

BERNARD. — O papa, quel bonheur !... Les Parisiens vont en voir un spectacle !... Le père et le fils sur le même échafaud !... Depuis la grande Révolution on n'aura rien vu de si empoignant !...

(*La fin prochainement.*)

FRANÇOIS DE CUREL

WHITMAN, WILSON

ET L'ESPRIT MODERNE

Les premières paroles du président Wilson, lorsqu'il débarqua à Brest, furent toutes de courtoisie envers la vieille patrie de la liberté, la France : « En m'approchant des rivages de France, dit-il, j'ai le sentiment que je n'apporte rien à cette noble nation qu'elle ne possède déjà en abondance. » Nous permettra-t-il ne de pas le croire tout à fait. Tout le long de son voyage, il a été accompagné de l'unanime acclamation des foules. Son entrée à Paris fut un triomphe. Nous avions eu des journées de rois, et le peuple avait acclamé en eux les chefs de notre juste guerre. L'air de Paris était autre, nous a-t-il semblé, le jour de l'arrivée du président Wilson, les cris et les acclamations aussi. C'est que les foules acclamaient en lui le porte-parole de l'esprit moderne, un homme dont le cœur bat avec le cœur des peuples et dont la volonté fut de tuer la guerre et d'instituer la paix, celui-là même qui disait à l'instant de la plus grande souffrance des peuples européens :

> J'aimerais à croire que je parle pour les masses silencieuses de l'humanité, pour ces foules, où qu'elles soient, à qui jusqu'à présent ont manqué le lieu et l'occasion de dire leur vraie pensée au sujet des morts et des ruines qu'elles voient s'accumuler sur les êtres et les foyers qui leur sont les plus chers.

Par ces paroles, le président Wilson signifiait au monde qu'il prétendait vivre et penser en plein peuple. Trop volontiers dit-on du président Wilson qu'il est un « sage », comme pour donner à penser que ses idées tiennent plus de la spéculation que de la réalité. Je voudrais en étudiant quelques poèmes de Walt Whitman tout pleins d'admirables pressentiments, montrer comment le président Wilson, en dépit de l'opposition d'un parti de sa politique, est aux États-Unis le représentant d'une déjà longue tradition intellectuelle et véritablement le porte-parole de l'esprit américain.

Vers 1860, au moment de la grande crise qui ébranla la constitution féodale des États-Unis, au moment où les blancs du Nord se battaient pour libérer les noirs du Sud, un grand poète rêva de reconstruire sur l'amour l'édifice politique, de créer des États-Unis d'Amérique unis par une vaste fraternité humaine.

Walt Whitman, qui était né en 1819 dans l'État de New-York à West Hill, et dont la famille était établie aux États-Unis depuis cinq générations, était profondément attaché à la terre et aux hommes de son pays. Il écrivait de son peuple et pour son peuple. On aurait pu croire que ses compatriotes lui rendraient en sympathie et en popularité tout l'amour qu'il avait pour eux.

Mais le cœur du poète était trop vaste : il aimait tout de la vie du monde, il aimait par-dessus tout la vie elle-même dans toutes ses manifestations. Il avait écrit les *Enfants d'Adam*, des poèmes à la gloire de l'homme et de la femme, à la gloire de l'Amour, et cela suffit à établir son indignité ; les coteries puritaines décidèrent qu'il n'était pas décent de parler de Whitman et des *Feuilles d'herbe*. Aidées des puissances établies, elles interceptèrent la gloire du poète. Puissances d'asservissement, elles ne pouvaient aimer celui dont le dessein était de donner au peuple des États-Unis conscience de lui-même, de sa force et de son génie. Il faudrait expliquer aussi, mais la question est uniquement littéraire, comment la forme de ses poèmes, leur composition essentiellement subjective étaient un obstacle à leur diffusion universelle. Les maîtres du jour accueillaient par une conspiration tacite les grandes paroles

qui, préparant les voies du renouvellement du monde, annonçaient leur propre déclin. Inutile conspiration. Les paroles passèrent la mer ; Whitman qui n'avait pu être prophète en son pays allait connaître une gloire mondiale. On songe à cet homme d'un autre temps à qui Whitman n'a pas craint de se comparer, que le peuple juif, son peuple, ne voulut point reconnaître comme son Dieu et qui devint le dieu du monde.

Ce fut une aventure imprévue. Le poète qui s'adressait aux masses ne fut d'abord connu et vénéré que dans de petites écoles ; il se moquait de l'esthétique et des esthètes fondèrent sa réputation. Quelques-uns de nos poètes unanimistes ont appris de lui à sentir, à penser et à aimer. Il devint la propriété de quelques gens heureux, « *the hapyy few* », ainsi qu'il appelait lui-même ceux qui partageaient les délices de la vie généreuse dont il s'était fait l'initiateur.

Mais un homme, « une conscience », avait, aux États-Unis même, salué la venue du poète : « Un poète nous est né », proclamait Emerson. Et lentement le poète a triomphé des inimitiés discrètes ou déclarées liguées contre lui. Il a maintenant sa légende. En vain des critiques s'acharnent-ils au nom de la vérité scientifique à rétablir les faits de l'histoire. Le poète, comme ces prophètes que l'on voit debout au seuil de l'ère nouvelle qu'ils ouvrent, devait avoir sa légende et cette légende contient plus de vérité humaine que l'histoire. Tous ses actes, tous ses gestes d'ailleurs, l'ont provoquée. Il va au peuple comme tous ceux qui aujourd'hui, veulent donner un sens profond à leurs œuvres. Il se donne pour l'ami de tout le monde ; les plus simples, les plus humbles sont ses plus chers camarades : des cochers, des passeurs de bac. Il n'est pas lui-même un ouvrier à proprement parler ; il est pourtant tour à tour typographe, journaliste, patron charpentier, bien Américain en cela, esprit libéré pour qui tous les métiers se valent. Il n'est pas de mode d'activité humaine plus ou moins noble, il n'est qu'une grande œuvre humaine à laquelle tous collaborent. La camaraderie qu'il chante, c'est dans son âme même que Whitman en éprouve la puissance féconde d'union. La guerre de Sécession éclate : il soigne les malades et ferme les yeux des morts ; il est le « panseur de plaies », une force d'amour et de paix. Il aime d'un amour non pareil son peuple

et son pays, il devient ce peuple, ce pays même. Qu'on lise *Partant de Paumanok* ou *Sur les bords de l'Ontario bleu*, et l'on pense à lui comme à quelque Titan couché sur les États, son grand corps allongé sur la terre féconde. Un mythe seul donnerait l'idée de cette identité religieuse qui le lie à son pays, et par delà son pays à l'humanité. Il est « le bon poète aux cheveux gris » ; certains de ses poèmes semblent des paraboles. Il parle à celui qui fut crucifié comme à un égal, car il est comme lui « un rapport entre les hommes ». Il annonce une race, une vie nouvelle. Des dieux ni des prêtres ne peuvent plus être à l'origine de l'ère moderne ; des hommes seulement peuvent avoir l'intuition de la foi humaine des temps futurs. Whitman est de ces hommes ; autour d'eux se forme une légende qu'il faut respecter ; il nous laisse un ou deux mots, quelques poèmes, un évangile. Ce sont des signes pour l'avenir. L'avenir les commente et d'après eux le monde s'organise.

Ce sont ces mots, ces thèmes lyriques, ces principes de pensée et d'action qui comptent dans l'œuvre de Whitman et non pas les subtilités métaphysiques que roulent quelquefois ses poèmes un peu troubles. Et telle était la singulière divination du poète, sa compréhension affectueuse de l'avenir et de sa patrie, que bien souvent les discours du président Wilson peuvent ne sembler que des transpositions des *Feuilles d'herbe*. De nouvelles traductions des poèmes de Whitman viennent de paraître en France, et cela est un signe. Le temps fait enfin justice au poète ; l'esprit moderne qu'il s'était appliqué le premier à définir le reconnaît pour son prophète.

« Soi-même », « En masse », « Démocratie », « Salut au monde », mots qu'on retrouve souvent dans ces poèmes, et quelquefois en français. Car c'est le premier hommage que le poète rend à la France d'emprunter d'elle les mots qui sont l'armature de sa pensée, soit qu'il s'adresse à la Démocratie, « ma femme », comme l'appelle et pouvait l'appeler cet homme capable de conclure un intime mariage avec l'humanité entière, soit qu'il adresse un salut cordial et confiant au monde, à la grande œuvre humaine en train par tous les continents. Comme si, entre tous les langages des peuples de la terre, le parler de la France, terre maternelle des idées qui

libèrent l'homme, devait fournir les mots des nouvelles liturgies, les mots sacrés de la religion humaine. S'il invite les hommes à le suivre sur la grand'route, marchant « vers des choses divines plus belles que les mots ne peuvent dire », c'est d'un mot de notre langue encore qu'il encourage les attardés, ceux qui manquent de foi ou d'énergie ou de sang : « Allons ! »

Entre toutes les choses divines, la plus divine c'est l'homme même. La religion de Whitman, c'est l'homme. « Aucun homme, écrit-il, n'a commencé à penser combien divin il est lui-même. »

Il n'est rien de plus grand qu'un homme. Un homme. N'importe qui. Un homme du commun. L'un quelconque des hommes moyens dont est faite la foule. Un homme, l'un de ceux, n'importe lequel, qui composent la communauté humaine. Qu'un homme naisse seulement, et le monde se pare d'une grandeur nouvelle. Un homme qui est soi-même, une âme qui ne reçoit d'ordre que d'elle-même, un esprit qui se fait à lui-même chaque jour un peu sa loi, une volonté que rien ne domine, « qui obéit peu et résiste beaucoup », une force généreuse et tranquille, une source intarissable de forces, une liberté. Un homme, « marche de front avec la nature elle-même », s'égale à elle en la résumant en lui, en l'absorbant, en la transformant, en la maîtrisant. Un homme naît, et ce peut-être le recommencement de toutes choses, c'est en une pensée l'inauguration d'un monde, le renouvellement de l'Être total lui-même. Car tout est possible à un homme. Le monde est son domaine, son jardin. « Tout est aux individus, pour eux, tout est à vous, pour vous . » Toute condition leur est ouverte, la condition divine elle-même. Car il est loisible aux hommes de faire même des dieux. Les dieux ne sont que de la pensée humaine. Les dieux sont les enfants des hommes.

Tel résumé, le chant de confiance par lequel le poète invite non pas seulement l'homme du nouveau monde mais plus généralement l'homme moderne à une vie frémissante et victorieuse. Ce ne sont point seulement les grands hommes, les écrivains, les poètes, les chefs d'État qui peuvent ainsi mener une vie efficace et triomphante. Toute vie est divine. L'homme

du commun, l'ouvrier qui crée des choses avec ses mains, le paysan qui en défrichant la terre, la grandit, tout être humain a sa victoire. Et c'est ainsi que selon une image souvent reprise dans les *Feuilles d'herbe*, n'importe quel citoyen peut tendre la main comme à son égal au président des États-Unis.

> Je chante le soi-même, une simple personne séparée,
> Et pourtant je prononce le mot Démocratique, le mot En masse.
> C'est la vie immense, en passion, en ressort, en puissance,
> Frémissante de joie, préparée par des lois divines pour la plus libre action.
> C'est l'homme moderne que je chante.

Ce n'est point là une morale d'homme trop prudent qui fonde son succès mesquin sur la ruse et le calcul, ramenant toutes choses à soi-même, à sa carrière, à son intérêt étroit, à sa santé chancelante, et capable de prendre son nombril pour le nombril du monde. Jouissance maladive de soi-même. Culture inquiète et triste de soi-même encore, une très petite personne. Jardins fermés et chambres closes. Affranchissement peut-être, mais au prix d'une diminution de toutes les forces vitales par l'indifférence dédaigneuse et la dureté de cœur. Libération, mais non pas d'une âme vivante, ouverte à tout ce qui souffle, vent, flamme, esprit sur le monde; libération d'une âme diminuée et comme déjà morte; libération qui n'est point une exaltation de la vie, mais déjà la mort elle-même. Individualisme de races anémiées et pauvres de sang, d'hommes qui pensent fonder leur grandeur sur le mépris et l'abaissement des autres. Individualisme par quoi se justifient en politique les régimes d'exclusion et d'asservissement, les autocraties et les despotismes.

Tel n'est point l'individualisme de W. Whitman. Le moi au nom duquel il parle est un moi « athlétique ». Il ne craint point les risques, il les recherche ; l'audace est sa règle. Il a à sa disposition la force physique de ces jeunes gens qui viennent de donner leur peine et leur sang pour que notre juste guerre s'achève en une juste victoire. A ses compagnons de la grand'-route, Whitman ne demande que d'avoir « le meilleur sang, des muscles, de l'endurance, de la santé, du courage, de la

curiosité, de la gaieté ». Il leur dit pour mettre en garde les timides :

Écoutez, je serai honnête avec vous.
Je ne vous offre pas les vieux prix faciles, mais j'offre des prix neufs et rudes.
Voici les jours qui vous sont réservés :
Vous n'entasserez pas ce qu'on appelle des richesses.
Vous répandrez d'une main prodigue tout ce que vous gagnerez, tout ce que vous accomplirez.
A peine arrivé à la ville à laquelle vous étiez destiné, à peine installé suivant vos désirs, un irrésistible appel vous obligera à partir.
Vous serez régalés des sourires ironiques et des railleries de ceux qui restent derrière vous.
Quelques saluts d'amour qui vous soient adressés, vous ne répondrez que par de passionnés baisers d'adieu.
Vous ne permettrez pas que vous saisissent ceux qui tendent les mains vers vous.

Une curiosité passionnée conduit toujours plus loin le « marcheur de maintes étapes » sur la grand'route, et cette curiosité lui est comme le moyen d'une possession affectueuse du monde. Il reçoit et il donne, croit toujours avoir plus reçu que donné et il donne encore. Le moi est toute miséricorde, toute intelligence, toute compréhension, toute générosité. Le don de soi-même ne lui paraît qu'une expansion nécessaire à toute forte nature : l'individu rend amour pour amour, passion pour passion. Il est une si riche présence qu'à son seul contact s'éveillent chez ceux qui le touchent, les forces latentes en leur être. Pensée individualiste, cette fois, qui trouve la source de sa puissance en la vie unanime des foules, qui a la certitude de grandir quand elle se sent en accord avec l'intime bon sens du peuple? Individualisme fraternel dont l'amour est le principe, et qui est le véritable fondement des démocraties.

L'amour débordait du cœur du poète. Il n'est pas indifférent de noter qu'entre tous ses poèmes, les plus beaux, sans doute, sont ceux qu'il a réunis sous le titre de *Calamus*. Ce sont des poèmes d'amitié, les seuls grands poèmes d'amitié qu'on trouve dans la poésie contemporaine. Il fait de l'amitié virile une religion, hanté par des souvenirs de Jésus et de Socrate,

des Évangiles et des dialogues platoniciens. « Je suis, dit-il, le nouvel époux et je suis le camarade. » Il faut lire tout le poème qui commence par ces mots : « Quiconque êtes-vous qui me tenez en ce moment par la main, sans une seule chose tout sera inutile. » Le ton en est évangélique. Le même mystère tendre dont Jésus enveloppait ses enseignements enveloppe les paroles du poète. Il conquiert les âmes et compte pour cette conquête sur une sorte d'action magnétique qui est son privilège, affirmant toujours à ceux qui l'écoutent : « Tout est inutile sans cela que vous pouvez peut-être deviner maintes fois et ne pas saisir, cela que j'ai suggéré. » D'autres poèmes, qui évoquent une religion plus païenne, font penser à l'apologie de Socrate, au Banquet de Platon. Aux chroniqueurs de l'avenir, le poète ne demande que « de publier son nom et d'accrocher son portrait comme celui de l'amant le plus tendre, qui ne fut pas orgueilleux de ses chants mais de l'incommensurable océan d'amour qui était en lui et dont librement il lâcha l'écluse ». Il dit encore : « Qui donc, sinon moi, comprendrait les amis et toute leur peine et toute leur joie. »

Un de ses poèmes semble écrit pour fonder un rite religieux de l'amitié : parce qu'il a trouvé une racine de calamus à l'endroit où il vit pour la dernière fois son plus cher ami, il proclame que le roseau sera désormais le gage des camarades. « Échangez-le entre vous, dit-il, aux jeunes gens, et que nul de vous ne le rende. »

Il pense fonder sur l'amitié virile la solidité des cités, tel Plutarque qui expliquait l'héroïque résistance des trois cents Spartiates par l'amitié qui les unissait. Il est celui qui lie les mains et les âmes, et qui va fonder par l'amour l'union des États.

Comme le poète a raison de dire qu'on trouve en ces poèmes de *Calamus*, « les plus frêles », les plus courts qu'il ait écrits, la clef de toute son œuvre :

> Ici les plus frêles des feuilles miennes et toutefois les plus vivaces.
> Ici j'ombrage et cache mes pensées, je ne les expose pas moi-même,
> Et voici cependant qu'elles me révèlent plus que tous mes autres poèmes.

C'est qu'en effet cette amitié, cette camaraderie n'est point une relation d'esprits, non pas même de cœurs également sensibles, savants et subtils, — forme unique de l'amitié chez les hommes que la culture livresque a trop éloignés de la nature. L'amitié whitmanienne est plutôt une relation de forces et d'énergies et devient le moyen et le principe de cette communion par quoi le poète se sent lié à l'humanité tout entière. Alors le chant d'amour s'exalte et s'étend, et, que le poète parti du Paumanok imagine un voyage à travers les États, qu'il écoute les murmures des forêts californiennes à l'antique feuillage, qu'il chemine sur les grands'routes, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend éveille en lui la même puissance d'amour. Tous les hommes répandus par le vaste continent veulent être aimés et il les aime. Une identité profonde les unit. En eux tous, la même force, le même amour. Il leur dédie ce poème :

Pour toi, o Démocratie.

Venez, je ferai de ce continent une unité indissoluble,
Je ferai la race la plus belle sur qui ait jamais brillé le soleil.
Je ferai des terres douées d'un magnétisme divin
Avec l'amour des camarades,
Avec l'amour qui dure toute une vie des camarades.

Je planterai la camaraderie drue comme les arbres le long de tous les fleuves d'Amérique et le long des rives des grands lacs, et par toutes les prairies.
Je ferai des cités des inséparables avec leurs bras jetés autour du cou l'une de l'autre.
Grâce à l'amour des camarades,
Grâce à l'amour viril des camarades.
Pour toi, de moi, ces chants, o Démocratie, pour te servir, ma femme.
Pour toi, pour toi, je fais vibrer ces chants.

C'est l'Amérique tout entière qui chante le chant de ses joies et de ses travaux.

J'entends l'Amérique qui chante ; tous ses airs je les entends.
Ceux des artisans, chacun chantant le sien comme il doit être.

Le charpentier chantant le sien pendant qu'il mesure sa planche ou sa poutre.
Le maçon chantant le sien alors qu'il se prépare à l'ouvrage ou quitte son ouvrage.
Le batelier chantant sa chanson sur son bateau, l'homme de pont chantant sur le pont du navire.
Le cordonnier chantant alors qu'il s'assied à son banc, le chapelier chantant debout.
La chanson du bûcheron, celle du garçon de ferme en route pour son champ au matin, ou à la pause de midi, ou au crépuscule.
La chanson tendre de la mère ou de la jeune femme à son travail, ou de la fille qui coud ou lave.
Chacun chantant ce qui est de son domaine, à lui ou à elle et à personne autre.
Le jour qui suffit au jour, et, le soir, la bande des jeunes gars, tous robustes, tous camarades,
Qui chantent, la bouche grande ouverte, leurs fortes et mélodieuses chansons.

Et voici apparue pour la première fois dans la poésie du monde, la grande image du peuple, tel qu'il est, simple dans ses besognes grandes et humbles, jamais servile, visage multiple, force innombrable. Le charme comme la puissance de ces milliers de vies utiles, le poète les connaît bien. Il a vu l'auréole d'or que font autour du repasseur les étincelles de la meule. Il envie son ami le meneur de bœufs, «le pouvoir magnétique de cet ami silencieux, illettré, qu'une centaine de bœufs aiment là-bas, dans le lointain pays du Nord, au placide pays des pasteurs ». Dans le tumulte populaire, il reconnaît un élan, une puissance irrésistible et prononce ces paroles définitives qui fondent vraiment une époque, ouvrent une nouvelle ère.

J'ai cherché longtemps des Desseins,
Une clef à l'histoire du passé pour moi-même et pour ces poèmes, — et maintenant je l'ai trouvée.
Elle n'est pas dans ces fables imprimées des bibliothèques (celles-là je ne les accepte ni ne les rejette).
Elle n'est pas plus dans la légende que dans tout le reste.
Elle est dans le présent. — Elle est cette terre d'aujourd'hui.
Elle est dans la Démocratie. (Objet et but de tout le passé.)

Elle est la vie d'un homme ou d'une femme aujourd'hui — l'homme moyen d'aujourd'hui.
Elle est dans les langues, les coutumes, les littératures, les arts.
Elle est dans le vaste spectacle des choses faites par l'homme, navires, machines, politiques, croyances, inventions modernes, et l'échange entre les nations.
Tout cela fait pour l'homme moderne, tout cela pour l'homme moyen d'aujourd'hui.

L'esprit moderne, fait de réel et d'idéal, est déjà défini dans ces poèmes écrits il y a plus de cinquante ans. L'idéal américain avait déjà trouvé sa formule. Il s'obscurcit dans le tumulte industriel et commercial des dernières années du XIXe siècle. Les temps héroïques de la guerre de Sécession passèrent, la flamme vive de la liberté parut s'éteindre. Pourtant, dans le cœur du peuple le souvenir de « la grande vieille cause » survivait et le président Wilson posant sa candidature à la présidence, en 1912, prétendit fonder la nouvelle liberté sur l'intime accord du gouvernement et de la conscience populaire. On ne peut manquer, quand on lit les discours qu'il prononça lors de cette candidature, d'être frappé de l'analogie des pensées, quelquefois même des paroles de ces deux hommes, le poète et le politique. Et d'abord, cette affirmation : « Je ne sens rien tant que la puissance de l'homme du commun. » Il se soucie, pour raisonner juste, d'être en communion d'esprit avec « les simples bougres, les pauvres diables qui ont passé la journée à lutter de tous leurs muscles pour la vie ». Il ne parle point ainsi par démagogie; au contraire, il se défend d'exciter un sentiment de classe, quel qu'il soit. Ce qu'il veut faire entendre, c'est que

du sol, des entrailles silencieuses de la terre, montent les courants de vie et d'énergie. C'est du fond commun, c'est du cœur reposé du peuple que montent joyeusement aujourd'hui les flots d'espoir et de volonté qui s'amassent pour renouveler à sa gloire la face de la terre... Les nations se renouvellent par la base, non par le sommet ; c'est le génie jaillissant des rangs d'hommes inconnus qui rend au peuple une nouvelle jeunesse, une nouvelle énergie ; la vraie sagesse de la vie humaine n'est faite que de l'expérience du commun des hommes. L'Amérique ne se compose pas d'hommes qui ont leur nom dans les journaux... Il faut, pour parler en son nom, savoir ce que pensent

tous les citoyens en corps, les hommes qui vont à leurs affaires tous les jours, les hommes qui s'échinent du matin au soir, les hommes qui rentrent chez eux à la nuit, épuisés, les hommes qui produisent tout ce dont nous sommes si fiers.

Dans un de ces mouvements d'admirable modestie qui accompagnent presque toujours les solides et définitives proclamations qu'il fait au monde, il dit encore :

Nous sommes, pour beaucoup, des hommes moyens, il y en a bien peu d'entre nous qui à moins d'un accident heureux, s'élèvent au-dessus du niveau général du commun ; et alors, l'homme qui pense comme le commun, qui a souffert les expériences du commun, cet homme-là est presque toujours le bon interprète de l'Amérique.

Et il rappelle avec orgueil l'histoire d'Abraham Lincoln « sorti du rang ». S'il pense à l'avenir des États, ce qu'il accepte le plus volontiers en sa pensée, c'est la vision vraiment whitmanienne d'une jeunesse superbe et forte, à qui est permis l'espoir, d'un monde où toutes les énergies seront libérées, d'où seront exclues comme contraires au progrès, toutes les idées, tous les principes « qui dépriment, tout ce qui rend l'organisation plus forte que l'individu, tout ce qui arrête, décourage, abat les humbles ». Après cela, il peut bien prétendre parler au nom de l'Amérique, car, dit-il,

les hommes qui m'intéressent, moi, ce sont ceux qui étant données les circonstances auxquelles nous avons été soumis, jamais n'ont fait entendre leur voix, qui jamais n'ont eu une ligne dans les journaux, qui jamais n'ont occupé un instant la tribune, mais qui silencieusement, patiemment, se sont rendus chaque jour à leur travail, pliant sous le fardeau du monde.

Ce retour au peuple est commandé par la sagesse politique. Une nation vaut ce que vaut son peuple. La conscience populaire fonde la grandeur intérieure des États. C'est aussi dans la conscience grave et pacifique des peuples que reposent les justes idées capables de fonder la paix du monde. Il n'y a pas longtemps que le président des États-Unis, parlant du haut de la tribune du congrès aux chefs d'États responsables de l'actuelle misère des hommes, leur recommandait :

Entendez-vous les voix de l'humanité qui flottent dans l'air... La pensée du peuple, ici et partout dans le monde, du peuple qui ne

jouit d'aucun privilège et qui a des règles du bien et du mal très simples et très pures, est l'atmosphère dans laquelle tous les gouvernements doivent désormais respirer s'ils veulent vivre... C'est à la pleine lumière de cette pensée que toutes les politiques doivent être conçues et exécutées dans cette heure de midi de la vie du monde...

On représente quelquefois Whitman comme un Américain un peu dédaigneux de l'Europe attardée dans la servitude. Bien des poèmes le montrent en effet préoccupé par-dessus tout de l'avenir de son pays, de l'Union des États. C'est qu'il a vécu la guerre de Sécession, c'est qu'affermir l'union, faire de l'homme du Nord et de l'homme du Sud des camarades, était à ce moment son premier devoir. Et s'il pense d'autre part, qu'entre toutes les patries, les États-Unis sont la terre d'élection de la liberté, est-ce une erreur si chauvine? L'Empire français était alors une geôle, la Russie une prison de peuples. Et qu'importe, au reste, que la liberté soit dans les lois si elle n'est point dans les mœurs !

En réalité, rien n'est plus étranger à l'esprit du poète que le particularisme. L'ami des cochers de New-York et des passeurs de Brooklyn un jour, « soupirant et pensif, assis tout seul », songe à tous les hommes comme lui « soupirants et pensifs » par tous les pays de la terre en Allemagne, en Italie, en France, en Espagne, et, dit-il :

Il me semble que si je pouvais connaître ces hommes
Je leur deviendrais attaché, comme je fais aux hommes de mon pays.
Je sais que nous serions frères et amis,
Je sais que je serais heureux avec eux.

Comme Whitman avait le sens du peuple, il avait aussi le sens du monde. En cela encore, il est un grand initiateur. Il devançait son temps, et le monde autour de lui lui paraissait des paradoxes, comme il dit dans un de ses poèmes liminaires. Le principe des nationalités avait alors toute sa force ; et il est bien vrai que ce principe qui proclame le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes est un principe de droit et de justice. Il n'a point encore perdu sa force rénovatrice et reste utile à l'accomplissement des justes desseins de

l'humanité. Mais la plus grande justice est souvent l'origine de la plus grande injustice et le principe des nationalités avait d'autre part pour effet de désunir les divers peuples du monde; il a servi à justifier le particularisme national; alors les divers États n'ont considéré le reste du monde que comme une proie et un butin, et les nationalismes ennemis se sont développés en impérialismes.

Que le poète était loin de cette vue égoïste et intéressée des choses mondiales. Sa bienvenue est universelle. Sa vision intérieure et sa puissance embrassent les choses et la race humaine. Il est le « répondant ». Il fait écho à toutes les passions, à toutes les joies, à toutes les misères. Surtout, par la vaste terre qui roule, il distingue disséminées dans les plaines; cachées au fond des vallées, accrochées au flanc des montagnes, entassées dans les villes, les humbles maisons des hommes qui travaillent, toutes les mêmes comme ils sont tous les mêmes, faisant leur tâche quotidienne et éternelle, nécessaire à la vie des continents. Toutes ces forces, toutes ces âmes lui sont fraternelles. Alors il leur adresse à toutes un salut d'égal, et c'est ce poème, *Salut au monde*, qui n'est qu'une longue énumération des merveilles humaines, si longue qu'il semble que le poète croit n'avoir jamais dit toutes ses amitiés. Tous les habitants de la terre, les plus vils eux-mêmes, ceux qui, barbares encore, attendent la lumière, l'esprit qui libèrent, qui quêtent comme des bêtes leur nourriture, mais dont il sait bien qu'ils « marcheront un jour côte à côte avec lui », il les voit assis comme lui au banquet immense de la vie et il leur souhaite de sa part et de la part de l'Amérique, santé, paix et bonne volonté. Le poème s'achève par ces paroles qui sont pour l'avenir un augure :

Chacun de nous inévitable,
Chacun de nous illimité — chacun de nous avec ses droits d'homme ou de femme sur la terre.
Chacun de nous admis aux desseins éternels de la terre.
Chacun de nous vivant ici aussi divinement que n'importe quel autre.

. . . . . .

Résolument et dans une grande pitié, mon esprit a fait le tour de toute la terre.

J'ai cherché des égaux et des amants et je les ai trouvés,
tout prêts qui m'attendent en tous pays.
Je pense que quelque divin rapport m'a fait leur égal.
. . . . . .
Salut au monde.
A vous tous, au nom de l'Amérique.

Ces pensées d'un poète sont maintenant devenues des principes politiques. C'est un étrange effet de cette guerre universelle qu'elle contribue à faire l'unité du monde. Le monde est désormais une unité vivante pour laquelle les hommes ont souffert et sont morts. Il n'y a plus d'Orient ni d'Occident, il n'y a plus que le monde. Pour la paix du monde, des Occidentaux sont allés, nouveaux croisés, mourir à Gallipoli ou à Salonique. Pour la paix du monde, des Orientaux sont venus jusque dans la Méditerranée poursuivre à bord de leurs vaisseaux les corsaires de l'Allemagne ou sur le front occidental défendre la frontière de France. Le président Wilson a inauguré, le 5 mars 1917, sa seconde présidence par ces paroles : « Nous ne sommes plus les simples citoyens d'un État. Les heures tragiques de trente mois d'une perturbation si profonde ont fait de nous des citoyens du monde. » C'était donner la formule du nouveau devoir de tout homme moderne. Impérialisme? Non, *mondialisme*. Le monde est le jardin de tous les hommes. « L'humanité réclame maintenant la liberté de vivre. » Comme le président demandait pour les États-Unis qu'on n'y sentît la domination d'aucune classe spéciale, il exige pour le monde qu'on n'y sente l'emprise d'aucune puissance particulière. Il demande à tout homme de reconnaître dans le silence de son cœur qu'il a deux patries, la sienne et le monde. Il lui demande d'agir comme tel, sans jamais méconnaître que le monde est la patrie de tous les hommes. Il est des vérités humaines, des droits et des devoirs humains, qui ne connaissent pas de frontières : ce qui est vérité en deça du Rhin ne peut être erreur au delà.

Pour lui, il se déclare « l'ami sincère de tous les peuples ». Notre plus grand devoir est maintenant de fonder la paix du monde. Rien ne la fondera plus solidement que la bonne volonté réciproque des peuples. La paix, pour ne point être troublée, « doit reposer, dit-il, sur les affections et les convic-

tions de l'humanité », et il a confiance et sait bien que si les puissances particulières de haine et d'asservissement sont obligées au silence, il y aura dans le cœur commun de l'humanité assez d'amour, entre tous les hommes une assez évidente « identité » de douleurs et d'espérances, pour que soit possible l'institution par toute la terre d'une paix durable.

Mais il est une condition irrémissible à ce développement intégral des individus, à cette vie généreuse et cordiale de la terre, à cette organisation démocratique du monde, — toutes choses qui, comme elles ont été l'enjeu de cette guerre, étaient les grandes espérances du poète : la liberté. Liberté des individus dans l'État, liberté des États dans le monde. La « grande vieille cause » était la plus chère au cœur de Whitman. Elle est aussi la plus chère au cœur du président Wilson. Whitman aime la France : c'est qu'elle est dans le monde le foyer de la liberté, c'est que dans le concert des grandes voix mondiales, il distingue « les farouches chants français ivres de liberté ». Un rapport spirituel unit la France et l'Amérique. Les deux patries conduisent l'aventure humaine. La même divine rage de liberté les anime. A l'heure où l'étoile de la France pâlissait dans le monde, le cœur du poète par delà l'océan, en ressentait l'angoisse. Voici le poème des vœux qu'il faisait alors pour elle :

O Etoile de France.
(1870-1871).

O Étoile de France,
L'éclat de ton espoir et de ta force et de ta renommée,
Comme quelque fier navire qui longtemps marcha en tête d'une flotte,
Semble aujourd'hui une épave poussée par la tempête, une vieille coque sans mâts,
Et parmi la foule de l'équipage affolé et demi-noyé,
Ni pilote ni homme de barre.

Triste étoile déchue,
Signe flamboyant, non pas de la France seulement, mais pâle symbole de mon âme et son plus cher espoir,
Toi, la lutte et l'audace, divine rage de la liberté, de toutes les aspirations vers l'idéal lointain, rêves enthousiastes de fraternité.
Terreur des tyrans et des prêtres.

Étoile crucifiée par les traîtres vendus,
Étoile mourante sur une terre de mort, terre héroïque,
Terre étrange, passionnée, railleuse et frivole,
Malheureuse ! Tes erreurs, tes vanités et tes péchés ne feront point que je te renie.
Tes malheurs et tes douleurs sans exemple ont anéanti tout cela et te font sainte.

Car parmi tes fautes, toujours tu tends vers les sommets,
Car jamais tu ne te vendrais, si haut que fût le prix,
Car sûrement, tu t'es réveillée toute pleurante de ton mauvais sommeil,
Car parmi tes sœurs, géante, tu brises celles qui te honnissent.
Car tu ne peux ni ne veux porter des chaînes ordinaires.
Et voici pourquoi ta croix, ton visage livide, tes mains percées et tes pieds,
Et la pique enfoncée dans ton flanc.

O Étoile, o vaisseau de France battu et secoué depuis longtemps,
Rallume-toi, lumière éteinte, navire continue ton chemin,
Semblable au navire qui porte toutes choses, à la terre elle-même,
Produit du feu fatal et du chaos énorme,
Qui hors des spasmes furieux et des fumées empoisonnées,
Sortit enfin, parfaite, puissante et belle,
Pour courir sous le soleil sa course éternelle,
Ainsi pour toi, Vaisseau de France,
Finis les mauvais jours, chassés les nuages,
Finis la besogne, le long débat.
Te voilà enfin renaissante et dominatrice sur le monde européen.
(Signe joyeux répondant à notre signe, ton visage reflétant celui de notre Colombie.)
A nouveau ton Étoile, o France, ta belle étoile resplendissante,
Dans la paix céleste, plus claire plus éclatante que jamais,
Va luire immortelle.

La liberté n'est jamais vaincue que pour un temps. Elle est dans le monde comme le feu dans les brandes qui se rallume toujours ici ou là. Il suffit d'une pensée d'homme encore vivante sur la terre, pour qu'elle soit elle aussi encore vivante. C'est ce que le poète affirmait avec une admirable force dans cet autre poème qu'il dédiait à un révolutionnaire vaincu, et

qui fait mieux comprendre la furie vengeresse qui a précipité les armées américaines au secours de la liberté.

. . . . . .

Quand la liberté abandonne une place, elle n'est point la dernière à s'en aller, ni la seconde, ni la troisième à s'en aller.
Elle attend que tout le monde s'en soit allé, elle reste la dernière.

Quand le souvenir même des héros et des martyrs sera éteint,
Quand toute vie, quand toutes les âmes des hommes et des femmes seront bannies d'un point de la terre,
Alors seulement la liberté ou l'idée de liberté sera bannie de ce point de la terre,
Et l'infidèle deviendra le maître.

Courage donc, Européen révolté, Européenne.
Car tant que tout ne sera pas fini, tu ne dois pas finir non plus.

Je ne sais pas où vous allez ; je ne sais pas où je vais moi-même, ni où va le monde,
Mais je le chercherai de toutes les forces attentives de mon âme, même si je suis vaincu,
Dans la défaite, la pauvreté, l'incompréhension, l'emprisonnement — car ces choses-là aussi sont grandes.

Vous pensiez sans doute que la victoire est grande.
Elle l'est assurément — mais à présent il me semble à moi que, quand il n'en peut être autrement, la défaite est grande.
Et que la mort et l'infortune sont grandes.

Whitman et Wilson, tous deux, ont eu la nette conscience des grands devoirs que créait à l'Amérique sa jeunesse elle-même. Elle est le lieu et l'occasion de la plus splendide expérience humaine. En aucun lieu du monde, la liberté ne peut être plus aimée. L'homme, sur cette terre neuve, riche et presque vide, fait un nouvel effort pour l'affranchissement de toute sa race. Après quoi, s'il allait échouer, il faudrait désespérer. Parmi tous les discours que prononça le président Wilson pour son élection en 1912, l'un d'eux plus beau que

tous les autres est comme un hymne à l'Amérique et à la Liberté ; et l'on voudrait pouvoir le citer tout entier.

Pendant des siècles, en réalité depuis le commencement du monde, dit le président Wilson, la face de l'Europe avait été tournée vers l'Est. Toutes les routes de commerce, toute l'impulsion et toute l'énergie couraient de l'Ouest à l'Est. L'Atlantique gisait à la porte de derrière du monde.

Puis c'est la découverte de Colomb :

Il trouva un continent vide. C'est en cette partie du monde, sur cette moitié du globe nouvellement découverte, que l'humanité, tard dans son histoire, a ainsi rencontré l'occasion d'élever une civilisation nouvelle ; c'est ici qu'elle a eu l'étrange privilège de faire une nouvelle expérience humaine... La moitié du globe était restée cachée jusqu'à ce que la plénitude des temps fût accomplie par un nouvel élan en civilisation. La simple ambition chez un capitaine de mer de tracer une nouvelle route de commerce ouvre la voie à une autre aventure morale pour l'humanité.

Et voilà qu'il pense tout d'un coup

au serrement de gorge de l'immigrant d'aujourd'hui, lorsque, du pont d'avant, il regarde le sol où on lui a appris à croire qu'à son tour il trouverait le paradis terrestre, où, en homme libre, il pourrait oublier les angoisses de la vieille vie, et entrer dans l'accomplissement de tous les espoirs du monde.

Il éprouve de l'angoisse à penser que peut-être ces espérances seront vaines :

Servir la cause de l'humanité, apporter la liberté au genre humain. Voilà l'étendard qu'ont levé les fondateurs de l'Amérique, eux, les tenants de l'espérance.

Et il se pose des questions :

Nous qui avons conscience que la vie humaine s'est engagée à monter ici plus haut que partout ailleurs, continuerons-nous toujours à nous efforcer de porter bien haut le drapeau de la liberté et de l'espérance?

Mais il a confiance en la liberté même à laquelle

il croit comme au vin de vie... Le jour est proche, achève-t-il, où va se réaliser sur ce sol sacré un mode d'affranchissement, d'émancipa-

tion, et d'inspiration, plein d'un souffle de vie aussi doux et aussi pur que l'air qui enflait les voiles des caravelles de Colomb, et qui jetait la fière promesse d'une magnifique fortune à laquelle l'Amérique n'osera point faillir.

La liberté que le président Wilson prétendait sauver aux États-Unis, allait-il la laisser périr en Europe? Tous les combats que livre la liberté sont ses combats et ceux de son peuple. Elle livrait en Europe son dernier combat, celui, pouvait-on penser, qui fonderait définitivement son existence et son règne. Un instant on put douter qu'elle eût assez de force pour triompher seule. Mais depuis deux cents ans, des hommes avaient quitté l'ancien monde pour aller au delà des mers peupler des terres désertes et y établir un ordre nouveau. Ces émigrants étaient tous les passionnés de la liberté, tous les impatients des lenteurs du vieux monde, tous ceux qui avaient souffert de ce qui subsiste de tyrannie religieuse, morale ou politique dans les mœurs de l'Europe traditionnelle. Ils firent le voyage dans une grande attente. Leur espoir était religieux. Ils abordèrent là-bas et y trouvèrent pour des générations entières « un havre de paix, d'opportunité et d'égalité ». Ils y jetèrent les fondements de la nouvelle liberté. Les jeunes hommes coururent leur chance. Une vie simple, aventureuse et libre en fit ces hommes d'une si vigoureuse beauté qu'on pense en les voyant aux jeunes gens en qui reposait la force de la cité athénienne.

Et voilà que la liberté a reçu du nouveau monde une nouvelle énergie, une nouvelle confiance, comme si elle était allée là-bas s'exalter, grandir et reprendre des forces. Elle nous est revenue toute jeune, toute neuve et triomphante.

Après un demi-siècle, Whitman est entré enfin dans l'intime de l'âme populaire qu'il a aimée. Whitman disait : « L'épreuve d'un poète doit être remise jusqu'au moment où son pays l'aura absorbé aussi affectueusement qu'il l'a absorbé lui-même. » L'épreuve est faite à présent. Il écrivait encore comme prévoyant la fatale victoire de ses idées :

> Poètes qui viendrez, orateurs, chanteurs, musiciens qui viendrez,
> Ce n'est pas aujourd'hui qui me justifiera, ni qui dira ce que je suis venu faire,

Mais vous, race nouvelle, née ici, athlétique, continentale,
plus grande que tout ce qu'auparavant on aura connu,
Levez-vous, car c'est à vous à me justifier.
Je n'ai fait moi-même qu'écrire un ou deux mots, signes pour l'avenir.
Je n'ai fait que paraître un instant pour retourner vite dans l'ombre.

Je suis comme un homme qui, musant le long de sa route sans jamais faire halte tout à fait, arrête au hasard son regard sur vous, puis détourne son visage,
Vous laissant le soin des explications et des commentaires,
Attendant l'essentiel de vous.

Le peuple américain tout entier, tous les peuples associés par la liberté répondent à cet appel du poète. Ils forgent, de leurs mains capables d'ouvrage, l'avenir que le poète entrevoyait seulement. Le vœu de Whitman est comblé. Il voulait que « quiconque touchât son livre » reconnût qu'il « touchait un homme » : quiconque touche son livre touche un monde d'hommes, tient entre ses doigts la pensée d'une nation. C'est au nom du même monde d'hommes qu'a parlé le président Wilson. A qui aura lu les poèmes de Whitman, les discours de Wilson, les temps modernes seront plus clairs. Là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, l'esprit moderne s'est défini lentement. Tandis que nos souvenirs, nos rancunes, nos haines, nos amours, nos traditions, les bonnes et les mauvaises, nous attardent, c'est le privilège de ce peuple nouveau de pouvoir sans remords, sans crainte d'être accusé d'ingratitude ou d'oubli, marcher d'un pas pressé vers l'avenir. Ce privilège par les temps que nous vivons est étrange et précieux. Un homme là-bas n'est point jugé tout à fait fou parce qu'il attribue à la jeunesse elle-même quelque sagesse, parce qu'il pense que les pressentiments et les désirs des adolescents comptent autant que les souvenirs des vieillards, et qu'il importe plus peut-être que l'heure présente soit employée à préparer un monde convenable pour ceux qui vont naître qu'à satisfaire les désirs passionnés de ceux qui vont mourir. On y est sans méfiance pour l'avenir ; on l'accepte cordialement. On pense, comme Whitman encore, qu'étant bien plus vaste que le passé, l'avenir mérite

plus d'intérêt. Whitman disait du passé qu'il est « comme un estuaire qui s'élargit et s'étend merveilleusement alors qu'il s'ouvre sur la vaste mer [1] ». L'avenir est vaste et indéfini comme la mer elle-même.

Ce sont de telles pensées qui font que dans le nouveau monde l'esprit moderne est à l'aise. Il était naturel qu'il dictât de là-bas ses lois à l'univers. Cette terre neuve devait produire l'évangile des temps modernes. La plus grande charte des peuples devait être écrite par un homme des États-Unis. Toute l'âme de notre temps était déjà dans les poèmes écrits par Walt Whitman, il y a plus de cinquante ans. La pensée poétique s'est seulement affermie et précisée, elle est devenue une pensée politique, une pensée armée. Elle est cela même qui s'est fait un peu tous les jours dans l'horreur de nos batailles. Puissions-nous, pour le renouvellement de la France, pour la grande carrière qu'elle a encore à courir, nous laisser guider par cet esprit vivant et conduire le présent « d'une main amicale vers l'avenir ».

JEAN GUEHENNO

1. Cf. Wilson : « Le progrès ! avez-vous jamais réfléchi que c'est là presque un mot nouveau? Il n'est pas de mot qui vienne plus souvent ou plus naturellement sur les lèvres de l'homme moderne, comme si la chose qu'il représente était presque synonyme de la vie même ; et pourtant les hommes pendant des milliers d'années, n'ont jamais parlé de progrès, n'y ont jamais pensé. Ils pensaient dans l'autre sens. Leurs récits d'héroïsme et de gloire étaient contes du passé. C'était l'ancêtre qui ceignait l'armure plus lourde, qui portait la lance plus longue. » « De ce temps-là, c'étaient des géants.» « Maintenant, tout cela est changé. *Nous pensons à l'avenir, non au passé, comme à une époque plus glorieuse si on la compare au présent qui n'est rien.* Le progrès, le développement, voilà des mots tout modernes. L'idée moderne c'est de laisser là le passé, et de se presser en avant vers du nouveau. »

(*La Nouvelle Liberté. Qu'est-ce que le progrès.* — Édition Crès, p. 61.)

L'ATLANTIDE[1]

XIII

HISTOIRE DE L'HETMAN DE JITOMIR

Le comte Casimir en était arrivé à ce point où l'ivresse prend une sorte de gravité, de componction.

Il se recueillit une seconde, et commença ce récit dont je regrette de ne pouvoir reproduire qu'imparfaitement le savoureux archaïsme.

— Lorsque les nouveaux muscats commenceront à rosir dans les jardins d'Antinéa, j'aurai soixante-huit ans. C'est une triste chose, mon cher enfant, d'avoir mangé son blé en herbe. Il n'est pas vrai que la vie est un perpétuel recommencement. Quelle amertume, quand on a connu les Tuileries en 1860, d'en être réduit au point où j'en suis.

Un soir, bien peu avant la guerre (je me rappelle que Victor Noir vivait encore), des femmes charmantes dont je tairai les noms (je lis de temps à autre ceux de leurs fils à la chronique mondaine du *Gaulois*) me manifestèrent le désir de coudoyer des lorettes authentiques. Je les menai à un bal de la *Grande Chaumière*. C'était un public de rapins, de filles, d'étudiants. Au milieu du bastringue, plusieurs couples dansaient le cancan à en décrocher les lustres. Nous remarquâmes surtout un petit

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre, du 1er décembre et du 15 décembre 1918.

jeune homme brun, vêtu d'une mauvaise redingote et d'un pantalon à carreaux que ne soutenait sûrement nulle bretelle. Il était bigle, avait une vilaine barbe et des cheveux poisseux comme des berlingots noirs. Les entrechats qu'il battait étaient extravagants. Ces dames se le firent nommer : Leone Gambetta.

Quelle misère, lorsque je pense qu'il m'eût suffi alors d'abattre d'un coup de pistolet ce vilain avocat pour garantir à tout jamais ma félicité et celle de mon pays d'adoption, car, mon cher ami, je suis Français de cœur, sinon de naissance.

Je suis né en 1829, à Varsovie, d'un père polonais et d'une mère russe, plus exactement volhynienne. C'est d'elle que je tiens mon titre d'Hetman de Jitomir. Il me fut restitué par le tsar Alexandre II, sur la demande que lui en fit, lors de sa visite à Paris, mon auguste maître, l'empereur Napoléon III.

Pour des raisons politiques, sur lesquelles on ne pourrait insister sans refaire l'histoire de la malheureuse Pologne, mon père, le comte Bielowsky, quitta Varsovie en 1830, et vint habiter Londres. Sa fortune, immense, il se mit à la dilapider à la mort de ma mère, par chagrin, m'a-t-il dit. Quand il mourut à son tour, au moment de l'affaire Pritchard, il ne me laissait guère qu'un millier de livres sterling de rente, plus deux ou trois martingales, dont j'ai reconnu plus tard l'inopérance.

Je ne me souviendrai jamais sans émotion de mes dix-neuvième et vingtième années, époque où je liquidai complètement ce petit héritage. Londres était véritablement alors une ville adorable. Je m'étais arrangé une très aimable garçonnière dans *Piccadilly*.

Piccadilly ! Shops, palaces, bustle and breeze,
The whirling of wheels, and the murmur of trees.

La chasse au renard en *briska*, les promenades en *boggy* à Hyde-Park, le bal, le raout, sans préjudices des petites parties fines avec les faciles Vénus de Drury-Lane prenaient tout mon temps. Tout, je suis injuste. Il restait le jeu, et un sentiment de piété filiale me poussait à y vérifier les martingales du défunt comte, mon père. C'est le jeu qui fut la cause de

l'événement que je vais dire, et dont ma vie devait être si étrangement bouleversée.

Mon ami lord Malmesbury m'avait répété cent fois : « Il faut que je vous mène chez une femme exquise qui habite Oxford Street, nº 277 : miss Howard. » Un soir, je me laissai faire. C'était le 22 février 1848. La maîtresse de maison était vraiment d'une beauté parfaite et les convives étaient charmants. Outre Malmesbury, j'y comptai plusieurs relations, lord Clebden, lord Chesterfield, sir Francis Mountjoye, major au 2e *Life Guards*, le comte d'Orsay. On joua, puis on se mit à parler politique. Les événements de France faisaient les frais de la conversation, et on discutait à perte de vue sur les conséquences de l'émeute qui avait éclaté le matin même à Paris, à la suite de l'interdiction du banquet du XIIe arrondissement, et dont le télégraphe venait d'apporter la nouvelle. Je ne m'étais jamais occupé jusque là des choses publiques. Je ne sais donc ce qui me passa par la tête lorsque j'affirmai avec la fougue de mes dix-neuf ans que les nouvelles arrivées de France signifiaient la République pour le lendemain et l'Empire pour le surlendemain...

Les convives accueillirent ma boutade avec un rire discret, et leurs regards se portaient du côté d'un invité qui était assis cinquième à une table de bouillotte où l'on venait de s'arrêter de jouer.

L'invité sourit aussi. Il se leva, vint vers moi. Je le vis de taille moyenne, plutôt petit, serré dans une redingote bleue, l'œil lointain et vague.

Tous les assistants considéraient cette scène avec un amusement ravi.

— A qui ai-je l'honneur? — demanda-t-il d'une voix très douce.

— Comte Casimir Bielowsky, — répondis-je vertement, pour lui prouver que la différence d'âge n'était pas un motif suffisant à justifier son interrogation.

— Eh bien, mon cher comte, puisse votre prédiction se réaliser, et j'espère que vous voudrez bien ne pas négliger les Tuileries, — fit en souriant l'invité à la redingote bleue.

Et il ajouta, consentant enfin à se présenter :

— Prince Louis-Napoléon Bonaparte.

Je n'ai joué aucun rôle actif dans le coup d'État, et je ne le regrette point. Mon principe est qu'un étranger ne doit pas s'immiscer dans les tumultes intérieurs d'un pays. Le prince comprit cette discrétion, et n'oublia pas le jeune homme qui lui avait été d'un si heureux augure.

Je fus un des premiers qu'il appela à l'Élysée. Ma fortune fut définitivement assise par une note diffamatoire de *Napoléon le petit*. L'an d'après, quand Monseigneur Sibour eût passé par là, j'étais fait gentilhomme de la Chambre, et l'Empereur poussait sa bonté jusqu'à me faire épouser la fille du maréchal Repeto, duc de Mondovi.

Je n'ai aucun scrupule à proclamer que cette union ne fut pas ce qu'elle aurait dû être. La comtesse, âgée de dix ans de plus que moi, était revêche et pas particulièrement jolie. En outre, sa famille avait formellement exigé le régime dotal. Or, je n'avais plus à cette époque que mes vingt-cinq livres d'appointements comme gentilhomme de la Chambre. Triste sort pour quelqu'un qui fréquentait le comte d'Orsay et le duc de Gramont-Caderousse. Sans la bienveillance de l'Empereur, comment eussé-je fait?

Un matin du printemps de 1862, j'étais dans mon cabinet à dépouiller mon courrier. Il y avait une lettre de Sa Majesté, me convoquant pour quatre heures aux Tuileries ; une lettre de Clémentine, m'informant qu'elle m'attendait à cinq heures chez elle. Clémentine était la toute belle pour qui je faisais alors des folies. J'en étais d'autant plus fier que je l'avais soufflée, un soir, à la Maison Dorée, au prince de Metternich qui en était très épris. Toute la cour, m'enviait cette conquête ; j'étais moralement obligé de continuer à en assumer les charges. Et puis Clémentine était si jolie ! L'Empereur lui-même... Les autres lettres, mon Dieu, les autres lettres étaient précisément les notes des fournisseurs de cette enfant qui, malgré mes remontrances discrètes, s'obstinait à me les faire tenir à mon domicile conjugal.

Il y en avait pour un peu plus de quarante mille francs. Robes et sorties de bal de la maison Gagelin-Opigez, 23, rue Richelieu ; chapeaux et coiffures de madame Alexandrine, 14, rue d'Antin ; jupons multiples et lingerie de madame

Pauline, 100, rue de Clérry ; passementeries et gants *Joséphine* de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin ; foulards de la *Malle des Indes* ; mouchoirs de la *Compagnie Irlandaise* ; dentelles de la maison Ferguson ; lait antéphélique de Candès... Ce lait anthéphélique de Candès surtout me combla de stupéfaction. La facture portait cinquante et un flacons. Six cent trente-sept francs cinquante de lait antéphélique de Candès. De quoi édulcorer l'épiderme d'un escadron de cent-gardes !

— Cela ne peut continuer ainsi, — dis-je, mettant les factures dans ma poche.

A quatre heures moins dix, je franchissais le guichet du Carrousel.

Dans le salon des aides de camp, je tombai sur Bacciochi.

— L'Empereur est grippé, — me dit-il. — Il garde la chambre. Il a donné l'ordre de vous introduire dès que vous serez là. Venez.

Sa Majesté, vêtue d'un veston à brandebourgs et d'un pantalon cosaque, rêvait devant une fenêtre. On voyait onduler les pâles verdures des Tuileries qui luisaient sous une petite pluie tiède.

— Ah ! te voilà, — fit Napoléon. — Tiens prends une cigarette. Il paraît que vous en avez fait de belles, toi et Gramont-Caderousse, hier soir, au *Château des Fleurs*.

J'eus un sourire de satisfaction.

— Eh quoi, Votre Majesté sait déjà...

— Je sais, je sais, vaguement.

— Connaît-elle le dernier mot de Gramont-Caderousse?

— Non, mais tu vas me le dire.

— Eh bien, voilà ! Nous étions cinq ou six, moi, Viel-Castel, Gramont, Persigny...

— Persigny, — fit l'Empereur, — il a tort de s'afficher avec Gramont, après tout ce que Paris raconte de sa femme.

— Justement, Sire. Eh bien, Persigny était ému, il faut croire. Il s'est mis à nous parler des tristesses que lui causait la conduite de la duchesse.

— Ce Fialin manque un peu de tact, — murmura l'Empereur.

— Justement, Sire. Alors, Votre Majesté sait-elle ce que Gramont lui a lancé?

— Quoi?

— Il lui a dit : « Monsieur le duc, je vous défends de dire devant moi du mal de ma maîtresse. »

— Gramont exagère, — fit Napoléon avec un sourire rêveur.

— C'est ce que nous avons tous trouvé, Sire, y compris Viel-Castel, qui était pourtant ravi.

— A propos, — fit l'Empereur après un silence, — j'ai oublié de te demander des nouvelles de la comtesse Bielowsky.

— Elle va bien, Sire. Je remercie Votre Majesté.

— Et Clémentine? Toujours aussi bonne enfant?

— Toujours, Sire. Mais...

— Il paraît que monsieur Baroche en est amoureux fou.

— J'en suis très honoré, Sire. Mais cet honneur devient bien onéreux.

J'avais tiré de ma poche les notes de la matinée et les étalais sous les yeux de l'Empereur.

Il regarda avec son sourire lointain.

— Allons, allons. Ce n'est que cela. J'y remédierai, d'autant que j'ai à te demander un service.

— Je suis à l'entière disposition de Votre Majesté.

Il agita une sonnette.

— Faites venir monsieur Mocquard.

— Je suis grippé, — ajouta-t-il. — Mocquard t'expliquera la chose.

Le secrétaire particulier de l'Empereur entra.

— Voici Bielowsky, Mocquard, — dit Napoléon. — Vous êtes au courant de ce que j'attends de lui. Mettez-l'y.

Et il se remit à tapoter les vitres, sur lesquelles la pluie giclait maintenant avec rage.

— Mon cher comte, — dit Mocquard en prenant place, — c'est très simple. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'un jeune explorateur de talent, monsieur Henry Duveyrier.

Je secouai négativement la tête, fort surpris par cette entrée en matière.

— Monsieur Duveyrier, — continua Mocquard, — est rentré à Paris après un voyage particulièrement audacieux dans le Sud Algérien et le Sahara. Monsieur Vivien de Saint-Martin que j'ai vu ces jours-ci m'a affirmé que la Société de Géographie comptait lui décerner à ce propos sa

grande médaille d'or. Au cours de son voyage, monsieur Duveyrier est entré en relations avec les chefs du peuple qui s'est montré jusqu'ici si rebelle à l'influence des armées de Sa Majesté, les Touareg.

Je regardai l'Empereur ; mon ahurissement était tel qu'il se mit à rire.

— Écoute, — dit-il.

— Monsieur Duveyrier, — continua Mocquard, — a pu obtenir qu'une délégation de ces chefs vînt à Paris présenter ses respects à Sa Majesté. Des résultats très importants peuvent sortir de cette visite, et son Excellence le ministre des Colonies ne désespère pas d'en obtenir la signature d'un traité de commerce réservant à nos nationaux des avantages particuliers. Ces chefs, au nombre de cinq, parmi lesquels le Cheikh Othmann, amenokal ou sultan de la Confédération des Adzger, arrivent demain matin à la gare de Lyon. Monsieur Duveyrier les y attendra. Mais l'Empereur a pensé qu'en outre...

— J'ai pensé, — dit Napoléon III, comblé d'aise par mon air ébahi, — qu'il était correct qu'un des gentilhommes de ma Chambre attendît à leur arrivée ces dignitaires musulmans. C'est pourquoi tu es ici, mon pauvre Bielowsky. Ne t'effraye pas, — ajouta-t-il en riant plus fort. — Tu auras avec toi monsieur Duveyrier. Tu n'es chargé que de la partie mondaine de la réception : accompagner ces imans au déjeuner que je leur offre demain aux Tuileries, puis, le soir, discrètement, à cause de leur religion qui est très susceptible, arriver à leur donner une haute idée de la civilisation parisienne, sans rien exagérer : n'oublie pas qu'ils sont, au Sahara, de hauts dignitaires religieux. Là-dessus, j'ai confiance en ton tact et te laisse carte blanche... Mocquard !

— Sire?

— Vous ferez porter au budget, mi-partie des Affaires étrangères, mi-partie des Colonies, les fonds nécessaires au comte Bielowsky pour la réception de la délégation targui. Il me semble que cent mille francs pour commencer... Le comte n'aura qu'à vous faire savoir s'il a été induit à dépasser ce crédit.

Clémentine habitait, rue Boccador, un petit pavillon mauresque que j'avais acheté pour elle à monsieur de Lesseps. Je la trouvai au lit. En m'apercevant elle fondit en larmes.

— Grands fous que nous sommes, — murmura-t-elle au milieu de ses sanglots, — qu'avons-nous fait !

— Clémentine, voyons !

— Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous fait ! — répétait-elle, et j'avais contre moi ses immenses cheveux noirs, sa chair tiède qui fleurait l'eau de Nanon.

— Qu'y a-t-il? Mais qu'y a-t-il?

— Il y a, — et elle me murmura quelque chose à l'oreille.

— Non, — fis-je, abasourdi. — Es-tu bien sûre?

— Si j'en suis sûre !

J'étais atterré.

— Cela n'a pas l'air de te faire plaisir, — dit-elle, très aigre.

— Je ne dis pas cela, Clémentine, mais enfin... Je suis très heureux, je t'assure.

— Prouve-le-moi : passons demain la journée ensemble.

— Demain, — sursautai-je, — impossible !

— Pourquoi? — demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Parce que, demain, il faut que je pilote la mission targui dans Paris... Ordre de l'Empereur.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette craque? — fit Clémentine.

J'avoue que rien ne ressemble plus à un mensonge que la vérité.

Je refis tant bien que mal à Clémentine le récit de Mocquard. Elle m'écoutait avec un air qui signifiait : on ne me la fait pas !

A la fin, furieux, j'éclatai.

— Tu n'as qu'à venir voir. Je dîne demain soir avec eux, je t'invite.

— Sûr que j'irai, — fit Clémentine très digne.

J'avoue avoir manqué de sang-froid en cette minute. Mais aussi, quelle journée. Quarante mille francs de notes au réveil. La corvée d'avoir à convoyer des sauvages dans Paris pour le lendemain. Et, par-dessus le marché, l'annonce d'une prochaine paternité irrégulière...

« Après tout, pensai-je en rentrant chez moi, ce sont les ordres de l'Empereur. Il m'a demandé de donner à ces Touareg une idée de la civilisation parisienne. Clémentine se tient très bien dans le monde, et, pour le moment, il ne faut pas l'exaspérer. Je vais retenir un cabinet pour demain soir au Café de Paris, et dire à Gramont-Caderousse et Viel-Castel qu'ils amènent leurs folles maîtresses. Ce sera très gaulois de voir l'attitude des enfants du désert au milieu de cette petite partie. »

Le train de Marseille arrivait à dix heures vingt. Sur le quai, je trouvai monsieur Duveyrier, un bon jeune homme de vingt-trois ans, avec des yeux bleus et une petite barbiche blonde. Les Touareg tombèrent dans ses bras en descendant du wagon. Il avait vécu deux ans avec eux, sous la tente, au diable vauvert. Il me présenta au chef, le Cheikh Othman, et aux quatre autres, des hommes splendides sous leurs cotonnades bleues et leurs amulettes de cuir rouge. Heureusement tous ces gens-là parlaient une sorte de *sabir* qui facilita bien les choses.

Je ne mentionne que pour mémoire le déjeuner aux Tuileries, les visites de la soirée, au Muséum, à l'Hôtel de Ville, à l'Imprimerie impériale. Chaque fois, les Touareg inscrivaient leur nom sur le livre d'or de l'endroit. Cela n'en finissait plus. Pour en donner une idée. voici quel était le nom complet du seul Cheikh-Othman : Othman-ben-el-Hadj-el-Bekri-ben-el-Hadj-el-Faqqi-ben-Mohammed-Boûya-ben-si-Ahmed-es-Soûki-ben-Mahmoûd [1].

Et il y en avait cinq comme cela!

Mon humeur se maintint bonne, cependant, car, sur les boulevards, partout, notre succès fut colossal. Au Café de Paris, à six heures et demie, ce fut du délire. La délégation un peu grise, m'embrassait, *Bono*, Napoléon, *bono*, Eugénie ; *bono*, Casimir ; *bono*, *roumis*. Gramont-Caderousse et Viel-Castel étaient déjà dans le numéro 8, avec Anna Grimaldi, des Folies-Dramatiques, et Hortense Schneider, toutes deux belles à faire peur. Mais la palme revint, quand elle entra, à ma

1. Il m'a été donné de retrouver sur le livre d'or de l'Imprimerie nationale les noms des chefs touareg et de ceux qui les accompagnèrenr dans leur visite, M. Henry Duveyrier et le comte Bielowsky. (Note de M. Leroux.)

chère Clémentine. Il faut que je te dise comment elle était mise : robe de tulle blanc, sur jupe en tarlatane bleu de Chine, avec plissé et bouillonné de tulle au-dessus du plissé. La jupe de tulle se trouvait relevée de chaque côté par des guirlandes de feuillage vert entremêlées de volubilis roses. Elle formait ainsi baldaquin rond, ce qui permettait de voir la jupe de tarlatane devant et sur les côtés. Les guirlandes remontaient jusqu'à la ceinture, et, dans l'espace des deux branches, il se trouvait des nœuds de satin rose à longs bouts. Le corsage à pointe était drapé de tulle, accompagné d'une berthe bouillonnée de tulle avec volant de dentelle. Comme coiffure, elle avait sur ses cheveux noirs une couronne-diadème des mêmes fleurs. Deux longues traînes de feuillage tournaient dans les cheveux et retombaient sur le cou. Comme sortie de bal, une sorte de camail en cachemire bleu brodé d'or et doublé en satin blanc.

Tant de splendeur et de beauté émurent immédiatement les Touareg, et surtout le voisin de droite de Clémentine, El-Hadj-Ahmed-ben-Guemâma, propre frère du Cheikh Othman, et amenokal du Hoggar. Au potage essence de gibier, arrosé de Tokay, il était déjà très épris. Quand on servit la compote de fruits Martinique à la liqueur de madame Amphoux, il manifestait les signes les plus expressifs d'une passion sans bornes. Le vin de Chypre de la Commanderie acheva de l'éclairer sur ses sentiments. Hortense me faisait du pied sous la table. Gramont, pour avoir voulu en faire autant à Anna, se trompa et souleva les protestations indignées d'un des Touareg. Je puis affirmer que lorsque l'heure vint de partir pour Mabille, nous étions fixés sur la façon dont nos visiteurs respectaient la prohibition édictée par le Prophète à l'égard du vin.

A Mabille, tandis que Clémentine, Horace, Anna, Ludovic et les trois Touareg se livraient au plus endiablé des galops, le Cheikh Othman m'avait pris à part, et me confiait avec une visible émotion certaine commission dont venait de le charger son frère, le Cheikh Ahmed.

Le lendemain, à la première heure, j'arrivai chez Clémentine.

— Ma fille, — commençai-je, après être, non sans peine, parvenu à la réveiller, — écoute-moi, j'ai à te parler sérieusement.

Elle se frotta les yeux avec humeur.

— Comment trouves-tu ce jeune seigneur arabe, qui, hier soir, te serrait de si près?

— Mais... pas mal, — fit-elle en rougissant.

— Sais-tu que dans son pays, il est prince souverain, et règne sur des territoires cinq ou six fois plus étendus que ceux de notre auguste maître, l'Empereur Napoléon III?

— Il m'a murmuré quelque chose comme cela, — fit-elle, intéressée.

— Eh bien, te plairaît-il de monter sur un trône, à l'instar de notre auguste souveraine, l'Impératrice Eugénie?

Clémentine me regarda ébahie.

— C'est son propre frère, le Cheikh Othman, qui m'a chargé en son nom de cette démarche.

Clémentine ne répondit pas, hébétée autant qu'éblouie.

— Moi, impératrice ! — finit-elle par dire.

— Tu n'as qu'à décider. Il faut ta réponse avant midi. Si c'est oui, nous déjeunons ensemble chez Voisin, et tope-là.

Je voyais que déjà la résolution de Clémentine était prise, mais elle crut bon de faire montre d'un peu de sentiment.

— Et toi, toi, — gémit-elle, — T'abandonner ainsi, jamais !

— Mon enfant, pas de folies, — fis-je doucement. — Tu ignores peut-être que je suis ruiné. Mais là, complètement ; je ne sais même pas comment je vais pouvoir payer demain ton lait antéphélique.

— Ah ! — fit-elle.

Elle ajouta cependant :

— Et... l'enfant?

— Quel enfant?

— Le... le nôtre.

— Ah ! c'est vrai. Eh ! mais, tu le passeras aux profits et pertes. Je suis même sûr que le Cheikh Ahmed trouvera qu'il lui ressemble.

— Tu as toujours le mot pour rire, — fit-elle, souriant et pleurant à demi.

Le lendemain à la même heure, l'express de Marseille emportait les cinq Touareg et Clémentine. La jeune femme, radieuse, s'appuyait sur le bras du Cheikh Ahmed qui ne se connaissait pas de joie.

— Y a-t-il beaucoup de magasins dans notre capitale? — demandait-elle langoureusement à son fiancé.

Et l'autre, avec un large rire sous son voile, répondait :

— *Besef, besef. Bono, roumis, bono.*

Au moment du départ, Clémentine eut une crise d'émotion.

— Casimir, écoute, tu as toujours été bon pour moi. Je vais être reine. Si tu as des ennuis ici, promets-moi, jure-moi...

Le Cheikh avait compris. Il prit une bague à son doigt et la passa au mien.

— Sidi Casimir camarade, — affirma-t-il énergiquement. — Toi venir nous retrouver. Prendre bague Sidi Ahmed et montrer. Tout le monde au Hoggar camarade. *Bono*, Hoggar, *bono.*

Quand je sortis de la gare de Lyon, j'avais la sensation d'avoir réussi une excellente plaisanterie.

L'Hetman de Jitomir était complètement ivre. J'eus toutes les peines du monde à comprendre la fin de son histoire, d'autant qu'il l'entremêlait à chaque instant de couplets empruntés au meilleur répertoire de Jacques Offenbach.

Dans un bois passait un jeune homme,
Un jeune homme frais et beau,
Sa main tenait une pomme,
Vous voyez d'ici le tableau.

Qu'est-ce qui fut désagréablement surpris par le coup de Sedan ! ce fut Casimir, le petit Casimir. Pour le 5 septembre, cinq mille louis à payer, et pas le premier sou, non pas le premier sou. Je prends mon chapeau et mon courage, et pars pour les Tuileries. Il n'y avait plus d'Empereur, pardieu, non. Mais l'Impératrice était si bonne. Je la trouve seule, — ah ! les gens déguerpissent vite dans ces circonstances, — seule avec un sénateur, monsieur Mérimée, le seul homme de lettres que j'aie connu qui fût en même temps homme du monde.

« Madame, lui disait-il, il faut abandonner tout espoir. Monsieur Thiers, que je viens de rencontrer sur le pont Royal, ne veut rien entendre. »

— Madame, — dis-je à mon tour, — Votre Majesté saura toujours où sont ses vrais amis.

Et je lui baise la main.

Evohé, que les déesses
Ont de drôles de façons
Pour enjôler, pour enjôler, pour enjôler les gaûarçons.

Je rentre chez moi, rue de Lille. En route, je croise la canaille qui se rendait du Corps législatif à l'Hôtel de Ville. Mon parti était pris.

— Madame, — dis-je à ma femme, — mes pistolets.

— Qu'y a-t-il? — fait-elle effrayée.

— Tout est perdu. Il reste à sauver l'honneur. Je vais me faire tuer sur les barricades.

— Ah ! Casimir, — sanglote-t-elle en tombant dans mes bras, — je vous avais méconnu. Pardonnez-moi?

— Je vous pardonne, Aurélie, — fis-je avec une dignité émue, — j'ai eu moi-même bien des torts.

Je m'arrachai à cette triste scène. Il était six heures. Rue du Bac, je hèle un fiacre en maraude.

— Vingt francs de pourboire, — dis-je au cocher, — si tu arrives gare de Lyon pour le train de Marseille, six heures trente-sept.

L'Hetman de Jitomir ne put en dire davantage. Il avait roulé sur les coussins et dormait à poings fermés.

En chancelant, je m'approchai de la grande baie.

Le soleil montait, jaune pâle, derrière les montagnes d'un bleu cru.

XIV

HEURES D'ATTENTE

C'était la nuit que Saint-Avit aimait à me conter par le menu sa prestigieuse histoire. Il me la débitait en petites

tranches, rigoureuses et chronologiques, n'anticipant point sur les épisodes d'un drame dont je connaissais par avance la tragique issue. Non par souci de ménager ses effets, sans doute, — je le sentais tellement éloigné d'un calcul de cette sorte. Uniquement à cause de l'extraordinaire nervosité où le plongeait l'évocation de tels souvenirs.

Ce soir-là, le convoi nous apportant le courrier de France venait d'arriver. Les lettres que Chatelain nous avait remises gisaient sur la petite table, non décachetées. Le photophore, halo blême au milieu de l'immense désert noir, permettait de reconnaître les écritures des adresses. Oh! le sourire victorieux de Saint-Avit, lorsque, repoussant de la main toutes ces lettres, je lui dis, d'une voix haletante :

— Continue.

Il acquiesça sans se faire prier.

— Rien ne pourra te donner une idée de la fièvre qui fut la mienne du jour où l'Hetman de Jitomir me raconta son équipée jusqu'au jour où je me retrouvai en présence d'Antinéa. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que la pensée que j'étais en quelque sorte condamné à mort n'entrait pour rien dans cette fièvre. Au contraire, elle était surtout motivée par ma hâte de voir arriver l'événement qui serait le signal de ma perte, la convocation d'Antinéa. Mais cette convocation ne se pressait pas d'arriver. Et c'est de ce retard que naissait ma maladive exaspération.

Ai-je eu, au cours de ces heures, quelques instants de lucidité? Je ne le crois pas. Je ne me souviens pas de m'être jamais dit : « Eh quoi, n'as-tu pas honte? Captif d'une situation sans nom, non seulement tu ne fais rien pour t'en affranchir, mais encore tu bénis ta servitude et aspires à ta ruine. » Le goût de demeurer là, à souhaiter la suite de l'aventure, je ne le colorais même pas du prétexte qu'aurait pu m'offrir la volonté de ne pas chercher à m'évader sans Morhange. Si une sourde inquiétude me prenait de ne plus voir ce dernier, c'était déjà pour des raisons autres que le désir de le savoir sain et sauf.

Sain et sauf, d'ailleurs, je savais qu'il l'était. Les Touareg blancs du service particulier d'Antinéa étaient, certes, peu

communicatifs. Les femmes n'étaient guère plus loquaces. Je savais, il est vrai, par Sidya et Aguida, que mon compagnon aimait bien les grenades, ou qu'il ne pouvait souffrir le kous-kous aux bananes. Mais, dès qu'il s'agissait d'avoir un renseignement d'ordre différent, elles prenaient la fuite dans les longs couloirs, effarouchées. Avec Tanit-Zerga, c'était bien autre chose. Cette petite paraissait avoir une sorte de répulsion à évoquer devant moi le moindre fait se rapportant à Antinéa. Elle était pourtant, je le savais, dévouée comme un chien à sa maîtresse. Mais elle gardait un mutisme obstiné si je venais à prononcer son nom, et, par répercussion, celui de Morhange.

Quant aux blancs, j'avais une espèce de répulsion à interroger ces sinistres fantoches. D'ailleurs, ils s'y prêtaient peu tous les trois. L'Hetman de Jitomir sombrait de plus en plus dans l'alcool. Ce qui lui restait de raison, il semblait qu'il l'eût liquidé le soir qu'il avait évoqué pour moi sa jeunesse. Je le rencontrai de temps en temps dans les couloirs devenus soudain pour lui trop étroits, fredonnant d'une voix pâteuse un couplet de l'air de *la Reine Hortense* :

De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant,
Car elle est la plus belle
Et toi le plus vaillant.

Le pasteur Spardek, j'eusse giflé avec bonheur ce fesse-mathieu. Quant au hideux petit homme à palmes, au rédacteur placide des étiquettes de la salle de marbre rouge, comment le rencontrer sans avoir envie de lui crier à la face : « Eh, eh! monsieur le professeur, un très curieux cas d'apocope : Ατλαντίνεα. — Suppression de l'*alpha*, du *to* et du *lambda* ! J'ai à votre disposition un cas aussi curieux : Κλεμεντίνεα. Clémentine. — Apocope du *kappa*, du *lambda*, de l'*epsilonn* et du *mû*. — Si Morhange était parmi nous, il vous dirait à ce sujet beaucoup de jolies choses érudites. Mais, hélas ! Morhange ne daigne plus venir parmi nous. On ne voit plus Morhange. »

Ma fièvre de savoir trouvait un accueil un peu moins réservé auprès de Rosita, la vieille négresse manucure ; jamais je ne me suis fait autant polir les ongles qu'en ces jours d'incerti-

tude. A cette heure, depuis six ans, elle doit être morte. Je ne manquerai pas à sa mémoire en notant qu'elle aimait fort la bouteille. La pauvre était sans défense contre celles que je lui apportais, et que je vidais avec elle, par politesse.

A l'inverse des autres esclaves, qui viennent du Sud vers la Turquie par l'intermédiaire des marchands de Rhât, elle était née à Constantinople, et avait été amenée en Afrique par son maître devenu kaïmakam de Rhadamès... Mais n'attends pas de moi que je complique une histoire déjà assez fertile en péripéties par le récit des avatars de cette manucure.

— Antinéa, — me disait-elle, — est fille d'El-Hadj-Ahmed-ben-Guemâma, amenokal du Hoggar, et Cheikh de la grande tribu noble des Kel-Rhela. Elle est née en l'an douze cent quatre vingt-un de l'Hégire. Elle n'a jamais voulu épouser quiconque. Sa volonté a été respectée, car la volonté des femmes est souveraine dans ce Hoggar, sur lequel elle règne aujourd'hui. Elle est petite-cousine de Sidi-El-Senoussi, et elle n'a qu'un mot à dire pour que le sang roumi coule à flot du Djerid au Touat et du Tchad au Sénégal. Si elle l'avait voulu, elle aurait vécu belle et respectée au pays des *roumis*. Mais elle préfère qu'ils viennent à elle.

— Cegheïr-ben-Cheïkh, — disais-je, — tu le connais? Il lui est tout dévoué?

— Nul ne connaît ici très bien Cegheïr-ben-Cheïkh, parce qu'il est constamment en voyage. Il est vrai qu'il est tout dévoué à Antinéa. Cegheïr-ben-Cheïkh est Senoussi, et Antinéa est la cousine du chef des Senoussi. En outre, il lui doit la vie. Il est un de ceux qui assassinèrent le grand *Kébir* Flatters. A cause de cela, Ikhenoukhen, amenokal des Touareg Azdger, par crainte des représailles des Français, voulut qu'on leur livrât Cegheïr-ben-Cheïkh. Quand tout le Sahara le rejetait, c'est auprès d'Antinéa qu'il trouva asile. Cegheïr-ben-Cheïkh ne l'oubliera jamais, car il est brave et pratique la loi du Prophète. Pour la remercier, il conduisit à Antinéa, alors âgée de vingt ans, et vierge, trois officiers français du premier corps d'occupation de Tunisie. Ce sont ceux qui portent, dans la salle de marbre rouge, les numéros 1, 2 et 3.

— Et Cegheïr-ben-Cheïkh s'est toujours acquitté avec succès de sa mission?

— Cegheïr-ben-Cheïkh est bien dressé, et il connaît l'immense Sahara comme, moi, je connais ma petite chambre au sommet de la montagne. Au commencement, il a pu se tromper. C'est ainsi qu'à ses premiers voyages, il a ramené le vieux Le Mesge et le marabout Spardek.

— Qu'a dit Antinéa en les voyant?

— Antinéa? Elle a tellement ri qu'elle leur a fait grâce. Cegheïr-ben-Cheïkh était vexé de la voir rire ainsi. Depuis, il ne s'est plus jamais trompé.

— Il ne s'est plus jamais trompé?

— Non. A tous ceux qui sont venus ici, ramenés par lui, j'ai soigné les pieds et les mains. Tous étaient jeunes et beaux. Mais je dois dire que ton camarade, qu'on m'a conduit l'autre jour après toi, était peut-être le plus beau.

— Pourquoi, — demandai-je, détournant la conversation, — pourquoi, puisqu'elle leur faisait grâce, n'a-t-elle pas rendu leur liberté au pasteur et à monsieur Le Mesge ?

— Elle a trouvé à les employer, paraît-il, — fit la vieille. — Et puis, quiconque entre une fois ici n'en doit plus ressortir. Sinon les Français auraient tôt fait d'arriver, et, quand ils verraient la salle de marbre rouge, ils massacreraient tout le monde. D'ailleurs, tous ceux qui ont été conduits ici par Cegheïr-ben-Cheïkh, tous, sauf un, quand ils ont vu Antinéa, n'ont plus essayé de s'échapper.

— Les garde-t-elle longtemps?

— Cela dépend d'eux, et du plaisir qu'elle y trouve. Deux mois, trois mois, en moyenne. Cela dépend. Un grand officier belge, taillé comme un colosse, n'a pas fait huit jours. Par contre, tout le monde se rappelle ici le petit Douglas Kaine, un officier anglais : elle l'a gardé près d'un an.

— Et puis?

— Et puis, il est mort, — fit la vieille, comme étonnée de ma question.

— De quoi est-il mort?

Elle eut le mot de monsieur Le Mesge :

— Comme tous les autres : d'amour.

» D'amour, — continua-t-elle. — Ils meurent tous d'amour, quand ils voient que leur temps est fini, et que Cegheïr-ben-Cheïkh part pour en chercher d'autres. Plusieurs

sont morts doucement, avec aux yeux de grosses larmes. Ils ne dormaient ni ne mangeaient plus. Un officier de marine français est devenu fou. Il chantait, la nuit, un triste chant de chez lui qui résonnait dans toute la montagne. Un autre, un Espagnol, était comme enragé ; il voulait mordre. Il a fallu l'abattre. Beaucoup sont morts du kif, un kif plus violent que l'opium. Quand ils n'ont plus Antinéa, ils fument, fument. La plupart sont morts ainsi... les plus heureux. Le petit Kaine est mort autrement.

— Comment est mort le petit Kaine?

— D'une façon qui nous fit à tous beaucoup de peine. Je t'ai dit que c'est lui qui est resté le plus longtemps parmi nous. Nous en avions pris l'habitude. Dans la chambre d'Antinéa, sur une petite table de Kairouan, peinte en bleu et or, il y a un timbre, avec un long marteau d'argent, à manche d'ébène, très lourd. C'est Aguida qui m'a conté la scène. Quand Antinéa, en souriant comme elle le fait sans cesse, signifia son congé au petit Kaine, il resta devant elle, muet, très pâle. Elle frappa le timbre pour qu'on l'emmena. Un Targui blanc entra. Mais le petit Kaine avait sauté sur le marteau, et le Targui blanc gisait à terre, le crâne fracassé. Antinéa souriait toujours. On entraîna le petit Kaine dans sa chambre. La même nuit, trompant la surveillance de ses gardiens, il sauta par la fenêtre, d'une hauteur de deux cents pieds. Les ouvriers de l'atelier d'embaumement m'ont dit qu'ils avaient eu toutes les peines du monde avec son corps. Mais ils s'en s'ont assez bien tirés. Tu n'as qu'à aller voir. Dans la salle de marbre rouge, il occupe la niche numéro 26.

La vieille, dans son verre, noya son émotion.

— Deux jours avant, — reprit-elle, — j'étais venue lui faire les ongles, ici, car c'était sa chambre. Sur le mur, près de la fenêtre, avec son canif, il écrivait dans la pierre quelque chose. Regarde, ça se voit encore.

Was it not Fate, that, on this July midnight.

En n'importe quel autre instant, ce vers, gravé dans la pierre de la fenêtre par où le petit officier anglais s'était précipité, m'eût empli d'une émotion infinie. Mais une autre pensée voyageait alors dans mon cœur.

— Dis-moi, — fis-je, d'une voix aussi calme que je pus, — quand Antinéa tient l'un de nous sous sa puissance, elle l'enferme auprès d'elle, n'est-ce pas? On ne le voit plus?

La vieille eut un geste négatif.

— Elle ne craint pas qu'il s'échappe. La montagne est bien close. Antinéa n'a qu'à frapper sur son timbre d'argent ; il sera immédiatement auprès d'elle.

— Mon compagnon pourtant. Je ne l'ai pas revu depuis qu'elle l'a appelé...

La négresse sourit d'un air entendu.

— Si tu ne le vois pas, c'est qu'il préfère rester auprès d'elle, dans sa chambre, à côté de la sienne. Antinéa ne l'y force pas. Elle ne l'en empêche pas non plus.

Violemment, j'assénai un coup de poing sur la table.

— Va-t'en, vieille folle! Et plus vite que cela.

Effarée, Rosita s'enfuit, ayant pris à peine le temps de rassembler ses petits instruments.

Was it not Fate, that, on this July midnight.

J'ai obéi à la suggestion de la négresse. Suivant les couloirs, me trompant, remis dans le droit chemin par le pasteur Spardek rencontré, j'ai poussé la porte de la salle de marbre rouge. Je suis entré.

Cette fraîcheur de crypte parfumée m'a fait du bien. Il n'est pas d'endroit si sinistre qui ne soit comme clarifié par le murmure de l'eau courante. La cascade bruissant au milieu de la salle me réconforte. Un jour, avant un combat, j'étais couché avec ma section parmi les grandes herbes, attendant le moment, le coup de sifflet qui fait qu'on se lève sous les balles. A mes pieds, un ruisseau. J'écoutais le frais glou-glou. J'admirais les jeux d'ombre et de lumière dans l'eau transparente, les petites bêtes, les petits poissons noirs, les herbes vertes, le sable jaune et ridé... Le mystère de l'eau m'a toujours transporté.

Ici, dans la salle tragique, ma pensée est polarisée par la cascade ténébreuse. Je la sens amie. Elle me permet de ne pas défaillir au milieu des témoignages figés de tant de monstrueux forfaits.

Le numéro 26. C'est bien lui. *Lieutenant Douglas Kaine, né à Édimbourg, le 21 septembre 1862. Mort au Hoggar, le 16 juillet 1890.* Vingt-huit ans. Il n'avait pas vingt-huit ans ! Une face émaciée sous la gaine d'orichalque. Une triste bouche passionnée. C'est bien lui. Pauvre petit. — Édimbourg, — je connais Édimbourg, sans y être jamais allé. Des murailles du château, on aperçoit les collines de Pentland? « *Regardez un peu plus bas*, disait à Anne de Saint-Yves, la douce miss Flora de Stevenson, *regardez un peu plus bas, vous verrez, au pli de la colline, un bouquet d'arbres et un filet de fumée qui s'élève entre eux. C'est Swanston Cottage, où mon frère et moi demeurons avec ma tante. Si sa vue peut vraiment vous faire plaisir, j'en serai heureuse.* » Quand il partit pour le Darfour, Douglas Kaine laissait sûrement à Edimbourg une Miss Flora, aussi blonde que celle de Saint-Yves. Mais que sont ces minces jeunes filles à côté d'Antinéa ! Kaine, si raisonnable cependant, si fait pour un amour de cette sorte, il a aimé l'autre. Il est mort. Et voici le numéro 27, celui à cause de qui il s'est brisé sur les rochers sahariens, et qui est mort aussi.

Mourir, aimer. Comme ces mots résonnent naturellement dans la salle de marbre rouge. Comme Antinéa paraît plus grande au milieu de cette ronde de statues blêmes. L'amour a-t-il donc besoin à ce point de la mort pour être ainsi multiplié ! D'autres femmes, de par le monde, sont sans doute aussi belles qu'Antinéa, plus belles peut-être. Je te prends à témoin que je n'ai que peu parlé de sa beauté. Comment alors cette inclination, cette fièvre, cet holocauste de tout mon être? Comment suis-je prêt, pour presser une seconde entre mes bras ce chancelant fantôme, à des choses que je n'ose même pas imaginer, de crainte d'avoir aussitôt à en frémir?

Voici le numéro 53, le dernier. Le 54 ce sera Morhange. Le 55, ce sera moi. Dans six mois, huit peut-être — toutes choses égales d'ailleurs, — c'est dans cette niche qu'on m'érigera, simulacre sans yeux, âme morte, corps comblé.

Je touche à l'extrême de la félicité, l'exaltation qui s'analyse. Quel enfant je faisais, tout à l'heure ! Je récriminais devant une manucure nègre. J'étais jaloux de Morhange, ma parole ! Pourquoi, tant que j'y étais, ne pas jalouser ceux-ci les présents, puis les autres, les absents, qui viendront, un à un,

remplir le cercle noir de ces niches encore vides... Morhange, je le sais, en cette minute, est auprès d'Antinéa, et ce m'est une joie amère et splendide que de penser à la sienne. Mais un soir, dans trois mois, quatre peut-être, les embaumeurs viendront ici. La niche 54 recevra sa proie. Alors, un Targui blanc s'avancera vers moi. Je frissonnerai d'une extase magnifique. Il me touchera le bras. Et ce sera mon tour de pénétrer dans l'éternité par la porte sanglante de l'amour.

. . . . . .

Quand, sorti de ma méditation, je me retrouvai dans la bibliothèque, la nuit tombante brouillait les ombres des personnages qui y étaient rassemblés.

Je reconnus monsieur Le Mesge, le pasteur, l'hetman, Aguida, deux Touareg blancs, d'autres encore, tous réunis dans le plus animé des conciliabules.

Étonné, inquiet même de voir ensemble tant de gens qui, d'ordinaire, ne sympathisaient guère, je m'approchai.

Un fait, fait inouï, venait de se produire, qui, à cette heure, mettait en révolution toute la population de la montagne.

Deux explorateurs espagnols, venus de Rio de Oro, avaient été signalés à l'ouest, dans l'Adrar Ahnet.

Cegheïr-ben-Cheïkh, à peine informé, s'était préparé sur-le-champ à aller à leur rencontre.

A la minute, il avait reçu l'ordre de n'en rien faire.

Désormais, il était impossible d'élever le moindre doute.

Pour la première fois, Antinéa aimait.

XV

LA COMPLAINTE DE TANIT-ZERGA

— Arraoû, arraoû.

Vaguement, je sortis du demi-sommeil auquel j'avais fini par succomber. Mes yeux s'entr'ouvrirent. Je me rejetai brusquement en arrière.

— Arraoû.

A deux pieds de ma figure, il y avait le mufle jaune, pointillé de noir, d'Hiram-Roi. Le guêpard assistait à mon réveil,

sans grand intérêt d'ailleurs, car il bâillait ; sa gueule carmin sombre, où luisaient les beaux crocs blancs, s'ouvrait et se fermait paresseusement.

Au même instant, j'entendis un éclat de rire.

C'était la petite Tanit-Zerga. Elle se tenait accroupie sur un coussin, près du divan où j'étais moi-même allongé, et surveillait curieusement ma confrontation avec le guêpard.

— Hiram-Roi s'ennuyait, — crut-elle bon de m'expliquer. — Je l'ai amené.

— C'est bon, — maugréai-je. — Mais, dis-moi, ne pourrait-il allez s'ennuyer ailleurs?

— Il est tout seul, maintenant, — dit la petite. — *On* l'a chassé. Il faisait du bruit en jouant.

Ces mots me rappelèrent les événements de la veille.

— Si tu veux, je vais le faire partir, — dit Tanit-Zerga.

— Non, laisse-le.

Je regardai le guêpard avec sympathie. Notre commune infortune nous rapprochait.

Je caressai même le front bombé. Hiram-Roi marqua son contentement en s'étirant de toute sa longueur et en exhibant ses énormes griffes d'ambre. La natte du sol eut en cette seconde prodigieusement à souffrir.

— Il y a aussi Galé, — fit la petite fille.

— Galé ! — Qu'est-ce encore?

En même temps, j'aperçus sur les genoux de Tanit-Zerga un bizarre animal, de la taille d'un gros chat, aux oreilles plates, au museau allongé. Sa fourrure gris pâle était rugueuse.

Il me dévisageait avec de drôles de petits yeux roses.

— C'est ma mangouste, — expliqua Tanit-Zerga.

— Dis donc, — fis-je avec humeur, — est-ce tout?

Je devais avoir un air si rechigné et ridicule que Tanit-Zerga se mit à rire. Je ris aussi.

— Galé est mon amie, — dit-elle, quand son sérieux lui fut revenu. — C'est moi qui lui ai sauvé la vie. Elle était alors toute petite. Je te raconterai cela un autre jour. Regarde comme elle est aimable.

Ce disant, elle déposait la mangouste sur mes genoux.

— C'est gentil à toi, Tanit-Zerga, d'être venue me faire

une visite, — fis-je lentement, en passant ma main sur la croupe de la bestiole. — Quelle heure est-il donc?

— Un peu plus de neuf heures. Vois, le soleil est déjà haut. Laisse que je baisse le store.

L'ombre emplit la pièce. Les yeux de Galé se firent plus roses. Ceux d'Hiram-Roi devinrent verts.

— C'est très gentil, — répétai-je, poursuivant mon idée. — Je vois que tu es libre aujourd'hui. Jamais encore tu n'étais venue de si bon matin.

Une ombre passa sur le front de la petite fille.

— Je suis libre, en effet, — fit-elle, presque durement.

Je regardai alors avec plus d'attention Tanit-Zerga, Pour la première fois, je m'aperçus qu'elle était belle. Ses cheveux, qu'elle portait répandus sur ses épaules, étaient moins crêpelés qu'ondulés. Ses traits étaient d'une pureté remarquable : nez très droit, petite bouche aux lèvres fines, menton volontaire. Le teint était cuivré et non noir. Le corps mince et souple n'avait rien de commun avec les ignobles boudins graisseux que deviennent les corps des noirs bien soignés.

Un large cercle de cuivre faisait autour de son front et de ses cheveux une lourde ferronnière. Elle avait quatre bracelets, plus larges encore, aux poignets et aux chevilles, et, comme vêtement, une tunique de soie verte, échancrée en pointe, soutachée d'or. Vert, bronze, or.

— Tu es Sonrhaï, Tanit-Zerga? — fis-je doucement.

Elle répliqua, avec une sorte de fierté dure :

— Je suis Sonrhaï.

« Bizarre petite », pensai-je.

Visiblement, il y avait un point sur lequel Tanit-Zerga n'entendait pas laisser dévier la conversation. Je me rappelai l'air presque de souffrance, quand elle m'avait dit qu'on avait chassé Hiram-Roi, avec lequel elle avait prononcé ce mot, *on*.

— Je suis Sonrhaï, — répéta-t-elle. — Je suis née à Gâo, sur le Niger, l'antique capitale sonrhaï. Mes pères ont régné sur le grand empire mandingue. Si je suis ici comme esclave, il ne faut pas me mépriser.

Dans un rayon de soleil, Galé, assise sur son petit derrière, lustrait ses moustaches luisantes avec ses pattes de devant,

Hiram-Roi, vautré sur la natte, dormait, poussant, de-ci, de-là, un grognement plaintif.

— Il rêve, — dit Tanit-Zerga, un doigt sur les lèvres.

— Il n'y a que les jaguars qui rêvent, — fis-je.

— Les guêpards rêvent aussi, — répondit-elle gravement, sans paraître saisir le moins du monde le sel de cette facétie parnassienne.

Il y eut un moment de silence. Puis elle dit :

— Tu dois avoir faim. Et je pense que tu n'aurais pas de plaisir à manger avec les autres.

Je ne répondis pas.

— Il faut manger, — reprit-elle. — Si tu le permets, je vais aller chercher à manger, pour toi et pour moi. J'apporterai aussi le dîner d'Hiram-Roi et de Galé. Quand on a du chagrin, il ne faut pas rester seul.

Et la petite fée verte et dorée sortit, sans avoir attendu ma réponse.

C'est ainsi que se nouèrent mes relations avec Tanit-Zerga. Chaque matin, elle arrivait dans ma chambre avec les deux bêtes. Il était rare qu'elle me parlât d'Antinéa, et toujours de façon indirecte. La question qu'elle voyait sans cesse à mes lèvres semblait lui être insupportable, et je la sentais fuir tous les sujets sur lesquels je n'osais moi-même ramener la conversation.

Pour mieux les éviter, comme une petite perruche fiévreuse, elle parlait, parlait, parlait.

Je fus malade, et soigné comme on ne l'a jamais été par cette sœur de charité de soie verte et de bronze. Les deux fauves, le grand et le petit, étaient là, de chaque côté de ma couche, et, durant mon délire, je voyais, fixées sur moi, leurs tristes prunelles mystérieuses.

De sa voix chantante. Tanit-Zerga me contait ses belles histoires, parmi lesquelles celle qu'elle jugeait la plus belle, l'histoire de sa vie.

Ce n'est que plus tard, tout d'un coup, que je me suis rendu compte à quel point cette petite barbare avait pénétré dans la mienne. Où que tu sois à l'heure actuelle, chère petite fille, quel que soit le rivage apaisé d'où tu assistes à ma tragédie, jette un regard sur ton ami, pardonne-lui de ne t'avoir

pas accordé, de prime abord, l'attention que tu méritais tant.

— Je garde de mes années enfantines, — disait-elle, — l'image d'un jeune et rose soleil montant, parmi les buées matinales, sur un grand fleuve roulant par larges ondes lisses, *le fleuve qui a de l'eau*, le Niger. C'était... Mais tu ne m'écoutes pas.

— Je t'écoute, je te le jure, petite Tanit-Zerga.

— Vraiment, je ne t'ennuie pas? Tu veux que je parle?

— Parle, Tanit-Zerga, parle.

— Eh bien, avec mes petites compagnes, pour lesquelles j'étais très bonne, nous jouions au bord du fleuve qui a de l'eau, sous les grands jujubiers, frères du *zeg-zeg*, dont les épines ensanglantèrent la tête de votre prophète, et que nous appelons l'arbre du paradis, parce que c'est sous lui, a dit notre prophète à nous, que les élus du paradis feront leur séjour [1], et qui est parfois si grand si grand, qu'un cavalier ne peut, en un siècle, traverser l'ombre qu'il projette.

» C'est là que nous tressions de belles guirlandes, avec des mimosas, des fleurs roses de câprier, et des nigelles blanches. On les jetait ensuite aux eaux vertes, pour conjurer le mauvais sort, et nous riions comme de petites folles, lorsqu'un hippopotame sortait en reniflant sa bonne grosse tête mafflue, à le bombarder sans méchanceté jusqu'à ce qu'il replongeât au milieu d'une pluie d'écume.

» Cela, c'était pour le matin. Puis s'étendait sur Gâo grésillant la mort de la rouge sieste. Puis, quand elle était finie, nous retournions au bord du fleuve, pour voir, parmi les nuées de moustiques et d'éphémères, les énormes caïmans blindés de bronze s'élever petit à petit sur les berges, et s'enliser traîteusement dans les boues jaunes des marigots mitoyens.

» Alors, nous les bombardions encore, comme les hippopotames du matin, et, pour fêter le soleil qui était en train de décroître derrière les branches noires des *douldouls*, nous faisions, frappant des pieds, puis des mains, la ronde rituelle, en chantant l'hymne sonrhaï.

» Telles étaient nos occupations ordinaires de petites filles

1. *Coran*, chapitre 66, verset 17 (note de M. Leroux).

libres. Mais tu te tromperais cependant à nous croire uniquement frivoles, et je te raconterai, si tu veux, comment, moi qui te parle, j'ai sauvé un chef français, qui devait être beaucoup plus que toi, à en juger par le nombre des rubans dorés qu'il avait sur ses manches blanches.

— Raconte, petite Tanit-Zerga, — disais-je, les yeux ailleurs.

— Tu as tort de sourire, — poursuivait-elle un peu froissée, — et de ne pas me prêter attention davantage. Mais qu'importe! C'est pour moi que je raconte ces choses, à cause du souvenir. Eh bien, en amont de Gâo, le Niger fait un coude. Il y a dans le fleuve un petit cap, tout chargé d'énormes gommiers. C'était un soir d'août, et le soleil allait mourir, puisque, dans la forêt environnante, il n'y avait plus un oiseau qui ne fût perché, immobile, jusqu'au lendemain. Soudain, vers l'ouest, nous entendîmes un bruit inconnu, *boum-boum*, *boum-baraboum*, *boum-boum*, qui grandissait, — *boum-boum*, *boum-baraboum*, et ce fut brusquement un vol extraordinaire d'oiseaux aquatiques, aigrettes, pélicans, canards armés et sarcelles, qui s'éparpillait au-dessus des gommiers, suivi dans l'air d'une colonne de fumée noire à peine infléchie par la brise qui naissait.

» C'était une canonnière qui tournait le cap, soulevant de chaque côté du fleuve des remous qui faisaient tressauter les broussailles pendantes. A son arrière, on voyait, traînant dans l'eau tellement la soirée était chaude, le drapeau bleu-blanc-rouge.

» Elle vint aborder au petit môle de bois. Une chaloupe fut descendue, avec deux laptots qui ramaient, et trois chefs qui bientôt sautèrent sur le sol.

» Le plus vieux, un marabout français, avec un grand burnous blanc, qui connaissait à merveille notre langue, demanda à parler au Cheikh Sonni-Azkia. Mon père s'étant avancé et ayant dit que c'était lui, le marabout lui raconta que le commandant du cercle de Tombouctou était très en colère, qu'à un mille de là, la canonnière venait de donner dans une digue invisible de pilotis, et qu'il y avait des avaries, et qu'elle ne pouvait continuer ainsi son voyage vers Ansango.

» Mon père répondit que les Français, protecteurs des pau-

vres sédentaires contre les Touareg, étaient les bienvenus ; que ce n'était pas par malice, mais à cause du poisson et de la nourriture qu'avait été construit le barrage, et qu'il mettait à la disposition du chef français toutes les ressources de Gâo, dont une forge, pour la réparation de la canonnière.

» Pendant qu'ils parlaient, le chef français me regardait, et je le regardais aussi. C'était un homme déjà âgé, grand, aux épaules fortes un peu voûtées, aux yeux bleus aussi clairs que la source dont je porte le nom.

« — Viens ici, petite, — fit-il, d'une voix qu'il avait douce.

« — Je suis la fille de Cheikh Sonni-Azkia, et je fais ce que je veux, — répondis-je, vexée de tant de désinvolture.

« — Tu as raison, — reprit-il en souriant, — car tu es jolie. Veux-tu me donner les fleurs que tu as au cou.

» C'était un grand collier d'hibiscus pourpres. Je le lui tendis. Il m'embrassa. La paix était faite.

» Pendant ce temps, sous la direction de mon père, les laptots et les hommes les plus forts de la tribu avaient hâlé la canonnière dans une anse du fleuve.

« — Il y en a pour toute la journée de demain, mon colonel, — dit le chef mécanicien qui revenait d'inspecter les avaries. — Nous ne pourrons repartir qu'après-demain matin. Et encore faudra-t-il que ces fainéants de laptots ne boudent pas à la tâche.

« — Quelle scie ! — grommela mon nouvel ami.

» Mais son humeur ne resta pas longtemps mauvaise, tant je mis avec mes petites compagnes d'ardeur à le distraire. Il écouta nos plus belles chansons, et, pour nous remercier, nous fit goûter aux très bonnes choses qu'on avait descendues du bateau pour son dîner. Il dormit dans notre grande case, que mon père lui avait cédée, et moi, très longtemps, à travers les branches des murs de la case où je m'étais retirée avec ma mère, je vis, avant de m'endormir, le fanal de la canonnière trembloter, en vrilles rouges, à la surface des flots assombris.

» Cette nuit, je fis un rêve effrayant. Je vis mon ami, l'officier français, sommeillant en paix, tandis qu'un grand corbeau planait au-dessus de sa tête en croassant : *crââ*, *crââ*, l'ombre des gommiers de Gâo — *crââ*, *crââ* ne vaudra rien la nuit prochaine — *crââ*, *crââ*, — au chef blanc, ni à son escorte.

» L'aube naissait à peine que j'allais trouver les laptots. Ils étaient étendus sur le pont de la canonnière, profitant de ce que les blancs reposaient encore pour fainéanter.

» J'avisai le plus vieux, et lui parlai avec autorité.

« — Écoute, j'ai vu cette nuit en rêve le corbeau noir. Il m'a dit que l'ombre des arbres de Gâo serait fatale la nuit qui vient à votre chef...

» Et, comme ils restaient tous immobiles, allongés, les yeux au ciel, sans même l'air d'avoir entendu, j'ajoutai :

« — Et à son escorte.

» Il était l'heure du plus haut soleil, et le colonel était en train de manger dans la case, avec les autres Français, quand le mécanicien entra.

« — Je ne sais ce qui a pris aux laptots. Ils travaillent comme des anges. S'ils continuent ainsi, mon colonel, nous pourrons repartir ce soir.

« — Tant mieux, — dit le colonel, — mais qu'ils ne sabotent pas la besogne par trop de hâte. Nous n'avons pas besoin d'être à Ansango avant la fin de la semaine. Il vaut mieux repartir au jour.

» Je frémis. Suppliante, je m'approchai de lui et lui contai l'histoire de mon rêve. Il écouta, avec un sourire étonné, puis, à la fin, il me dit gravement :

« — C'est entendu, petite Tanit-Zerga, — nous repartirons ce soir, puisque tu le veux.

» Et il m'embrassa.

» L'ombre était déjà tombée quand la canonnière réparée sortit de son anse. Les Français, au milieu desquels je voyais mon ami, nous saluèrent longtemps en agitant leurs casques, tant que nous pûmes les apercevoir; et, restée seule sur la jetée vacillante, je demeurai ainsi, à regarder couler le fleuve, jusqu'au moment où le bruit du vaisseau de fumée, *baoum-baraboum*, se fut évanoui dans la nuit [1].

Tanit-Zerga fit une pause.

— Cette nuit-là fut la dernière de Gâo. Comme je dormais

1. Cf. les comptes rendus et le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (1897), pour les croisières sur le Niger du commandant de la région de Tombouctou, le colonel Joffre, des lieutenants Baudry et Bluset et du Père Hacquart de la congrégation des Pères blancs. (Note de M. Leroux.)

et que la lune était encore haute sur la forêt, un chien cria, mais pas longtemps. Puis ce furent des hurlements d'hommes, puis de femmes, des cris, vois-tu, qu'on ne peut plus jamais oublier, quand on les a entendus une fois. Lorsque le soleil se leva, il me trouva, toute nue, avec mes petites compagnes, courant en trébuchant, vers le nord, à cause de la vitesse des chameaux montés par les Touareg qui nous escortaient. Derrière, les femmes de la tribu, dont ma mère, deux par deux, la fourche au cou, suivaient. Il n'y avait que peu d'hommes. Presque tous étaient restés, avec mon père, le brave Sonni-Azkia, égorgés sous les décombres de chaume de Gâo, de Gâo rasé une fois de plus par une bande d'Aouelimiden accourus pour massacrer les Français de la canonnière.

» Maintenant les Touareg nous pressaient, nous pressaient, car ils avaient peur d'être poursuivis. Nous allâmes ainsi environ dix jours, et, à mesure que disparaissaient le mil et le chanvre, la marche devenait plus affreuse. Enfin, près d'Isakeryen, dans le pays de Kidal, les Touareg nous vendirent à une caravane de Maures Trarza qui allaient de Mabrouk à Rhât. D'abord, parce qu'on marchait moins vite, je crus que c'était le bonheur. Mais, soudain, le désert se fit de durs cailloux et les femmes commencèrent à tomber. Les hommes, il y avait longtemps que le dernier était mort sous le bâton, pour avoir refusé d'aller plus loin.

» J'avais la force de trotter encore, et même aussi en avant que possible, pour essayer de ne pas entendre le cri de mes petites amies, quand une d'elle étant tombée sur la route, et qu'il était visible qu'elle ne se relèverait pas, un des gardiens descendait de chameau et la traînait un peu sur le côté de la caravane pour l'égorger. Mais, un jour, j'entendis un cri qui me força à me retourner. C'était ma mère. Elle était agenouillée et me tendait ses pauvres bras. En un instant, je fus près d'elle. Mais un grand Maure, vêtu tout de blanc, nous sépara. Il avait, pendu au cou par un chapelet noir, une gaine de maroquin rouge d'où il retira son coutelas. Je vois encore la lame bleue sur la peau brune. Un autre cri, horrible. L'instant d'après, chassée à coups de matraque, je trottinais en avalant mes petites larmes pour rattraper ma place dans la caravane.

» Du côté des puits d'Asiou, les traitants maures furent attaqués par un parti de Touareg Kel-Tazhôlet, serfs de la grande tribu Kel-Rhelâ, qui donne ses lois au Hoggar, et massacrés à leur tour jusqu'au dernier. C'est ainsi que je fus conduite ici, et offerte en hommage à Antinéa, à qui je plus, et qui fut depuis toujours bonne pour moi. C'est ainsi que tu as aujourd'hui, pour bercer ta fièvre par des histoires que tu n'écoutes même pas, non une esclave quelconque, mais la dernière descendante des grands empereurs sonrhaï, de Sonni-Ali, le destructeur d'hommes et de pays, de Mohammed Azkia, qui fit le pèlerinage de la Mecque, emmenant avec lui quinze cents cavaliers et trois cent mille *mithkal* d'or, alors que notre puissance s'étendait sans conteste du Tchad au Touat et à la mer occidentale, et que Gâo élevait au-dessus des autres villes sa coupole, sœur du ciel, plus haute parmi les coupoles, ses rivales, que ne l'est le tamaris parmi les humbles plants de sorgho.

XVI

LE MARTEAU D'ARGENT

> Je ne m'en défends plus et je ne veux qu'aller
> Reconnaître la place où je dois l'immoler.
> *(Andromaque.)*

Voici le temps qu'il fit, la nuit où se passa ce que je vais dire. Vers cinq heures, le ciel s'obscurcit et les marques d'un orage prochain parurent dans l'air étouffant.

Je m'en souviendrai toujours. C'était le 5 janvier 1897.

Accablés, Hiram-Roi et Galé gisaient sur la natte de ma chambre. Accoudé avec Tanit-Zerga à la baie rocheuse, j'épiais les signes avant-coureurs des éclairs.

Un à un, ceux-ci surgirent, zébrant l'obscurité maintenant complète de leurs raies bleuâtres. Mais nul coup de tonnerre ne suivit. L'orage n'avait pu s'accrocher aux cimes du Hoggar. Il passait, sans éclater, nous laissant dans notre morne bain de sueur.

— Je vais me coucher, — dit Tanit-Zerga.

J'ai déjà dit que sa chambre était au-dessus de la mienne. La baie qui l'éclairait dominait d'une dizaine de mètres celle où je demeurai accoudé.

Elle prit Galé dans ses bras. Mais Hiram-Roi ne voulut rien entendre. Accroché des quatre pattes à la natte, il poussait des miaulements de colère et de détresse.

— Laisse-le, — dis-je, en fin de compte, à Tanit-Zerga. — Pour une fois, il peut bien dormir ici.

C'est ainsi que le petit fauve porte sa large part de responsabilité dans les événements qui vont suivre.

Resté seul, je m'abîmai dans mes réflexions. La nuit était noire. La montagne tout entière était ensevelie dans le silence.

Il fallut les grondements de plus en plus rauques du guêpard pour me tirer de ma méditation.

Dressé contre la porte, Hiram-Roi la labourait de ses griffes grinçantes. Lui qui, tout à l'heure, avait refusé de suivre Tanit-Zerga, il voulait sortir. Il voulait sortir.

— Paix ! — dis-je. — En voilà assez. Couche-toi.

Et j'essayai de l'arracher de la porte.

Je n'obtins d'autre résultat qu'un coup de patte qui me fit chanceler.

Alors, je m'assis sur mon divan.

Mon immobilité fut de courte durée. « Un peu de sincérité avec moi-même, me dis-je. Depuis que Morhange m'a abandonné, depuis que j'ai vu Antinéa, je n'ai plus qu'une pensée. A quoi bon me leurrer avec les histoires, d'ailleurs charmantes, de Tanit-Zerga. Ce guêpard est un prétexte, peut-être un guide. Oh ! je sens qu'il va se passer cette nuit des choses mystérieuses. Comment ai-je pu rester si longtemps dans l'inaction ! »

Immédiatement, ma résolution fut prise.

« Si j'ouvre la porte, pensai-je, Hiram-Roi bondira à travers les couloirs, et j'aurai fort à faire pour suivre sa piste à la course. Il faut procéder autrement. »

Le store de la baie était mû par une cordelette. Je le fis choir. Je tordis une solide laisse que je fixai au collier métallique du guêpard.

J'entr'ouvris la porte.

— Là ! maintenant, tu peux aller. Doucement, eh ! doucement.

J'avais en effet toutes les peines du monde à modérer l'ardeur du petit fauve qui m'entraînait à travers le ténébreux dédale des couloirs.

Il était un peu moins de neuf heures, et les veilleuses roses étaient presque éteintes dans leurs niches. De temps en temps, nous en croisions une qui jetait en grésillant ses derniers feux. Quel labyrinthe ! D'ores et déjà, je savais que je ne pourrais plus reconnaître le chemin de la chambre. Je n'avais qu'à suivre le guêpard.

D'abord furieux, il s'était, petit à petit, habitué à me remorquer. Il filait, presque à ras du sol, avec des reniflements de bonheur.

Rien qui ressemble à un corridor noir comme un corridor noir. Un doute me vint. Si j'allais me trouver tout à coup dans la salle de baccarat ! Mais c'était de l'injustice envers Hiram-Roi. Frustrée, elle aussi, depuis trop longtemps, d'une chère présence, elle me conduisait bien, la brave bête, là où je souhaitais qu'elle me conduisît.

Soudain, à un tournant, l'obscurité vers laquelle nous marchions s'irradia. Une rosace verte et rouge, d'un éclairage très pâle, apparut.

En même temps, le guêpard s'arrêtait avec un miaulement sourd devant une porte où était découpée cette rosace lumineuse.

Je reconnus la porte que m'avait fait franchir, le lendemain de mon arrivée, le Targui blanc, quand j'avais été assailli par Hiram-Roi, quand je m'étais trouvé en présence d'Antinéa.

— Nous sommes aujourd'hui de bien meilleurs compagnons, — soufflai-je au petit fauve, en le flattant pour qu'il ne poussât pas un grognement indiscret.

En même temps, j'essayai d'ouvrir la porte. Sur le sol, la verrière se répétait, verte et rouge.

Un simple loquet, que je fis tourner. En même temps, je raccourcissais la laisse, pour être plus maître d'Hiram-Roi, qui commençait à devenir nerveux.

La grande salle, où j'avais vu pour la première fois Antinéa, était toute noire. Mais le jardin sur lequel elle s'ouvrait bril-

lait sous une lune trouble, dans un ciel pesant d'orage qui n'éclate pas. Aucun souffle d'air. Le lac luisait comme une masse d'étain.

Je m'assis sur un coussin, le guêpard ronronnant d'impatience maintenu solidement entre mes deux genoux. Je réfléchis. Non sur mon but. Il y avait longtemps qu'il était arrêté. Mais sur les moyens.

C'est alors qu'il me sembla percevoir un murmure lointain, un bruit assourdi de voix.

Hiram-Roi grogna plus fort, se débattit. Je lui rendis un peu de laisse. Il se mit à raser les murs sombres, du côté d'où semblait partir le bruit. Je le suivis, trébuchant le plus discrètement possible dans les coussins épars.

Maintenant mes yeux accoutumés à l'obscurité discernaient la pyramide de tapis où m'était apparue Antinéa.

Soudain, je trébuchai. Le guêpard s'était arrêté. Je sentis que je lui avais marché sur la queue. Brave animal, il ne cria pas.

Tâtant la muraille, je sentis une seconde porte. Doucement, doucement, comme la précédente, je l'ouvris. Le guêpard rugit faiblement.

— Hiram-Roi, — murmurai-je, — tais-toi.

Et j'entourai de mes bras son cou puissant.

Je sentis sur mes mains sa langue humide et tiède. Ses flancs battaient. Un immense bonheur les secouait.

Devant nous, éclairée dans sa partie centrale, une nouvelle salle venait de surgir. Au milieu, six hommes, accroupis sur une natte, jouaient aux dés, en buvant du café dans de minuscules tasses de cuivre à longue tige.

C'étaient les Touareg blancs.

Une lanterne pendue au plafond éclairait en rond leur cercle. Tout autour de ce rond régnait l'ombre la plus compacte.

Les visages noirs, les tasses de cuivre, les burnous blancs, l'obscurité et la lumière mouvantes composaient une singulière eau-forte.

Ils jouaient avec une gravité recueillie, annonçant les coups d'une voix rauque.

Alors, toujours doucement, doucement, je détachai la laisse du collier de l'impatient petit fauve.

— Va, mon fils.

Il bondit avec un glapissement aigu.

Ce que je prévoyais était arrivé.

Le premier bond d'Hiram-Roi l'avait porté au milieu des Touareg blancs, semant le désarroi dans ce corps de garde. D'un autre bond, il était rentré dans l'ombre. J'entrevis vaguement la bouche ténébreuse d'un second couloir, de l'autre côté de la pièce, vis-à-vis de celui où je m'étais arrêté.

« C'est là », pensai-je.

Dans la pièce, la confusion était indescriptible, muette cependant, et l'on voyait que la proximité d'une grande présence imposait cette réserve aux gardes exaspérés. Les mises et les cornets à dès avaient roulé d'un côté, les tasses de l'autre.

Deux des Touareg, violemment courbaturés, se frottaient les côtes avec de sourds jurons.

Inutile de dire que j'avais profité de ce silencieux tohubohu pour me glisser dans la pièce. J'étais maintenant blotti contre la paroi du second couloir, celui par lequel venait de disparaître Hiram-Roi.

Au même instant, un timbre clair tinta dans le silence. Au tressaillement qui secoua les Touareg, je constatai que l'itinéraire que j'avais suivi était le bon.

Un des six hommes se leva. Il passa à côté de moi, j'emboîtai son pas. Mon calme était parfait. Le moindre de mes mouvements était admirablement calculé.

« Au point où j'en suis, me répétai-je, qu'est-ce que je risque : d'être reconduit poliment chez moi. »

Le Targui souleva une tenture. A sa suite, je venais d'entrer dans la chambre d'Antinéa.

Cette chambre, immense, était à la fois éclairée et très sombre. Tandis que la partie droite, où se tenait Antinéa, brillait de lumières exactement circonscrites par des abat-jour, la partie gauche était osbcure.

Ceux qui ont pénétré dans un intérieur musulman savent ce que c'est qu'un *guignol*, sorte de niche carrée dans la muraille, à quatre pieds du sol, à l'entrée obstruée par un tapis. On y accède par des marchés de bois. Je venais de deviner, à gauche, un guignol. Je m'y introduisis. Mes artères battaient dans l'ombre. Mais j'étais toujours calme, calme.

De là, je voyais, j'entendais tout.

J'étais dans la chambre d'Antinéa. Rien de particulier dans cette chambre, sauf un grand luxe de tapis. Le plafond était dans l'ombre, mais plusieurs lanternes multicolores épandaient sur les étoffes lustrées et les fourrures une lueur lointaine et douce.

Étendue sur une peau de lion, Antinéa fumait. Un petit plateau d'argent, une buire étaient à côté d'elle. Hiram-Roi, blotti à ses pieds, les léchaient éperdument.

Le Targui blanc se tenait debout, rigide, une main sur le cœur, l'autre au front, dans l'attitude du salut.

D'une voix très dure, sans le regarder, Antinéa parla.

— Pourquoi avez-vous laissé passer le guêpard? J'ai dit que je voulais être seule.

— Il nous a bousculés, maîtresse, — fit humblement le Targui blanc.

— Les portes n'étaient donc pas fermées?

Le Targui ne répondit pas.

— Faut-il emmener le guêpard? — demanda-t-il.

Et ses yeux sur le petit fauve qui le fixait sans bienveillance disaient suffisamment qu'il souhaitait une réponse négative.

— Laisse-le, puisqu'il est là, — dit Antinéa.

Elle tapotait fébrilement le plateau de sa petite pipe d'argent.

— Que fait le capitaine? — demanda-t-elle.

— Il a dîné tout à l'heure, de bon appétit, — répondit le Targui.

— N'a-t-il rien dit?

— Si, il a demandé à voir son camarade, l'autre officier.

Antinéa martela de coups plus brefs le petit plateau.

— N'a-t-il rien dit encore?

— Non, maîtresse, — fit l'homme.

Une pâleur courut sur le petit front de l'Atlantide.

— Va le chercher, — dit-elle brusquement.

S'étant incliné, le Targui sortit.

C'est avec une anxiété inexprimable que j'avais écouté ce dialogue. Ainsi Morhange, Morhange... Était-il donc vrai?

Était-ce injustement que j'avais douté de Morhange? Il avait voulu me revoir et ne l'avait pu !

Je ne quittais pas des yeux Antinéa.

Ce n'était plus la princesse hautaine et railleuse de notre première entrevue. L'uræus d'or ne se dressait plus sur son front. Pas un bracelet, pas une bague. Seule une large tunique lamée la vêtait. Ses cheveux noirs, libres de tout lien, s'épandaient en nappes d'ébène sur ses fragiles épaules, sur ses bras nus.

Ses belles paupières étaient largement bleuies. Un pli lassé tordait sa divine bouche. Avais-je de la joie ou de la peine à voir ainsi palpitante cette nouvelle Cléopâtre, je ne savais.

Blotti à ses pieds, Hiram-Roi laissait peser sur elle un long regard soumis.

Un immense miroir d'orichalque, aux reflets dorés, était incrusté dans la paroi de droite. Soudain, Antinéa se dressa devant lui. Je la vis nue.

Spectacle amer et splendide! Comment se comporte devant sa glace une femme qui se croit seule, dans l'attente de l'homme qu'elle veut dompter.

De six brûle-parfums disséminés dans la pièce montaient d'invisibles colonnes de fumée odorante. Les essences balsamiques de l'Arabie-Pétrée tissaient des trames ondoyantes où se prenaient mes sens dévergondés... Et, me tournant le dos, toujours droite, comme un lys, devant son miroir, maintenant rassurée à se voir si belle, Antinéa souriait.

Des pas assourdis sonnèrent dans le couloir. Instantanément, Antinéa reprit la pose nonchalante sous laquelle, la première fois, elle m'était apparue. Il faut avoir vu une telle transformation pour y pouvoir croire.

Précédé par le Targui blanc, Morhange venait de pénétrer dans la chambre.

Lui aussi était un peu pâle. Mais je fus surtout frappé par l'expression de paix sereine qui régnait sur ce visage que je croyais cependant connaître. Je sentis que jamais je n'avais compris l'homme qu'était Morhange, jamais.

Il se tint droit devant Antinéa, sans avoir l'air de remarquer le geste d'invitation à s'asseoir qu'elle lui avait fait.

Elle le regarda en souriant.

— Tu t'étonnes peut-être, — fit-elle enfin, — qu'à une heure si tardive je te fasse venir.

Morhange ne sourcilla pas.

— As-tu bien réfléchi? — demanda-t-elle.

Morhange eut un sourire grave, et ne répondit pas.

Je vis sur le visage d'Antinéa l'effort qu'elle faisait pour continuer à sourire ; j'admirai la maîtrise de ces deux êtres.

— Je t'ai fait venir, — reprit-elle. — Tu ne devines pas pourquoi ? Eh bien, c'est pour t'annoncer quelque chose à quoi tu ne t'attends pas. Ce n'est pas te faire une révélation que te dire que je n'ai jamais rencontré un homme tel que toi. Durant ta captivité auprès de moi, tu n'as manifesté qu'un seul désir. Tu te rappelles lequel?

— Je vous ai demandé, — dit simplement Morhange, — l'autorisation de revoir, avant de mourir, mon ami.

Je ne sais, en entendant ces paroles, lequel des deux sentiments surpassa en mon cœur l'autre, du ravissement ou de l'émotion : ravissement de constater que Morhange disait *vous* à Antinéa; émotion d'apprendre quel avait été son unique vœu.

Mais déjà, d'une voix très calme, Antinéa disait :

— Justement, c'est pour cela que je t'ai convoqué, pour te dire que tu vas le revoir. Je fais plus. Tu me mépriseras peut-être davantage en constatant qu'il t'a suffi de me tenir tête pour m'amener à subir ta volonté, moi qui jusqu'ici ai plié tous les autres à la mienne. Quoi qu'il en soit, c'est décidé : à tous les deux, je vous rends votre liberté. Demain, Cegheïr-ben-Cheïkh vous reconduira en dehors de la quintuple enceinte. Es-tu satisfait?

— Je le suis, — fit Morhange avec un sourire railleur.

Antinéa le regardait.

— Cela me permettra, — reprit-il, — d'organiser un peu mieux la prochaine excursion que je compte faire par ici. Car vous ne doutez pas que je ne tienne à revenir vous témoigner ma reconnaissance. Seulement, cette fois, pour rendre à une aussi grande reine les honneurs qui lui sont dus, je prierai mon gouvernement de me confier deux ou trois cents soldats européens, ainsi que quelques canons.

Antinéa s'était dressée, très pâle.

— Tu dis?

— Je dis, — fit froidement Morhange, — que c'était prévu. Après les menaces, les promesses.

Antinéa marcha sur lui. Il avait croisé ses bras. Il la regardait avec une sorte de pitié grave.

— Je te ferai mourir dans les plus atroces supplices, — dit-elle enfin.

— Je suis votre prisonnier, — dit Morhange.

— Tu souffriras des choses que tu ne peux même supposer.

Et Morhange répéta, avec le même calme triste :

— Je suis votre prisonnier.

Antinéa tournait dans la salle comme une bête en cage. Elle alla vers mon compagnon et, ne se connaissant plus, le frappa au visage.

Il sourit et la maîtrisa, unissant ses petits poignets qu'il tenait serrés avec un étrange mélange de force et de délicatesse.

Hiram-Roi rugit. Je crus qu'il allait bondir. Mais les yeux froids de Morhange le retinrent, fasciné.

— Je ferai périr devant toi ton compagnon, — balbutia Antinéa.

Il me sembla que Morhange était devenu plus pâle, mais ce ne fut qu'une seconde. Il riposta par une phrase dont la noblesse et la perspicacité me stupéfièrent.

— Mon compagnon est brave. Il ne craint pas la mort. Et je suis sûr en outre qu'il la préférera à une vie que je lui rachèterais au prix que vous me proposez.

Ce disant, il avait lâché les poignets d'Antinéa. Elle était d'une pâleur effrayante. De sa bouche, je sentis que les paroles définitives allaient sortir.

— Écoute, — dit-elle.

Qu'elle était belle, alors, dans sa majesté méprisée, dans sa beauté pour la première fois impuissante!

— Écoute, — reprit-elle, — Écoute. Une dernière fois. Songe que je tiens les portes de ce palais, songe que j'ai un empire suprême sur ta vie. Songe que tu ne respires qu'autant que je t'aime, songe...

— J'ai songé à tout cela, — dit Morhange.

— Une dernière fois, — répéta Antinéa.

La merveilleuse sérénité du visage de Morhange se fit alors telle que je ne vis plus son interlocutrice. Il n'y avait plus rien de la terre dans ce visage transfiguré.

— Une dernière fois, — fit la voix presque brisée d'Antinéa.

Morhange ne la voyait plus.

— Eh bien, sois satisfait ! — dit-elle.

Un son clair retentit. Elle avait frappé sur le timbre d'argent. Le Targui blanc parut.

— Sors,

Et Morhange, tête droite, sortit.

. . . . . .

Maintenant Antinéa est entre mes bras. Ce n'est plus l'altière, la méprisante voluptueuse que je presse sur mon cœur. Ce n'est plus qu'une petite fille malheureuse et bafouée.

Telle est sa prostration : elle ne s'est pas étonnée de me voir surgir à côté d'elle. J'ai sa tête sur mon épaule. Comme le croissant lunaire dans les nuages noirs, je vois apparaître et disparaître parmi la chevelure le petit profil d'épervier. Ses bras tièdes m'étreignent convulsivement... *O tremblant cœur humain...*

Qui pourrait résister à de tels embrassements, parmi ces parfums multipliés, cette moiteur nocturne ! Je sens que je ne suis plus qu'un être abdiqué. Est-ce ma voix, cette voix qui murmure :

— Ce que tu voudras, ce que tu me demanderas, je le ferai, je le ferai.

Mes sens sont aiguisés, décuplés. Ma tête renversée repose sur un petit genou nerveux et doux. Les nuages d'odeurs tourbillonnent. Il me semble soudain que les lanternes d'or du plafond se mettent à osciller comme des encensoirs géants. Est-ce ma voix, cette voix qui répète dans un rêve :

— Ce que tu voudras, je le ferai.

Presque contre mon visage, j'aperçois celui d'Antinéa ; dans les prunelles immenses, une lueur étrange a passé.

Un peu plus loin je vois les prunelles fulgurantes d'Hiram-Roi. A côté de lui, il y a une petite table de Kairouan, bleu et

or. Sur cette table, je vois le timbre qui sert à Antinéa pour appeler. Je vois le marteau dont elle l'a heurté tout à l'heure, un marteau à manche d'ébène très long, à lourde tête d'argent... le marteau avec lequel le petit lieutenant Kaine a donné la mort...

Je ne vois plus rien...

(La fin prochainement.)

PIERRE BENOIT

LA DANSEUSE DE SHAMAKHA[1]

III

EN PERSE *(suite.)*

Le zèle qu'on mettait à me retenir toujours à la maison me gênait, et exaspérait la Reine qui aimait à se distraire au dehors. Pourtant nous étions libres dans la maison ; on nous avait abandonné les souterrains où nous passions nos journées.

Le soir, lorsque tout le monde s'endormait sur les petites estrades au milieu de la cour, nous montions sur le toit de la maison où étaient installées nos couches. Les sommets des arbres encadraient ce vaste lit, nous défendant contre les indiscrets ; le velours d'un ciel diamanté nous servait de plafond, les grenouilles des lacs lointains nous chantaient une berceuse monotone interrompue souvent par le cri des hiboux. Il me semblait alors que toute la terre chantait et que l'air embaumé était ivre.

Ces nuits nues de Perse ! Les reverrai-je encore?

Au lever du soleil, Nadir venait poser sur nos coussins des roses dont les épines nous réveillaient au premier mouvement. Agenouillé près de ma couche, il baisait tendrement le bout de mes nattes. Couvertes de nos voiles, nous descendions dans

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1918.

le jardin pour nous plonger, nues, dans un bassin. Nous regagnions ensuite nos souterrains.

Malade, faible et tourmentée, je changeais d'humeur maintes fois par jour. Tantôt je riais aux éclats, écoutant les histoires que la Reine me racontait, où scintillaient comme des bijoux ses réflexions naïves et ironiques. Tantôt, je m'enfermais dans le silence, réfléchissant des heures entières sur la fin inattendue de mon amour.

Plongée dans une tristesse noire, je me demandais : « Où est-il, mon maître? Me reviendra-t-il un jour? Comment a-t-il eu le cœur de m'abandonner, moi qui ne vivais que pour lui? »

Et, le visage caché dans le creux de mes mains, je tombais sur mes coussins, refusant de manger et de boire, ne répondant aux questions que par les pleurs.

— Donia do rouze ast (l'Univers c'est deux jours), — me disait alors la Reine.

Elle voulait me dire ainsi qu'aucune douleur n'est grande, car la mort les efface toutes.

Pour nous distraire, on nous envoya dans des jardins d'été. Nos amies venaient avec leurs servantes passer la nuit aux bords de nos étangs. On chantait, on jouait du thar, on racontait des historiettes, on se baignait, et, à l'aube, après avoir écouté les voix prenantes des chanteuses, on s'endormait tendrement enlacées l'une à l'autre.

Mais entre la lune morte et la nouvelle, nos jardins ayant perdu leur clarté, nous suspendîmes ces fêtes nocturnes.

Afin de me donner un repos absolu, la Reine me laissa pour quelques jours dans la solitude.

La chaleur du sol me rappelait celle des fours. Étendue sur des nattes, nue sous un voile, j'appliquais mon front contre un vase rempli de raisins où quelques morceaux de glace noyés dans l'eau me faisaient songer aux pays froids qui alors me semblaient irréels.

Cette chaleur ! Quel amant peut nous donner sa langueur ou quelles étreintes peuvent nous imposer une telle soumission?

Je n'aimais personne et pourtant j'étais tout l'Amour. J'étais seule sous les arcades, mais combien de visions qui prenaient des formes éphémères me tendaient leurs bras, leurs

lèvres ! Que de baisers ne sentais-je sur mon corps? Et n'étaient-ils pas plus enivrants que tous les baisers cueillis dans des alcôves !

Je pensais alors à mes aïeules qui se livraient à l'adoration d'Ahouramazde. Elles savaient aussi qu'aucun amant ne nous possède plus que le soleil, aucun...

La voix de ma Tahié vint briser mon délire :

— Un messager veut vous parler, Kanoum.

Je m'enveloppai de voiles de la tête aux pieds.

Il entra suivi de plusieurs domestiques qui portaient une sorte de pagode couverte de fleurs.

— Mon maître... (Ici suivent tous les titres arabes de son maître, finissant par le « Prince Épée de l'Empire. ») voudrait se rendre demain personnellement chez Khanoum... (Ici, à mon adresse, une dizaine de titres dont je prenais connaissance pour la première fois, sauf celui de Vadjih-es-Saltaneh qu'on me donnait en Perse pour respecter par le silence mon nom d'enfance.) Mon maître... (Une autre série de titres.) vous prie humblement de consentir à recevoir ces fleurs, poussière sous vos pieds, qu'il a cueillies lui-même dans le jardin de son père... (Il me nomma l'un des derniers Shahs de Perse.)

D'après nos mœurs, je devais refuser de recevoir un étranger dans mon domaine, en faisant remettre la visite à un temps indéfini pour masquer ainsi mon refus devant ses serviteurs.

Mais... lecteur, par moment, je m'ennuie seule dans ce jardin. Et après tout, quel crime y avait-il à recevoir très noblement un si galant homme qui m'envoyait de si jolies fleurs?

Je n'avais peur que des chrétiens. Mais ils ignoraient où j'habitais et sans doute, voyant ce palanquin de fleurs entrer sous les portiques musulmans, ils étaient loin de deviner que c'était moi qui me traînais ainsi vers les abîmes de l'enfer. Indifférents à la chute d'une musulmane, que n'aurait fait leur vertu pour sauver ou pour châtier, au nom du Christ notre Seigneur, une chrétienne?

Makhlas !

J'ai eu le courage de répondre :

— Au nom de Dieu, dites à votre maître et mon seigneur qu'il m'ordonne.

Cela signifiait qu'il serait reçu.

Mais, je l'avoue, mon cœur battait. Ce n'était point ma conscience conjugale qui me troublait. Non. N'étais-je point une congédiée, libre comme les affranchies?

C'était tout simplement une voix sévère qui me disait :

« Comment, toi, fille de prêtres et de patriarches araratiens, tu regarderas demain, dans les yeux, un musulman, le laissant peut-être te parler de son amour? »

Une autre voix, beaucoup plus douce, sans doute celle de Satan, m'imposait le sacrilège. Et la brebis s'égarait...

Jérusalem ! que ne m'es-tu apparue alors avec tous tes temples et toutes tes torches allumées !

Lorsque l'envoyé fut parti, je priai ma Tahié de me donner une à une toutes ces fleurs pour deviner par leur symbole les confidences qu'elles m'apportaient.

L'accent d'une fleur sanguinaire dominait les autres et me parlait d'un cœur aux désirs inassouvis. C'était la rose d'Assyrie, dont la floraison dure sept ans, le chiffre sacré des incantations amoureuses. J'arrivai enfin à un bouquet de fleurs sauvages qui portait en caractères arabes nos noms entrelacés. Ce bouquet dans mes mains, je m'endormis bientôt.

Mon premier geste, en me réveillant, fut de le serrer contre moi et d'y plonger mon visage pour jouir de son parfum... Une chose vivante bougeait sous mes lèvres. Horreur ! c'était un monstre qui rampait parmi ces fleurs, déployant lentement ses innombrables pieds.

— Tahié, Tahié, — criai-je, presque mourante, en rejetant le bouquet.

— Oh ! que l'Univers s'écroule sur ma tête ! — me dit-elle en apercevant le monstre.

Elle le prit avec des pinces et le jeta au feu.

— Permettez-moi, Khanoum, — me dit-elle, — d'aller tout de suite demander au savant Seïed-ed-Dine de nous expliquer ce mauvais présage. Peut-être pourrions-nous conjurer le danger par la puissance des talismans?

J'y consentis, curieuse de connaître ces présages.

Elle revint bientôt sur son mulet, et, sans en descendre, me dit :

— Le Seïed veut un touman de plus pour expliquer ce présage. C'est Soleiman lui-même, — ajouta-t-elle. — Il dit

que tous les mystères de l'Univers se reflètent dans son esprit comme le ciel dans nos prunelles.

Enfin, vers le soir, nous apprîmes que la destinée me prévenait de la fin fatale de l'amour qui sollicitait le mien.

La personne qui m'envoyait ces fleurs n'arrivera jamais à accomplir ses intentions envers moi. Hasarpayï, le serpent « mille pattes » (ainsi s'appelait le monstre, bien qu'il n'en eût que quarante) est le symbole impie d'une femme à l'esprit bas et au cœur perfide.

Par mille moyens elle parviendra à effacer mon image de son cœur. Le monstre, de l'espèce qui habite l'eau, signifie que cette femme sera d'outre-mer : une franguie.

Je commandai à Tahié de se taire sur ce sujet avec les serviteurs « du Prince Épée de l'Empire » que j'étais décidée, malgré tout, à recevoir le lendemain.

Le soleil mourait sur la cime des arbres lorsqu'il arriva : c'était un bel homme d'une trentaine d'années, élancé, doux, mélancolique.

Sachant qu'une femme bien élevée ne doit, dans sa conversation avec un étranger, dire que « oui » et « non », je ne fis que répéter ces mots durant deux heures.

Sous le prétexte de réciter sur les fleurs et les oiseaux qui m'entouraient les quatrains des poètes, il me dit de délicates tendresses qui m'étourdirent comme une drogue.

Il partit me laissant profondément rêveuse.

Le lendemain matin, on m'annonça la visite d'une vieille dame.

Elle arriva. Au bout d'une heure de conversation sur différents sujets, elle me demanda si je voulais me marier avec un musulman qui ne m'imposerait l'Islam que pour la forme.

Je ne demandai même pas de quel musulman il s'agissait : l'idée d'être mise en morceaux par les chrétiens le jour même de mon mariage fit tomber mon cœur.

— Jamais, Khanoum, jamais. Que Dieu paralyse ma langue. Comment pourrais-je renoncer, même pour la forme, à la religion de mes pères? Fût-ce pour les plus grands Padishahs même ne serais-je pas condamnée dans l'autre monde aux étreintes

éternelles de Satan? (Heureux temps, je croyais alors à l'éternité des étreintes.)

Elle me salua respectueusement et me quitta attristée.

Malgré ma réponse, je reçus une lettre. Elle était de lui. Sachant que je devais un jour me rendre en Europe pour soigner mon épaule blessée, il me prévenait qu'il partait aussi pour m'attendre dans le pays « où les prophètes n'empêchent point les mortels de s'aimer ».

C'est ainsi qu'il me parlait de l'Occident où j'ai désappris le mot « amour ».

En effet, il quitta bientôt la Perse pour se rendre à Paris.

Il y avait de quoi amuser la Reine lorsqu'elle rentra. Comme toutes les femmes de harem, elle aimait les intrigues amoureuses et était désespérée de voir cette histoire si brièvement terminée.

— Pourquoi a-t-il fallu mêler les malheureux Prophètes à vos amours? — me dit-elle, haussant les épaules. — A eux notre âme, à nous nos cœurs.

Je l'écoutai en silence ; ces réflexions troublaient mes conceptions bethléemiennes où l'amour, l'âme, nos cœurs et nos corps, tout, se confondait en un seul mot : « Dieu ».

— J'aurais fait de ma maison un nid de votre amour, — continuait-elle en se lamentant, — je vous aurais si bien cachés des indiscrets qu'Allah lui-même n'aurait pu vous découvrir. Seuls mes yeux vous auraient contemplés. Oh, de quelle beauté avez-vous privé mes yeux!

A la fin, elle se consola en me racontant des légendes qui circulaient dans la ville sur l'origine du Prince « Épée de l'Empire ».

On ne savait au juste qui fut son père ni sa mère.

Sans doute il est le fils d'une des soixante princesses du harem de Padi-Shah... En tout cas, le Livre d'or où le grand eunuque enregistrait les amours du roi et les noms des femmes honorées par sa visite l'a attribué à celle qu'on nomme sa mère.

— Mais elle n'est donc pas sa mère?

— Non, elle est stérile, la ville entière le sait. Sa situation dans le Palais était délicate. Il lui fallait à tout prix un fils. Elle feignit d'être enceinte durant des mois. Au jour de la délivrance, une vieille sage-femme entra dans son alcôve,

portant deux corbeilles d'herbe. Selon l'usage, auprès du lit de la malade, toutes les princesses, en robe de fête, attendaient la venue de l'enfant. La vieille mégère posa devant elles une des corbeilles et pria chacune de choisir une herbe pour parfumer le premier bain du nouveau-né.

La première qui y enfonça ses doigts poussa un cri aigu : deux vipères serraient sa main. Elle les jeta sur le tapis et s'enfuit suivie de toutes les autres.

Débarrassée de l'assemblée, la vieille fit sortir de l'autre un nouveau-né endormi avec de l'opium et le donna à la malade.

Quand elle eut tué les vipères, elle rappela les dames ; il ne leur restait qu'à féliciter la mère.

Le grand eunuque avait tout intérêt à certifier au Padi-Shah les origines royales de cet enfant. Se prosternant à plat ventre, il lui en souhaita autant que les étoiles et reçut en signe de joie un habit de la garde-robe du Padi-Shah.

Telles sont, selon les oisifs, les origines d'Épée de l'Empire.

A l'époque où je le recevais dans le jardin de la Reine, il avait une concubine qui l'avait béni d'un fils.

En partant de Perse, il avait emmené la mère et l'enfant avec lui, afin de donner à son fils, Émeraude, l'éducation européenne.

Mais il arriva qu'à Paris, sortant du train, une Européenne s'approcha de lui et lui dit que, n'ayant rien mangé depuis trois jours, elle mourait de faim et qu'elle lui serait reconnaissante s'il lui permettait de dîner avec lui.

En bon musulman, il ne pouvait refuser la charité aux pauvres ; il en informa sa concubine. Tous les deux étaient surpris d'apprendre qu'il y avait des malheureux même dans la plus splendide cité du monde. La Persane, émue, versa des larmes, disant que c'était le Miséricordieux qui leur ordonnait de commencer leur vie à l'étranger par un geste de charité.

On invita donc l'étrangère à dîner. Voulant la déposer chez elle, ils apprirent qu'elle n'avait point de logement.

Ils l'emmenèrent à leur hôtel.

Le lendemain, elle s'offrait comme gouvernante de leur fils ; le surlendemain elle remplaçait la concubine renvoyée bientôt en Perse. Elle essaya même d'imposer au prince les délices

conjugales, mais ici elle se heurta à une résistance inattendue ; elle remit ce projet à plus tard, et, en attendant, ordonna à sa concierge, sans formalités inutiles, de l'appeler « la Princesse Épée de l'Empire ».

Je les revis à Paris.

Un jour, venant en impromptu, je les trouvai installés dans un grenier où elle lui apprenait à faire des « économies pour les mauvais jours », le trouvant trop prodigue pour ses petits moyens.

La princesse Épée de l'Empire balayait sa chambre. Son beau-fils, Émeraude, cirait le parquet ; le prince lui-même berçait mélancoliquement deux jumeaux encore tout rouges.

Je tâchai de dissimuler la peine que j'éprouvais à la vue de ce personnage des contes arabes dans un cadre européen si peu légendaire.

Il trouva nécessaire de s'excuser.

— Oui, Khanoum, — me dit-il, — la vie est un trou noir ; elle m'a tué en me menaçant de se suicider. Vous connaissez le cœur d'un Persan, j'en suis victime.

J'ai vu à peu près dans la même situation tous les Persans en Europe. Moi aussi, hélas, je n'ai pas échappé au sort cruel des lunatiques d'Asie en Occident et si je sais m'en débarrasser pour quelques rares instants, c'est à mes cymbales et à mon tambour que je le dois.

Un grand archéologue européen, choqué de mes réflexions à ce sujet, me dit un jour :

— Libre aux lunatiques de se défendre. C'est dans la nature des choses. Il n'y a qu'une loi au monde : manger son voisin ou être mangé par lui.

L'archéologue avait raison. Que Dieu nous aide, nous autres, et qu'Il nous transforme de somnambules asiatiques en anthropophages civilisés.

Mais revenons en Perse, à Téhéran.

Nous étions invitées, la Reine et moi, à passer une nuit chez Khanoum Zehir.

— Bahman-Mirza, frère de Zehir, — me dit la Reine, — a été le confident d'Épée de l'Empire. Ayant les oreilles pleines de

vos éloges, il se sent amoureux de vous et n'aspire qu'à vous voir, ne fût-ce qu'à travers une lucarne de sa maison.

J'y consentis.

— Laissez-moi vous rendre belle, — me pria la Reine.

Je fus docile.

Un blanc de plâtre couvrit ma pâleur ; mes joues se transformèrent en deux pommes vermeilles ; une couche de surma unissait en un arc noir mes deux sourcils ; sur mon front, quelques étoiles peintes me rendaient semblable à une nuit étoilée; une poudre d'or sur mes cheveux imitait le soleil.

— Vous voici éblouissante, — me déclara la Reine, et elle me tendit un miroir.

— Dieu-Puissant ! — criai-je, — quelle horreur !...

Un visage méchant et autoritaire me regardait dans le miroir. Je ressemblais ainsi aux images persanes qui représentent Zoleikha en colère se plaignant de Joseph au Pharaon.

Ma désolation était grande, mais il n'y avait rien à faire : le fard était ancien et avait la vertu de résister à l'eau et à l'huile durant des semaines. Il fallait me montrer sous ce masque. Le plus singulier de tout était mes yeux : ils étaient ceux d'une tigresse affamée.

— Tant pis, — dis-je, — allons charmer ainsi votre Bahman.

Chez Zehir, nous trouvâmes tout un bouquet de jeunes femmes fardées ainsi selon le style traditionnel pour les grandes fêtes.

Je n'ai pas vu Bahman ; mais sans doute ses yeux suivaient chacun de mes gestes à travers des rideaux ou quelques lucarnes de la maison. Et il faut supposer qu'il n'avait point été déçu, car dès lors la monotonie de notre vie fut souvent interrompue par ses messages.

C'était une marchande d'oranges qui nous les apportait : pour écarter de nous tous les soupçons elle changeait souvent sa marchandise, tantôt nous présentant une broderie rare, tantôt des dentelles d'or où nous trouvions toujours, discrètement cachés, de petits messages.

Peu à peu ces lettres délicatement passionnées devenaient pour moi un besoin. Craignant de perdre sa considération en

lui écrivant à la légère, je ne lui répondais que par des signes symboliques. Mais de quoi ne se nourrit pas une passion?

« Aimer, c'est s'enivrer du vin d'éternité », m'écrivait-il, citant les quatrains des poètes persans. « Se donner à l'amour c'est trouver son salut. Te connaître et mourir. Mais tu diras : me connaître, c'est connaître l'Immortalité. »

« M'étendre sur ton chemin, me disait un autre quatrain, te laisser marcher sur mes prunelles. Mais je craindrais de blesser tes pieds de mes cils. »

De plus en plus impatient, il m'envoya un jour des vers hardis de Hafis :

« Qui fut l'heureux qui cueillit les fleurs et les grenades de ton jardin? »

Timide et craintive, je n'osais pas le voir.

« Je me consume, me disait un jour son écriture fiévreuse. Lorsque trop tard vous vous pencherez vers moi, comme Cyrus mourant, je vous dirai moi aussi : Laisse-moi; déjà en un cercle rouge se confondent dans mes yeux, l'eau, la terre et le feu. »

Zehir vint un jour nous dire que son frère était gravement malade. Mais elle n'osa me dire rien de plus.

Après son départ, la Reine me remit un petit portrait.

— C'est lui, — me dit-elle.

Je le voyais pour la première fois ; son regard me demandait des caresses.

Non. Je n'avais pas le courage d'accepter l'amour d'un musulman.

On l'emmena dans les montagnes. Je lui renvoyai même le cadeau qui devait me lier à son souvenir : un jeune eunuque.

La Reine seule fut le témoin de ma faiblesse lorsque la nuit j'étouffais mes soupirs, et le jour, chancelante, je m'accrochais aux arbres, de mes mains crispées. Mais, obstinée, je répondais à la Reine qui m'offrait le cœur aimant de Bahman :

— Jamais, jamais.

O mes aïeux ! O Christ !...

Que ne donnerais-je aujourd'hui pour cueillir un si bel amour! Mais sous le soleil de midi, où trouverais-je la rosée matinale ?

***

Une comète se montrait sur l'horizon d'Occident. Pâle au commencement, elle devenait de plus en plus imposante et menaçait la terre comme un couteau d'argent.

Les derviches prédisaient des fléaux immenses sur l'Univers entier : la guerre et la fin des Empires. Une crainte mystique remplissait nos cœurs : chacun de nous se sentait en présence d'un grand roi en colère qui nous montrait l'épée de son bourreau.

On indiquait le jour où la comète devait nous dévorer. A midi, disaient les uns. A minuit, disaient les autres.

— Allons voir la fin du monde du haut de nos terrasses, — me dit la Reine, lorsque tout le monde se cachait dans les caves. — Nous ne verrons jamais rien de plus beau.

Nous montâmes sur les toits.

A midi juste, en un clin d'œil, le ciel se couvrit de nuages qui touchaient la terre ; le vent noir du désert hurlait autour de nous.

Prosternés à terre, dans la rue, hommes et femmes priaient fanatiquement ; les enfants appelaient leurs mères et leurs voix se mêlaient à celles des bêtes.

Personne ne doutait plus qu'à minuit la comète ne dût nous dévorer.

Ce soir-là elle fut éblouissante ; plus grande que l'étoile du matin, elle étalait sa queue sur tout le ciel.

Quelques pipes d'opium nous avaient donné du courage. Nous montâmes sur les toits. Couchées sur un tapis et blotties l'une contre l'autre, nous la regardions en silence. Soudain, elle commença à tourner sur elle-même. La terre se divisa en deux et s'écroula dans l'infini. Nous étions sur une île en bronze entourée d'un océan phosphorescent qui engloutissait dans ses ondes des millions de vies : la comète s'arrêta, réfléchit un instant et jeta sur nous la foudre qui nous frappa à mort...

Lorsqu'on nous réveilla le lendemain, nous étions très étonnées de voir au-dessus de nous le ciel sans aucun changement.

Les Européens avaient enregistré une pluie d'étoiles et annonçaient que la comète s'éloignait.

***

Notre vie reprenait sa monotonie, nous nous ennuyions même légèrement, lorsque les frères de la Reine nous firent apprendre que le lendemain la Justice va pendre le prince M...ès-Saltanèh.

C'était un cousin de la Reine, venu d'Odessa avec l'intention de rétablir sur le trône l'ex-Shah exilé. Il circulait en Perse déguisé en mouézin. Reconnu, il était condamné à mort. Un échafaud était monté déjà sur la grande place devant le divan.

Cette nouvelle bouleversa la Reine. Elle paraissait anéantie, mais bientôt une agitation extrême remplaçait son abattement.

— Nous devons assister à sa mort, — me dit-elle ; — qu'il sache que je suis là et que mon cœur meurt le voyant mourir. Cela soulagera sa peine.

J'y consentis, le cœur serré.

La nuit entière, la Reine me parla avec une haine profonde de leur nouveau gouvernement, fait, comme elle disait, de « chameliers et de maçons ».

Agitée, elle me semblait ivre.

— Si on avait pu l'enlever cette nuit, j'ai un souterrain où on l'aurait caché un an en toute sécurité, — me disait-elle.

Mais il n'y avait plus rien à faire. Le matin elle et moi nous étions de bonne heure dans le divan Khané, installées dans une chambre au-dessus des portiques. Nous voyions d'un côté la place inondée de peuple qui s'y trouvait dès la veille pour assister à ce rare spectacle ; de l'autre côté nous voyions la cour du divan où quelques juges assis autour d'une table attendaient le condamné pour les dernières formalités.

Il arriva ; c'était un homme encore jeune ; son regard était fiévreux, ses gestes d'une agitation grave et contenue.

Il répondit négativement à toutes les questions qu'on lui adressait et semblait pressé d'aller à l'échafaud, d'où l'on entendait depuis l'aube les cris impatients de la foule.

On ordonna d'emmener le condamné ; les deux geôliers lui saisirent brutalement les mains. Une profonde colère s'empara

du prince. D'un geste impératif il les arrêta, puis s'approchant de ses juges, il les salua poliment. Les juges demeurèrent surpris un instant ; il leur demandait une dernière grâce : c'était de l'autoriser... à chanter avant sa mort.

Et il chanta, la tête découverte, serrant sa petite toque contre sa poitrine ; il chantait comme un vrai amoureux, les yeux mi-clos avec un indéfinissable sourire au coin de sa bouche.

Et l'on sentait dans cette voix languissante tout le regret de mourir dans un si beau matin, l'angoisse devant la mort qui l'attendait dehors et l'horreur des ténèbres qui allaient lui ravir ce beau soleil qui caressait encore son visage.

Il termina son chant, froidement salua ses juges, visiblement troublés, et se dirigea vers les portiques derrière lesquels on entendait la foule gémir comme un immense océan.

Un hurlement de bêtes affamées qui saisissent enfin leur proie sortit de la foule.

Le malheureux perdit son sang-froid et recula instinctivement. Ses bourreaux malgré sa résistance lui mirent la corde au cou.

Bientôt son corps aux bras inertes se balançait dans l'air comme un pauvre petit fantoche.

La foule après un instant de silence hurla, ivre d'une joie sinistre.

« Monstres ! C'est donc ça l'Humanité? pensai-je, le cœur glacé de dégoût. C'est cette foule, bête sauvage aux mille têtes, venue pour égorger un seul être, qui porte ce nom? »

Et ce ne fut point le malheureux pendu qui se grava éternellement dans mon âme, mais l'horreur de ce que l'on appelle « Humanité ».

« Pourquoi ne suis-je pas une reine d'autrefois? pensai-je ; j'aurais pendu en une seule journée toute cette foule de monstres déchaînés. »

On emporta la Reine évanouie. Son abattement était si grand, que je me demandais si le pendu n'était pas pour elle plus qu'un cousin.

Le soir même, elle m'amena hors de la ville dans un petit jardin presque chauve où il n'y avait qu'une cabane écroulée.

Un vieillard presque aveugle nous reçut. La Reine le pria

d'ouvrir une petite porte dans l'intérieur de la cabane et m'invita à y pénétrer.

A peine entrée, je demeurai clouée d'admiration au sol. Les voûtes arabes des mosquées souterraines, aux nombreuses colonnes éclairées par les faibles rayons du soleil, me parurent fantastiques.

C'était le temple secret des guiabres et des batistes, leur seul abri pendant les persécutions de Nasr-ed-Din Shah. La Reine l'avait acheté probablement pour ses amours.

— Je l'aurais caché ici, — me dit-elle.

Et elle pleura.

Elle me parlait toujours du pendu.

. . . . . .

Peu de temps après, Téhéran fêtait l'avènement au trône de son jeune Shah.

Il faut dire que nous n'étions plus en Perse sous le régime des despotes. Nous étions en « marchroutié » (Constitution) et nous avions un Medjlis. Le despote, Mahomet Ali Shah, avait été exilé à Odessa, après avoir passé quelques semaines sur un terrain neutre (la table de billard de l'ambassadeur de Russie où il avait installé son lit). Mais comme pour une Constitution il fallait, paraît-il, un roi quelconque, on mit de force sur la tête du petit prince de quatorze ans le bonnet de son père, orné de lions en diamant et d'aigrettes, et on lui donna pour héritier son jeune frère de onze ans.

Le jeune roi, pleurant, supplia qu'on lui ôtât ce chapeau pour le redonner à son père.

L'héritier se mit à rire. Le roi se fâcha et le menaça de le pendre, mais il apprit aussitôt qu'en « marchroutié » ce geste n'appartenait qu'aux députés.

— Si je ne peux même pas pendre à mon gré, — s'indigna le Shah, — quel roi suis-je alors?

— Constitutionnel, Sire, — lui expliquèrent ses courtisans.

Dès lors il abhorra son trône et tomba dans une morne tristesse.

C'est alors que la Reine et moi, nous eûmes l'idée de le distraire par des « tamachas » (spectacles) dont nous donnâmes le premier à l'occasion solennelle de son avènement.

Pour ce spectacle, il nous fallait une autre femme pour jouer

le rôle d'une mère. Mais trouver une autre audacieuse, chrétienne ou musulmane, c'était une vaine espérance.

La Reine se creusait la tête.

— Nous voici sauvées ! — s'écria-t-elle enfin. — Nous avons à Téhéran une hermaphrodite. Elle consentira sans doute à jouer ce rôle.

Hermaphrodite? Ce mot ne me disait rien.

— Mais oui. Elle est aussi de ton pays. Et on dit que ton Caucase en est rempli.

— Mon Caucase?... des hermaphrodites?

Elle m'expliqua que ce sont les enfants des Caucasiennes violées par des Djinns qui se transforment tantôt en femmes, tantôt en hommes.

C'était pour moi une révélation ; je n'avais jamais eu l'occasion de les rencontrer au Caucase, ni même d'en entendre parler.

C'était une jeune femme à l'aspect d'adolescent. Elle s'était enfuie du Caucase, enlevant une jeune fille pour la sauver de la tyrannie de son père qui voulait la vendre aux Tartares. Étant lettrée, elle voulait gagner sa vie par des leçons. Mais on se méfia de sa voix masculine et on exigea qu'elle prouvât qu'elle était femme.

Pour la décence générale, l'exposition eut lieu dans un bain, devant une assemblée composée des plus grandes vertus de Téhéran.

On constata que c'était tout simplement une femme très maigre, mais on lui refusa quand même le droit d'enseigner dans les écoles car on supposa que c'était une hermaphrodite qui se transformait en femme pour tromper les gens.

En qualité d'hermaphrodite, elle fut bannie de la société chrétienne et en qualité de chrétienne elle se trouvait dans l'impossibilité de travailler parmi les musulmans. C'est ainsi que dans les filets de la vertu, elle et sa jeune compagne mouraient de faim.

Les musulmans, moins vertueux que les chrétiens et plus indulgents pour les faiblesses humaines, prirent en pitié ces malheureuses et par simple charité leur envoyaient un peu de nourriture.

Je me demande pourquoi, dans mes heures de nostalgie,

j'oublie les désagréments de ma chère patrie où la vertu est plus cruelle que tous les vices du monde et où le fanatisme change le meilleur des paradis en un vrai enfer.

Victime de son austère christianisme depuis combien de siècles, la pauvre Arménie ne succombe-t-elle pas dans ses combats à mort avec l'Islam qui l'enserre?

Mystique et exaltée, elle est, à vrai dire, le seul chevalier qui, inlassablement, a mené la croisade jusqu'à nos jours. Qu'on trouve en Arménie un seul bourgeon qui ne soit pas ensanglanté au nom du Christ!

Et dire que les Européens nous jugent, nous, tout un peuple, d'après quelques marchands de cacaouettes qui leur arrivent de l'Arménie, ou, mieux encore, d'après la calomnie des Turcs, des Turcs embellis par nos vierges et enrichis de la sueur de nos infatigables laboureurs!

Mais calmons-nous sur ce point et retournons en Perse vers l'hermaphrodite.

Grâce à son charmant concours, nous donnâmes donc un tamacha devant le jeune Shah le jour de son avènement.

Tout se passa dans la plus stricte intimité et malgré la sollicitation de tous les ambassadeurs curieux d'assister à une fête si singulière, on leur refusa poliment l'entrée. Dehors, au-dessus du palais, les dragons de feu sillonnaient le ciel noir et tombaient dans les étangs où, effrayés, les saules cachaient leur chevelure. Des milliers de torches de résine jetaient une lumière lugubre sur les hautes murailles du jardin et les graves silhouettes persanes drapées de noir et groupées auprès des cyprès, me donnaient je ne sais quelle invincible tristesse.

Nous nous trouvions au palais dans une salle somptueuse. Un plafond en stalactites de miroirs reflétait le feu des lustres, qui ranimaient la volupté des murs tendus de damas tissés d'or. La cire des cierges embaumait les arcades et m'emplissait d'une douce tiédeur.

Au milieu des paravents drapés, le jeune roi était assis dans un fauteuil en or incrusté de pierreries.

Au loin, on voyait le trône en marbre de Djimchide, unique grandeur qui lui restât de ses aïeux de Persepolis.

Il faisait chaud. Deux chambellans l'éventaient et faisaient trembler les aigrettes de son bonnet.

Il était content et animé.

La gloire des danseuses considérées en Perse comme des courtisanes m'empêchait de lui montrer en toute liberté la grâce des Caucasiennes. Je mimais par des gestes retenus l'éveil de l'âme chez une vierge, et lorsque mon regard rencontrait par hasard le sien, il baissait candidement ses beaux yeux veloutés. Je ne voyais alors que l'éclat du lion en diamant qui frémissait sur son front.

J'étais la première femme qu'il voyait dans son palais depuis qu'il était roi. On l'avait encadré d'une « école » de jeunes princes dont l'affection devait lui remplacer toute autre. Et c'est ainsi que la vertu des musulmans, toute opposée à celle des chrétiens, veillait sur le moral de ces adolescents.

Mais chaque religion et chaque pays a sa vertu...

En tout cas je remercie la Destinée de n'avoir pas fait de moi une reine, mais bien une simple vagabonde d'Asie qui aime et qui hait selon son cœur.

Quel sort, se contenter des pâles joies que la cour impose à son monarque, qui ne peut oublier, même aux moments des étreintes, que derrière ses rideaux, des yeux et des oreilles aussi nombreux que leurs arabesques contrôlent chacun de ses gestes, chacun de ses soupirs !

En vérité, n'ont-ils pas le droit, ces malheureux rois, de tyranniser leur entourage, qui les tyrannise jusque dans leurs alcôves?

Après cette fête, le pays entier parla de moi. On composa mille histoires à mon sujet. Personne ne doutait plus que j'eusse trahi ma religion.

Pourtant ce n'était pas vrai ; j'étais et je reste toujours, malgré tout, une bonne chrétienne, qui croit à Dieu et au Paradis, sans trop croire à Satan, ni à l'Enfer, dont la nécessité me paraît douteuse. Lorsque Dieu a toléré tous nos péchés ici-bas, pourquoi nous en priverait-il au Paradis, et dans ce cas à quoi nous servirait un Enfer?

Mais ma piété étant intérieure et différente des autres, on me traita d'hérétique, de courtisane et, mieux encore, de « Fille de Sodome et de Gomorrhe ».

Ces injures entraient comme une lame d'acier dans mon cerveau d'Arménienne. Tout innocente que j'étais, je me

sentis perdue. La honte troublait mon âme. Je craignis même des violences et je ne sortais de la maison qu'à l'abri de la nuit. Je savais que Notre-Seigneur, monté au ciel, ne se dérange plus pour défendre les malheureuses Mariames de Magdala.

Il me fallut donc quitter la Perse. J'aimais trop les honneurs patriarcaux pour vivre avec la gloire d'une pécheresse parmi les austères Araratiens.

Mais j'hésitais. Que l'on imagine combien de courage il me fallait pour exécuter ma décision... Un accident vint briser mes hésitations.

Je revenais d'une fête que Tadj-es-Saltanéh, princesse et poétesse en même temps, avait donnée à ses amies.

Les mouezzins chantaient déjà leurs chants du soir.

Étourdie par le vin de miel et le kalian, je me sentais lasse et brisée ; cependant le sommeil me fuyait.

Arrivée près des bains publics, le désir me prit d'aller m'étendre sur les dalles chaudes et de laisser les baigneuses éclabousser doucement mon corps avec de l'eau tiède. Un tel repos m'aurait rendu ma fraîcheur. L'heure était tardive. J'espérais m'y trouver seule.

Je me trompais ; quelques chrétiennes accroupies sur les dalles achevaient leur toilette. En me reconnaissant, elles s'écartèrent de moi, comme d'une lépreuse. Apercevant, dans un coin, une vieille Persane de quatre-vingts ans, je me dirigeai vers elle : deux baigneuses lavaient sa magnifique chevelure qui tombait le long de son horrible dos de momie et serpentait sur les dalles.

Je la saluai en persan.

— T'es-tu vraiment convertie en musulmane pour me parler persan? — me demanda la mégère d'un ton furieux.

— Excusez-moi, Khanoum, — répondis-je, — je vous croyais Persane.

Elle se leva, tremblante de colère, et me cria d'une voix rauque :

— Comment, moi, Mougdoussi-Khanoume, pèlerine de Jérusalem, moi, Persane?

Et de ses mains osseuses, elle jeta sur moi une cruche d'eau bouillante. Heureusement les baigneuses lui ayant saisi les mains, je pus sortir de cet enfer sans avoir été ébouillantée.

« Décidément, je quitte la Perse », me dis-je en rentrant à la maison.

— C'était donc Mougdoussi? — s'écria à son tour la Reine quand je lui eus conté l'histoire. — Comment le prophète Messie toléra-t-il en terre sainte ses pieds impies?

J'appris d'elle que cette mégère avait été un véritable ange de beauté un demi-siècle auparavant.

L'ambassadeur anglais l'ayant vue un matin cueillir des figues à l'entrée de son jardin, fut ébloui par l'aspect pharaonique de cette beauté grave et sereine. Il envoya aussitôt des messagers à ses parents et l'acheta pour une grosse somme.

Elle fit dix ans les délices du vieux mylord. En parfait gentleman, le lord quittant la Perse lui trouva un honnête époux, et en bon chrétien il l'envoya avec ses honnêtes parents baiser le tombeau du Rédempteur. Cette purification les ayant mis tous quatre au rang des Saints, le monde chrétien les accueillit à leur retour de Palestine comme une vraie manne céleste.

A leur vue, les vieillards se pliaient en deux, les enfants innocents les appelaient « grands-pères » « grand'mères » et pieusement baisaient le pan de leurs habits.

Cette histoire me rendit heureuse. Je conçus dès lors l'idée d'imiter l'exemple de Mougdoussi, c'est-à-dire après avoir un peu péché, d'aller baiser la pierre tombale du Christ et de retourner ensuite dans ma patrie pour y mourir très respectée.

Un évêque loua beaucoup mes intentions et me donna une lettre pour notre Patriarche à Jérusalem. Il me recommandait chaleureusement au Grand Pontife et sollicitait pour moi le titre de Mougdoussi.

Cachetée de l'anneau épiscopal, cette lettre repose encore au fond d'un coffre où je la garde avec les plus précieuses de mes parures d'almée.

J'ignore si j'atteindrai Jérusalem un jour, mais lorsque lasse des futilités, pareille à Salomon, je médite sur la vanité des choses, je saisis cette lettre et ce ne sont plus des symboles que je vois sous ce cachet, mais de vrais temples pleins de lumière, des voûtes sereines, des basiliques et de nombreux pontifes en habit d'or m'offrant le voile des cloîtrées.

Je me préparai donc à quitter la Perse.

Où irais-je? Je ne le savais pas, à vrai dire : en Turquie, en Égypte, peut-être aux Indes, en Chine ou au Japon.

Ce que j'y devais faire, je ne le savais pas non plus; je soignerais mon épaule blessée là où il y a des docteurs, je danserais là où il y des rois et je verrais l'Univers sous des cieux différents.

Mais la perspective d'une vie aventureuse, loin de me réjouir, faisait gémir mon cœur. Les habitudes de la vie patriarcale m'attachaient aux pays bibliques et surtout à l'Éden qui, depuis des siècles, portait le nom de ma patrie. L'idée que j'allais la quitter peut-être pour toujours me mortifiait. Il me semblait que j'enterrais mon propre corps et que celui qui allait errer ainsi sans but était mon corps astral destiné à une existence vague et pénible.

Patrie ! Que de magie dans ce petit mot !

On m'équipa soigneusement pour un long voyage. N'ayant aucune confiance dans les banques, la Reine et sa mère attachèrent sur moi, dans une large ceinture, tout l'or que j'avais.

Elles suspendirent à un de mes bras un sac rempli d'argent et à l'autre un sac plein de monnaie de cuivre pour être distribués aux mendiants des routes qui prieraient pour mon salut.

Plusieurs talismans ornaient mon cou pour me protéger du mauvais œil.

Ainsi chargée, je ressemblais vraiment aux chameliers des grands déserts.

Ce qui m'incommodait le plus, c'était un morceau de papier dur qu'on nommait « passeport ». On l'avait ajusté sur ma tête, dans l'intérieur de mon turban. On m'assurait qu'en Europe on me prendrait partout pour une friponne sans ce papier, et, comme telle, on m'enfermerait dans des cachots.

Ce sort m'effrayait tellement que je m'assurais à chaque instant que le papier se trouvait toujours dans ma coiffure.

L'heure du départ arriva. La Reine m'enlaçait ; Nadir pleurait. Sous les bénédictions de leur mère, je me prosternai devant cette adorable vieille Persane pour la remercier ainsi de l'affection maternelle qu'elle m'avait toujours témoignée, à moi, étrangère et chrétienne.

Nous partîmes. C'était le soir. Nous étions en pleine lune. Bientôt, mes compagnons de voyage, deux vénérables pèlerins allant à la Mecque, s'endormirent, heureusement sans ronfler.

Je n'oublierai jamais le bain lunaire que j'ai pris dans ce désert.

Il y a des sensations pour lesquelles seules la vie vaut la peine d'être vécue. Heureux ceux qui les ont ressenties !

Une pâle lune ; des étoiles à peine visibles ; pas un arbre, pas une herbe. Une terre blanche. Pas d'horizon. Tout est fondu. Dans le silence on entend le bruit de la caravane et le pas grave des chameaux au rythme des clochettes,... le chant d'un guide somnolent.

Chante-t-il? Non, il se plaint de la solitude. C'est la soif de l'impossible, c'est le regret du fugitif, c'est la mélancolie de mourir, cette indéfinissable mélodie.

« Aman, ah Aman ! » se lamente-t-il. C'est la mort qu'il reproche à la vie, la mort qu'il voit dans ce ciel, dans cette lune qu'il adore et que demain peut-être demain il ne reverra plus.

Il disparaît... Où?... Le reverrai-je? Jamais. Mais son chant n'est-il pas le mien?

Tout perd ses contours. Moi, que suis-je? Une lumière dans ces lumières.

Une mélodie imperceptible touche mes oreilles. Est-ce le chant des étoiles dansant autour de la lune? Est-ce mon corps qui chante son bonheur?...

... Une autre caravane... Ah ! que ne puis-je mourir ainsi !

Le voici, l'impossible, l'immatériel bonheur dans une clarté lunaire. Il existe donc...

Le soleil se lève, les choses se dessinent clairement. L'âme se dégrise. Serait-ce pour toujours? Non, sans doute ; un jour je la retrouverai quelque part, cette ivresse...

IV

SUR LE CHEMIN DE JÉRUSALEM

J'arrivai au Caucase pour y passer quelques semaines avant de m'en aller à Constantinople, où je comptais danser pour le Sultan aux fêtes de Bayram.

Ce n'était plus l'horrible Sultan Rouge, et, danser pour un Turc qui ne massacre pas ne me semblait aucunement criminel. C'était avant la guerre ; à cette époque nous nous imaginions qu'avec la chute d'Ab-dul-Hamid le monde oublierait les mots « massacres » et « tyrannie ».

Je m'arrêtais à Bakou pour embrasser ma mère. Elle vivait alors dans notre ancien caravansérail, seul débris qui nous restât de nos splendeurs d'autrefois...

Dans l'intérieur, quelques rares faïences et des miroirs antiques contrastaient par leur richesse avec la modestie de cette maison.

C'étaient les objets que Rahim, le fils de notre boulanger tartare, avait sauvés pendant que l'on incendiait nos grandes maisons par l'ordre du prince Galitzine.

Le dévouement de Rahim venait, je crois, d'un sentiment beaucoup plus tendre.

J'étais alors jeune fille. Son père nous fournissait du pain, auquel Rahim ajoutait chaque matin un petit pain tartare, que j'aimais beaucoup. C'était son petit cadeau pour moi. « Khanoum Gueusal » (Madame la Belle).

La vue d'une fleur champêtre plantée au centre de son pain m'égayait à chaque réveil et ces hommages, loin de fâcher ma mère, étaient l'objet de ses plaisanteries.

La réalisation de tous mes rêves d'adolescente commençait ainsi par l'adoration d'un boulanger.

Mais pourquoi mentir? Cela ne me déplaisait point : je devinais tous les soupirs qui montaient de sa boutique vers ma terrasse, dans l'odeur du pain frais et la chaleur de son fournil.

Le soir, lorsque son père, après les dernières ablutions, s'endormait enveloppé dans son burnous près de ses pains, Rahim se transformait en un amoureux Medjnoun.

Accroupi près d'un brasero, les yeux fermés, le visage appuyé sur le disque d'un tambourin, il chantait des heures entières les lamentations des amours sans avenir, ni espérance.

Nous aimions tant ces mélopées voluptueuses et plaintives ! La voix de ce barbare complétait la beauté d'un ciel profond et ajoutait sa mélancolie aux ondes limpides de la Caspienne sillonnée de lune.

Ce Mongol nous resta fidèle, même aux jours terribles des massacres. Assiégés de tous côtés, nous manquions de vivres ; au risque de sa vie, il nous en envoyait la nuit, à l'aide d'une corde.

Ces jours-là le rêve impossible de ce jeune barbare était bien près de se réaliser.

Le moment approchait où des milliers de Tartares, armés par les Cosaques, devaient s'emparer de nous et de nos biens.

J'étais sûre que Rahim se laisserait tuer plutôt que de m'abandonner à un autre.

Nos grandes portes de fer cédaient déjà à l'incessante fusillade de ses frères, l'horrible dénouement de ce siège se présentait à mon imagination dans toute sa cruauté ; je me voyais aux pieds de Rahim, le suppliant d'obtenir de cette horde déchaînée la grâce pour toute ma famille au nom de Mahomet.

« Il mériterait alors Khanoum Gueusal pour toute la vie », pensais-je.

Heureusement, on nous sauva sans que j'eusse à devenir boulangère. De braves Arméniens déguisés en Tartares nous enlevèrent à minuit, et lorsque les hordes sauvages entrèrent dans notre cour, nous étions déjà hors de danger.

Rahim en fut sans doute très affligé. Lorsque plus tard il nous trouva ruinées, désolées par la perte de notre père, et quand il apprit que l'on me mariait, il devint triste :

— Qu'Allah bénisse Khanoum Gueusal, — dit-il après un court silence. — J'ai un cadeau pour son mariage ; qu'elle daigne l'accepter.

Que l'on s'imagine ma surprise, à la vue de quelques miroirs et des faïences de notre chère maison brûlée ! Il les avait pillés pour me les offrir un jour !

Non, je ne devais pas le froisser par un bakchich : je lui tendis les mains. Il les appliqua à ses prunelles en signe de gratitude et je sentis la tiédeur de ses larmes sur mes mains.

La vue de ces faïences égarées dans la modeste demeure de ma mère me fit penser à Rahim.

On me dit qu'il était marié, qu'il n'était plus « fils de boulanger », mais bien boulanger lui-même et, malgré que sa boutique se trouvât à l'autre bout de la ville, il restait toujours le fidèle fournisseur de ma famille, et, comme auparavant, il

appelait toujours ma mère « Gonchi Khanoum » (Madame la Voisine).

*
* *

J'ai passé à Bakou quelques jours très mouvementés.

Les nuits, ma mère me tenait dans ses bras ; son cœur pressentait tous les malheurs que j'allais rencontrer par le monde. Pourtant elle ne savait rien de ma vie et croyait que celui dont je portais le nom m'attendait en Turquie.

Les journaux dans lesquels la fantaisie des Caucasiens avaient brodé les histoires les plus invraisemblables sur ma blessure lui avaient appris cet accident.

— Dis, — me demandait-elle, — qui t'a fait cette blessure?

— Un chasseur, ma mère, un chasseur qui ignorait que j'étais couchée dans l'herbe.

— Grand Dieu, j'aurais donc pû te perdre, oh ma colombe, mon rossignol, petite fleur de mon jardin.

Et son visage adoré, embelli par cette tendresse d'une mère aimante, me faisait songer aux transports qu'elle avait dû donner à mon père, elle si ardente, si belle, même vieillie.

Mère, adorable mère, te reverrai-je dans ce monde?

Dès le lendemain, je reçus les visites les plus inattendues :

La première fut celle de Knarik (la Lyre), une jeune fille frêle et pathétique. Elle traversait alors les moments les plus tragiques de sa vie. Son drame était un refrain de l'éternelle chanson : elle aimait et avait été aimée, on avait assez d'elle et on aimait une autre et elle se consumait de jalousie et de colère.

Elle me demanda si je désirais toujours mourir et elle me proposa sa compagnie pour un voyage dans l'autre monde.

A ce moment-là j'avais perdu le goût de l'au-delà et je lui conseillai de vivre, de se moquer un peu de tout et surtout d'elle-même.

Knarik se sentit choquée de ma réponse.

— Sérieusement, Knarik, — lui dis-je, — vivez pour le soleil.

— Pour le soleil?... — répéta-t-elle, haussant les épaules.

Et elle s'en alla sans mot dire.

Elle s'empoisonna le soir même.

Les chrétiens refusèrent de l'enterrer. Son corps resta à la morgue.

Un ouragan faisait gémir tous les navires du port, le vent soulevait en tourbillons le sable et les pierres.

J'allai au cimetière. Il me semblait que je ressusciterais la morte. Non, elle restait là, dans sa bière entr'ouverte par le vent. Ses longs et magnifiques cheveux serpentaient sur les dalles. Les mèches semblaient vivre comme des vipères : les unes montaient dans l'air et retombaient désespérées, les autres rampaient, léchant les dalles. Il y en avait qui rentraient dans la bière pour en ressortir effrayées. Elles gémissaient, elles criaient, elles sanglotaient, ces mèches. C'était toujours elle, l'ardente et la capricieuse Knarik, qui me parlait de son amour.

Je m'enfuis et il me sembla que ces serpents couraient après moi pour s'accrocher à mes voiles.

Naïve comme toutes les Orientales, Knarik s'imaginait que la mort lie les amants séparés par des liens indissolubles.

Hélas ! son héros se maria bientôt après. Il est à présent père de famille et cultive tranquillement un joli petit ventre arrondi de bien-être.

***

Le lendemain, pour me distraire, j'allai chez la célèbre artiste Aznive (la Noble) qui voulait me lire ses souvenirs. Elle se moquait des Knariks. Fière, passionnée et autoritaire, elle avait vécu sa vie comme elle voulait la vivre.

Que n'avait-elle vu, cette Stamboulienne?

Orpheline à onze ans, elle était devenue comédienne en Turquie, avait séduit le Grand Pacha, mais refusé ses hommages et, chrétienne, elle préférait la vie errante à la morne servitude des riches harems.

— Un jour, — me dit-elle, — j'ai dû couper mes belles nattes et les vendre pour quelques pièces d'or : il me fallait de jolies robes.

Elle avait commencé sa carrière sur la place de Dolma-Baktché.

Stamboul alors fêtait pompeusement la circoncision du fils du sultan.

Ces fêtes duraient des semaines ; les casernes se transformaient en hôpitaux, pour y forcer les musulmans non circoncis à perfectionner leur corps en l'amour de Mahomet.

Devenue ainsi une tragédienne, sous ce nom : « les Yeux de feu » elle bouleversait les cœurs dans toute l'Asie Mineure. Elle joua, chanta, aima, haït, et encore jeune se retira des fêtes de la vie, pour s'en souvenir près du feu d'une cheminée au bord de la Caspienne.

Pendant qu'elle me lisait ses mémoires, un petit monstre arriva et me tendit en riant un café turc.

Je tressaillis d'horreur.

— C'est mon enfant, — me dit Aznive, — le châtiment de mes péchés, la victime d'une de mes colères.

Dans un de ses emportements, elle avait cogné au sol la tête de ce malheureux enfant. Je ne savais plus si j'admirais où si j'avais en horreur cette belle Aznive.

Les soirs, j'allais chez ma cousine Sathi, pour la consoler dans sa douleur : elle venait de perdre son fiancé.

— Sœur, — me disait-elle, — si tu avais vu son visage serein dans les linceuls, tu n'aurais pu croire qu'il voulait m'étrangler une heure avant sa mort, pour m'entraîner avec lui dans l'autre monde plutôt que de me laisser ici à quelque autre.

Après la Perse mélancolique et mourante, le Caucase m'a paru horriblement tragique. Ce n'était plus le Caucase de mon enfance, le Caucase aux vergers et aux vignes souriantes, où j'aimais tant le chant des grenouilles et le murmure des cascades.

C'était le Caucase à l'âme ardente et romanesque, barbare et cruelle, et beau dans sa barbarie rebelle et indomptée. Et, je l'avoue, toutes ces tragédies des âmes nues, des passions déchaînées me troublaient autrement que ne me troublent à présent les drames des Occidentaux où tout commence et finit par le manque ou par l'excès d'argent.

***

Pour aller à Constantinople, je devais traverser le Caucase d'un bout à l'autre, en m'arrêtant à Tiflis où habitait ma tante Vosky (l'Or) avec sa fille Altrik (l'Étoile).

La ville fêtait l'arrivée de son vice-roi ; on me pria de lui montrer nos danses.

Le comte Vorontzoff-Dachkoff ressemblait peu au prince Galitzine ; il aimait sincèrement notre Caucase et ne fut point haï des Caucasiens ; d'ailleurs il fut un des rares vice-rois qui moururent de leur mort naturelle et non d'un poignard rebelle.

J'aimais beaucoup la Géorgie, et passer quelques jours parmi d'insouciants Géorgiens me souriait.

Il faut dire ce qu'est la Géorgie.

Dans les écoles officielles on nous disait que la Géorgie est une province de la Russie, dont le chef-lieu est Tiflis. C'était tout ce que l'on nous enseignait sur ce pays.

A la maison, nos pères nous disaient : « Le Royaume de la belle Géorgie est le cœur du Caucase dont la capitale est Tiflis. »

En effet, auparavant elle était indépendante. Mais les chefs de Mingrélie, d'Imérétie et de Kachétie, ces différentes principautés géorgiennes, se disputaient sans cesse. Les tribus voisines, païennes et musulmanes, profitaient de ces disputes pour envahir les terrains géorgiens. Fatigué de ces querelles et épuisé par les combats contre les tribus nomades, leur roi demanda la protection du tsar. On signa un papier par lequel la Géorgie devenait dès lors constitutionnelle sous le protectorat de la Russie.

Le roi géorgien, entouré de ses princes, alla porter personnellement ce papier au tsar et fut reçu avec la meilleure grâce du monde.

Pour lui montrer quel cas il faisait de lui, le tsar remplaça immédiatement sa garde du corps par des princes géorgiens, les priant généreusement de garder l'habit de leur pays.

Ces habits, d'un éblouissant et noble pittoresque, ajoutant à la beauté du type caucasien, rendirent ces princes en peu de temps les délices de toutes les dévotes de Saint-Pétersbourg.

Ces nobles dames surent bientôt guérir la nostalgie de nos seigneurs montagnards.

Peu à peu ils oublièrent leur belle Géorgie et vendirent aux Russes leurs châteaux taillés dans les rochers.

Par malheur, aussitôt après la mort de leur roi, le papier constitutionnel fut égaré comme beaucoup d'autres dans les

archives immenses du tsar. On changea aussi, pour la commodité des choses, sur les cartes géographiques le nom de Géorgie en celui de « province de Tiflis » et tout alla tranquillement son train dans la chère mère Russie.

Quelques patriotes fidèles seuls se souviennent du « royaume de Géorgie », et rêvent encore de son indépendance.

Ils se réunissent souvent sur leurs montagnes pour bâtir de gigantesques projets et discuter, avec les visionnaires araratiens, à qui appartiendra le petit morceau de Zanguézour, que les chevaliers de l'Arménie avaient conquis, aidés par un Dragon de feu, peu avant le Grand Déluge.

Ils s'y disputent, le poignard à la main, jusqu'à l'arrivée des braves cosaques, qui les dispersent négligemment.

Le lendemain, le bon vin de Cachetie fait oublier aux patriotes et l'indépendance de la Géorgie et le morceau de Zanguézour.

Réunis autour d'un grand bûcher, ils chantent maintenant et ils dansent au son des tambourins.

De temps à autre ils retournent vers la forteresse de Metzket où leurs chefs languissent pour l'indépendance de leur patrie : leur sang s'enflamme au désir de la vengeance et, secouant dans l'air les cornes de cerfs remplies de vin écumeux, ils menacent le tsar de brûler sur leur bûcher toute la Russie.

***

La fête qu'ils donnèrent au vice-roi émerveilla ce bon vieillard.

Parmi les torches allumées, quelques beaux Caucasiens l'effrayèrent en exécutant devant lui la danse des poignards, pendant que moi, je dansais au milieu de ces lames tranchantes la fameuse « lecguinka » des montagnards.

Le vice-roi mourut peu de temps après.

Peut-être l'émotion que nous lui avions donnée en lançant vers lui nos poignards avec notre emportement habituel contribua-t-elle à abréger ses jours.

Après cette fête, on m'offrit gracieusement deux banquets. Le premier eut lieu dans un milieu de gentilshommes et ne me laissa pas de grands souvenirs. Le second, donné à Sololak

chez un marchand de poignards, fut un des plus singuliers qu'on m'ait offerts.

Nous nous mîmes à table avant midi et n'en sortîmes qu'à l'aurore.

Durant toute la journée, je n'entendais que : « Fleur de mon âme, goûte ceci, c'est fait exprès pour toi. » «Lumière de mes yeux, on a tué ce petit perdreau spécialement pour toi, et le raisin sec dont il est farci a été cueilli par mon grand-père qui goûte en ce moment le raisin spirituel de Notre Père et de son Fils et du Très Saint-Esprit. » Ici, en prononçant les noms des Saintetés, un large signe de croix, répété par toute l'assemblée.

« Et ce bon vin de Cachtéie, et ce melon de Charjou... Et ce raisin d'Ourmi, et notre miel... J'ai dérangé ce matin la Reine même des abeilles pour t'en donner un souvenir inoubliable... Ah, le voici, on t'apporte le lait de nos cavales. »

Pouvais-je reculer devant une telle bonhomie?

Mais ma situation s'aggravait progressivement, surtout par l'obligation de manger tout ce qu'il m'offrait, cet excellent marchand, car il me trouvait mince et m'assurait que l'embonpoint m'embellirait (comme si cela devait ne venir que d'un seul gigantesque repas).

Et je mangeais. Je mangeais avec la résignation d'un martyr, d'une sainte. Je mangeais désespérément, sans parler ni rien entendre et mon imagination refusait même de me dire quel miracle pourrait m'arracher de cette fête.

L'apparition d'une nouvelle série de plats me désespéra définitivement ; je me mis à sangloter.

— C'est de la nostalgie, — expliqua le brave marchand à l'assemblée ; — l'infortunée n'a qu'une tante dans cet immense Tiflis... Ehé, vous... — cria-t-il aux musiciens, — chantez pour cette orpheline : « O mes prairies natales, montagnes et abîmes... »

Et de nouveau les musiciens se mirent à chanter et moi... à manger.

Des toasts en mon honneur, aux hyperboles les plus incroyables, s'entrelacèrent aux chants des musiciens.

De temps à autre, quelqu'un se mettait à danser aux claquements des mains de l'assemblée entière.

Enfin, au premier chant du coq, on me permit de regagner mon lit.

Le lendemain, ma tante, pour évaporer mes souvenirs, m'amena aux bains d'eau chaude qui jaillissait des rocs.

Le soir même je dansais encore, car le premier succès m'ayant tourné la tête, j'avais consenti à danser pour une seconde fois à l'Opéra. (Nous aussi nous avions alors un Opéra!)

Après avoir passé quelques heures dans des piscines d'eau presque bouillante sentant l'œuf pourri, nous en sortîmes mortes de fatigue.

Une longue chemise remplaçait nos robes ; quelques châles de couleurs drapaient ma tête et mes épaules.

Au milieu de tous ces oripeaux, mon visage resplendissait comme un pavot en fleur.

Je ne crois pas vraiment qu'ainsi parée, je ressemblais à une houri. Mes prunelles mêmes, comme celles des hiboux, étaient cerclés de rouge.

— Allons voir mes pendeloques, — me proposa ma tante, en arrêtant notre cocher devant la boutique d'un bijoutier.

— Allons, — lui-dis-je, sans me soucier de mon allure extravagante.

Le bijoutier nous montra les pendeloques, mais il était pressé.

Il nous confia qu'il craignait de ne pas trouver de place à l'Opéra pour voir la charmante danseuse de Shamakha qui dansait ce soir pour la dernière fois. Ici il se répandit en éloges exagérés à l'adresse de cette danseuse.

L'Or me regarda en riant.

— Est-elle mieux que ma nièce? — lui demanda-t-elle.

Le bijoutier me regarda avec dédain :

— Je ne veux pas dire que votre nièce est laide, — répondit-il, — mais on ne compare jamais le jour et la nuit.

— Vous avez donc perdu la vue, — reprit ma tante. — Mais la voici, votre danseuse de Shamakha.

— Tante ! — criai-je, pour l'arrêter.

Mais c'était trop tard.

Ce n'était point le désir de plaire qui parlait en moi. Non, mais je voyais un artiste d'une imagination excessive. Dans les dessins qu'il ciselait, sous les contours des montagnes légères comme des nuées on voyait bizarrement stylisés, les paons, les biches, les aigles, les gazelles.

Les lacs s'y présentaient comme de grands cercles remplis

de poissons ailés. Sans doute, son imagination avait fait de sa danseuse un être aussi irréel, aussi ailé et doré que ses dessins.

En identifiant ma personne avec celle de l'almée qui captiva son imagination à la fête des torches, ma tante assassinait son rêve d'artiste.

Le pauvre bijoutier ne la crut pas d'abord. Mais me voyant sincèrement contrariée :

— Pourquoi me l'avez-vous dit, madame? — dit-il tristement.

Il était prêt à pleurer. Moi aussi.

C'est alors que je compris qu'une danseuse était plus qu'une femme et que pour le prestige du rêve qu'elle réalise elle ne doit montrer au public que l'irréel.

Peut-être qu'un jour regretterai-je d'avoir fait tout le contraire dans ces pages. Mais... Cela m'amuse pour le moment; c'est tout ce que je demande à ces écrits.

***

Je quittai Tiflis pour passer à Haut-Akoulis, un village caucasien suspendu au-dessus d'un abîme dans la région du mont Ararat. Au milieu des maisons taillées dans des rocs et couvertes de vignes sauvages et de lianes, un torrent aux mille cascades tombait dans l'abîme.

Le soleil descendait lorsque nous quittâmes nos mules pour monter à pied.

Le désert et les rochers étaient d'un rouge mauve sous un ciel rose de crépuscule. Nous étions comme de bronze, et il me semblait que nos robes mêmes exhalaient de la lumière.

Akoulis, jadis principauté arménienne, avait conservé son air moyenâgeux.

Le lendemain, la jeunesse d'Akoulis vint me prier de prendre part à une fête qu'elle donnait pour Mariana, mère de Dieu.

— Nous voulons jouer *les Brigands* de Schiller. Les héros de cette pièce ne doivent pas être très différents de nous. Comme décors, que voulez-vous de mieux que ces rochers? Vous y tiendrez le rôle d'Amalie?

— Je n'ai pas de robes européennes.

— Une longue chemise caucasienne et vos nattes défaites, c'est tout ce qu'il faut pour votre rôle.

— Mais quel sera ce rôle?

— Vous lisez quelque chose à Frantz, vieux laideron amoureux de vous, lorsque tous vos rêves vont à Carlos, bandit. Vous aurez à pleurer un peu.

— C'est une tragédie, alors ! Jamais je ne saurai...

— Vous n'avez qu'à soupirer après chaque mot.

— Bien.

Et nous jouâmes Schiller : notre public, assis sur les toits, grimpé sur les arbres, accroché aux vignes, accroupi sur les dalles, et nous, au milieu d'une cour où nous avions barré la cascade, c'était un ensemble vraiment schillerien.

Notre gloire atteignit même Bas-Akoulis, au fond de l'abîme. Une délégation solennelle vint nous prier de venir leur « montrer les bandits européens » !

Nous y consentîmes.

Après le spectacle, à la lueur des torches, nous mîmes sur un âne nos « costumes de théâtre » et nous nous dirigeâmes vers Haut-Akoulis.

La lune éclairait notre route : la montée n'était pas bien dure. On me conseilla de m'accrocher à la queue de l'âne ; ce que je fis et l'âne généreusement me supporta, habitué à traîner ainsi les dames de cette principauté.

Au bout de quelques jours, accompagnée du son des tambourins venant de tous les toits, je quittai ce beau pays, laissant derrière moi Arax, le mont Ararat et le Caucase tout entier.

***

J'arrivai à Batoum. La mer Noire rugissait devant moi. Ses ondes crachaient de l'écume sur les bords. J'eus peur, pour la première fois, d'avoir entrepris ces voyages.

— Pourquoi nomme-t-on cette mer « Noire », — demandai-je?

— Parce que son ciel toujours nimbé donne un reflet lugubre à ses eaux aux gouffres pleins de trépassés.

Cette nuit, je m'en souviens, je dormis mal.

(La fin prochainement.)

ARMÈN OHANIAN

LES MAGYARS ET LA PAIX

Quand on considère les décombres de ce qui fut la monarchie de Habsbourg, on n'est pas seulement frappé, cela va de soi, du nombre des problèmes qu'ils recouvrent, ni de l'incertitude qui plane sur l'importance relative de chacun d'eux. On éprouve de la difficulté à décider dans quel ordre il faut qu'on les aborde, si l'on tient à apporter dans le sujet un peu de méthode. Tout, au premier abord, paraît solidaire dans l'incohérence. On ne sait sur quelle pierre branlante porter la main, sans risquer d'en détacher d'autres, qui pourraient rester à leur place ; ni à quelle place remettre celles qui gisent à terre, et dont on sent qu'elles seraient faites pour étayer quelque chose. Par où commencer, sans risquer d'avoir à revenir sur un travail prématuré? Où mettre la première main à une ébauche de reconstruction, qui ne soit pas destinée à rester une simple ébauche?

Il nous a paru que la question magyare était une des premières à envisager. D'abord, au point de vue de l'application du principe des nationalités, elle est la clef de trois autres : la tchéco-slovaque, la roumaine et la jugo-slave. Elle confine au problème des garanties générales que l'Entente — mais surtout la France — doit prendre dès aujourd'hui contre une nouvelle forme d'hégémonie de l'Allemagne, même républicaine, sur les pays danubiens. Tout en même temps elle est plus simple que la question d'Autriche proprement dite, parce que les Hongrois n'ont pas, comme les Allemands autrichiens,

la ressource de s'agréger territorialement à qui que ce soit, et qu'ils resteront, quoi qu'il arrive, un corps d'État distinct. Faut-il ajouter que, dans les derniers temps de la guerre, nous avons un peu perdu de vue ce peuple, sa politique, son rôle dans l'histoire contemporaine, pour reporter notre intérêt sur les formations en perspective, notamment Pologne, Bohême et Jugo-Slavie?

On ne se propose d'ailleurs ici ni tracés de frontières, ni suggestions à la diplomatie. Simplement, on cherchera à faire sortir un peu de la pénombre cette physionomie si particulière du peuple magyar, candidat improvisé à la Société des Nations, et à émettre quelques appréciations sur cette candidature.

Depuis 1867, les Hongrois tiennent en Europe une place que ne justifient ni leur importance numérique, ni la qualité de leur civilisation propre, et qui témoignerait d'une haute dose d'esprit politique, si l'idée que nous nous formons de cet esprit excluait décidément la justice et la moralité. Admettons un instant, en effet, que la politique ne soit qu'un jeu, ou un art, ou, si l'on préfère, un jeu conduit avec art — quels joueurs et quels artistes que ces Hongrois, pendant cinquante ans ; quelle audace, quelle virtuosité, et, ajoutons-le, quel bonheur ! Insurgés contre la Maison d'Autriche en 1849, ils s'arrangent de façon à la défendre sans dévouement contre la Prusse, et même à la trahir un peu, en 1866. Résultat : le dualisme. Constitution à laquelle collaborent, de pair avec les ministres viennois, les fils et les neveux magyars des pendus de 1851.

Grâce au dualisme, l'antique apanage de la Couronne de saint Étienne est érigé, vis-à-vis de l'Autriche, en État distinct, égal et associé. Voilà donc le Hongrois chez lui, se gouvernant lui-même, et, qui plus est, habilité à gouverner constitutionnellement les autres nationalités que la tradition féodale avait rattachées à cette Couronne, soit en chiffres ronds : deux millions de Slovaques des Comitats du Nord confinant à la Moravie ; trois millions de Roumains pour la plupart établis en Transylvanie ; quelque cinq cent mille Ruthènes ; de six à sept cent mille Serbo-Croates des Comitats du Sud, enfin deux millions environ de Saxons ou d'Alle-

mands [1]. Eux, les Magyars de race et de langue, sont dix millions à peine ; dans ce conglomérat, ils ne disposent donc que d'une faible majorité, à la condition encore de faire compte à part de la Croatie-Slavonie.

La Croatie, en effet, est proprement un « royaume », tout comme la Hongrie, d'après le droit d'État antérieur à 1867. Si elle lui fut « unie », dans le cours des siècles, c'est en vertu de libres contrats. D'ailleurs le chef de son gouvernement (*Banus*, ban) n'a relevé jusqu'alors que de la Couronne impériale, et l'un des plus récents, Jellacitch, a tiré l'épée pour les Habsbourg contre les Hongrois. Au moment donc où s'opère une refonte générale de la monarchie, où Vienne et Budapesth se mettent d'accord sur le dualisme, et où l'on instaure partout — en théorie tout au moins — le régime constitutionnel, la Croatie peut devenir, au choix de ses représentants, cisleithane ou transleithane. Les Hongrois ont un intérêt majeur à ce qu'elle opte pour ce dernier parti. L'autre ferait pencher trop manifestement la balance numérique en faveur de l'Autriche. Et puis, par la Croatie, passe pour eux l'unique chemin qui mène à Fiume et à la mer.

Aussi quelle habileté ils déploient à séduire les Croates ; comme ils passent sur les souvenirs de la campagne de Jellacitch pour évoquer ceux de l'oppression commune à laquelle l'Autriche réduisit, sous le ministère Bach, les rebelles et ses propres défenseurs ! Même un Strossmayer — il l'a regretté souvent — se laisse prendre à ces avances. A lui et aux notables qui disposent des destinées de la Croatie, Deak tend sa fameuse « page blanche », en les priant d'y consigner leurs désirs. Vienne se montre réservée : au fond, elle pressent déjà qu'il y aura toujours assez de Slaves en Cisleithanie, et trouve quelque avantage à en pousser deux ou trois millions du côté de la Hongrie, où ils seront à la fois isolés et contenus.

Le pacte hungaro-croate (*Nagoda*) finit par être signé en 1868, par conséquent un an après l'*Ausgleich* austro-hongrois. En accordant au gouvernement de Pesth le droit de désignation du *ban*, de qui dépendent tous les fonctionnaires et tous les services publics, il ouvre déjà la porte aux immixtions les

1. Ces chiffres sont fournis par la statistique *officielle* de 1910. Vraisemblablement ils sont donc inférieurs à la réalité.

plus indiscrètes dans la vie intérieure de la Croatie. Il eût fallu un sincère désir, chez les Hongrois, de traiter leurs voisins en peuple autonome et en libres associés, pour que des abus ne s'ensuivissent pas de la précaution qu'ils avaient prise. Au contraire, leur politique est de pousser à l'extrême les avantages de l'ascendant que leur a ménagé la *Nagoda*, dont même, au besoin, ils ne respectent ni la lettre, ni surtout l'esprit. Il n'y a rien d'exagéré à dire que cette politique, immuable, sauf de très rares intervalles, jusqu'en 1914, en rejetant les Croates du côté du nationalisme serbe, a eu sa part aux origines de la guerre européenne.

En attendant, voici la Transleithanie de 1868 tout entière organisée « à la hongroise ». Le fond des péripéties qui s'y déroulent c'est toujours la lutte entre races, dont l'une « domine » les autres, non par le nombre, mais par l'effet de la Constitution et du système gouvernemental. Ne dites point que ces nationalités, étiquetées « secondaires », disposent d'armes défensives : le droit de suffrage, la liberté de la presse, le droit d'association, etc. La façon dont nos ministres et nos préfets, sous la première Restauration, comprenaient la Charte, est édifiante dès qu'on la compare à l'esprit des plus modernes Hongrois. D'ailleurs ceux-ci opéraient sur des peuples généralement moins développés que les Français de 1820, dès longtemps pliés au despotisme, et qui, pour prendre possession efficace de leurs droits constitutionnels, avaient besoin d'une longue éducation.

En fait, c'est tout au plus si les six millions de Slovaques, de Serbo-Croates et de Roumains de Hongrie, pris ensemble, ont obtenu, depuis 1868, quelques représentants authentiques de leurs intérêts au Parlement de Budapesth, et si quelques journaux ont pu dire la vérité entre deux procès. Le sort des autres « droits » était à l'avenant, sous un régime dont les mœurs assuraient un patronage officiel à la corruption, des primes à la délation, et l'immunité à l'arbitraire administratif.

***

Pour que les Hongrois profitent pleinement des privilèges que la Constitution dualiste leur a réservés, et s'en adjugent

d'autres, il leur faut un solide appui à l'extérieur. Entre la Prusse et eux, dès avant 1866, les affinités s'étaient dessinées. A compter de cette date, et surtout depuis l'unité germanique, les intérêts coïncident. Sadowa seul a rendu le dualisme possible. Le Magyar a bien des façons d'acquitter, vis-à-vis de l'Allemagne, une dette qui d'ailleurs ne lui pèse pas, et tout d'abord par un contrôle assidu sur la politique intérieure autrichienne. Que cette politique, sous Hohenwarth, en 1871, ou sous Badeni, en 1897, marque une tendance un peu plus équitable pour les Slaves de Cisleithanie, à plus forte raison qu'elle fleure, même de très loin, un penchant au fédéralisme, il n'est pas d'intrigues qu'il n'ourdisse, pas d'embûche qu'il ne tende, pas de menaces qu'il ne profère contre le ministère qui s'écarte de la directive berlinoise. Pour son propre compte et pour compte allemand, il est le conservateur non seulement de la Constitution dualiste contrôlée par Bismarck, mais de l'hypothèque allemande sur toute la monarchie de Habsbourg.

Il gardera invariablement cette attitude durant toute la guerre, jusqu'à la veille de la catastrophe. Quand le *Reichsrath* se rouvre, le 19 mai 1917, sur la campagne intrépide des Tchèques et des Jugo-Slaves, la presse hongroise unanime ne se borne pas à protester contre des programmes nationaux qui attentent à l'intégrité du royaume de saint Étienne, en préconisant l'union de la Slovaquie hongroise à la Bohême, et la réunion de tous les pays slaves du Sud en un seul corps d'État. Elle dénie formellement à l'Autriche le droit de se fédéraliser. Elle soutient que la Hongrie, ayant conclu en 1867 un pacte avec ce pays, a qualité pour s'opposer aux réformes, même purement intérieures, qui enlèveraient à l'élément allemand en Cisleithanie la suprématie politique. L'organe du comte Andrassy, le *Magyar Hirlap* du 8 août 1917, explique : « Le gouvernement hongrois a le droit impérieux de prendre position contre une politique autrichienne qui, devant aboutir à modifier la parité et le dualisme, constituerait pour nous une menace. Jadis le comte Andrassy est parvenu, en combattant Hohenwarth, à déjouer une première tentative. De ce précédent découle pour nous le droit incontestable *de nous ingérer dans les affaires de l'Autriche, contre toute tendance*

fédéraliste. » Et le même M. Barna Buza, que le comte Karolyi a fait entrer dans son cabinet, envisageant l'hypothèse d'une extension du système fédéral à tous les États habsbourgeois, écrivait encore dans le *Magyarorszag* du 16 août 1918, deux mois avant la débâcle : « Si Hussarek aspire à fédéraliser la monarchie entière, donc aussi la Hongrie, *il est devenu fou* (*sic*), car l'intégrité de l'État magyar ne souffre d'aucune des maladies autrichiennes et cet État restera ce qu'il est depuis un millier d'années. »

Il ne suffit pas aux Hongrois de paralyser, au sein de l'empire, toute velléité de réformes qui aboutirait à lui restituer un peu d'indépendance vis-à-vis des Hohenzollern. Ils se montrent partout, à l'extérieur, les alliés de l'Allemagne : contre la France, dont ils cautionnent le démembrement subi en 1871 ; contre la Russie, qu'ils exècrent ; dans les Balkans, où ils escomptent une part aux bénéfices du *Drang nach Osten.* Toute la période qui court de 1868 à 1914 est caractérisée par une étroite union de sentiments, d'intérêts, de convoitises, de rancunes, entre l'empire germanique et la Hongrie. L'expédition « punitive » contre la Serbie, qui devait dégénérer en guerre générale, est décidée à trois, entre Berlin, Vienne et Budapesth, et c'est de cette dernière capitale que partent les régiments qui se sont distingués par leur cruauté pendant l'occupation de ce malheureux pays. Aussi, quelle sollicitude l'Allemagne déploie, quand, en 1915, l'invasion russe s'avance jusqu'au pied des Carpathes ! Ce sont les meilleures troupes allemandes qui accourent à la défense de la *puzta.* Toute la politique militaire des puissances centrales se règle, à ce moment, entre Guillaume II et le comte Tisza, dont, si l'on ignore duquel des deux empereurs il est le plus sujet, on sait du moins qu'il réussit à obtenir un secours plus efficace de Berlin que de Vienne.

Puis vient la période du triomphe insolent et éphémère : trahison et anarchie russes, traité de Bucarest, traité de Brest-Litowski, projets d'organisation de la *Mittel Europa.* La Hongrie s'asseoit au festin imaginaire a côté de l'Allemagne, toujours. Elle fait « rectifier » sa frontière transylvaine ; elle ne vise à rien moins qu'à s'étendre sur l'Adriatique, sous prétexte que les agrandissements éventuels de l'Autriche du

côté de la Pologne lui donnent droit à des compensations en Bosnie et en Dalmatie ; elle se porte caution, vis-à-vis de l'empire germanique, de l'anéantissement politique des Slaves du Sud, à l'heure même où l'empereur d'Autriche, sincèrement ou non, mais ingénument à coup sûr, cherche à rallier ces derniers aux intérêts de sa propre couronne. Bref, depuis cinquante ans, nous avons vu le pacte solennel et écrit entre l'Autriche et la Hongrie donner lieu à des critiques, à des tiraillements, à des symptômes même de rupture, au point de laisser à douter s'il était fondé sur des avantages naturels et réciproques. Mais le pacte tacite entre l'Allemagne et la Hongrie, noué logiquement par le dualisme, observé sans défaillance, resserré par les péripéties de la guerre, tient jusqu'à la dernière minute qui précède le « sauve qui peut »... Et il mettait vraiment le sceau à la politique extérieure de son pays, M. Weckerlé, lorsqu'à la veille de résigner le pouvoir — en attendant d'être emprisonné par ses successeurs — il s'opposait, dans la séance du 24 octobre 1918, au Parlement de Budapesth, à la motion de paix séparée de son rival le comte Karolyi, en disant : « Nous ne le pouvons pas, puisque des troupes *allemandes* défendent encore le sol de la Hongrie sur les points les plus périlleux. »

***

Reste un troisième aspect de la politique magyare, avant la guerre, auquel s'attache un enseignement actuel.

Après qu'il se fût assuré la « parité », vis-à-vis de l'Autriche et l'hégémonie sur les autres nationalités transleithanes, et qu'il eût mis ces conquêtes à l'abri d'une entente solide et constante avec l'Allemagne, le Hongrois a entrepris de concilier à son pays ce qu'on est convenu d'appeler les « sympathies occidentales ». Homme du monde élégant et disert, nous l'avons vu briller dans les cercles aristocratiques de Paris et de Londres. Savant ou réputé tel, il se présentait en confrère dans les milieux académiques, les revues classées, les congrès internationaux. Il faisait des réputations, il esquissait des physionomies : celle de Kallay, par exemple, qu'il était parvenu à faire surnommer, chez nous, le « Colbert des Balkans ».

Publiciste professionnel, ou aposté par son gouvernement aux carrefours où l'on contrôle la circulation des informations et des idées, il a réussi pendant longtemps, surtout à Paris, à influencer une partie de la presse en faveur des intérêts magyars, ou à neutraliser les efforts contraires. Souvent, ce que l'Allemand ne pouvait dire en France, il le faisait dire par un Hongrois, et, dans les milieux où sa présence eût éveillé des soupçons, c'est un Hongrois qui entre-bâillait la porte. Tactique d'avant-guerre, qui s'est poursuivie en pleine guerre, et à laquelle les agissements du bas agent Lipscher, révélés en cours d'instruction d'une affaire célèbre, donnent un surcroît d'illustration.

Le financier hongrois nous expliquait, ou nous faisait expliquer, que la France trouverait avantage à prêter des capitaux à son pays ; que ces prêts seraient un moyen, qui sait? d'y conquérir une influence négociable à son tour sur le marché politique ; qu'au surplus, ces fonds d'État, ces Crédits fonciers, ces emprunts de villes, étaient autant de placements sûrs et rémunérateurs. Sans la vigilance de certains de nos ministres des Affaires étrangères, notre épargne aurait pris encore plus souvent, par ce détour, des voies « contrôlées » par les grandes banques allemandes, et ce n'est pas l'éclectisme de nos établissements financiers qui l'eût mise en garde. Jusque dans nos villages, il y a quelques années, on a vu s'abattre des prospectus qui prônaient les avantages de quelque *Loterie royale* autorisée et surveillée par le gouvernement de Budapesth, et notre propre gouvernement, qui répugne à la loterie d'État, du moins sous une telle forme, laissait bénévolement tendre ces appâts à la convoitise ingénue des petites gens.

Au point de vue proprement politique, l'opinion que les Magyars désiraient qu'on eût d'eux-mêmes était qu'attachés, par nécessité, à l'alliance austro-allemande, ils n'en admiraient pas moins l'éclat de notre histoire, les services que nous avons rendus à la cause du progrès, surtout notre exquis « libéralisme ». Fins connaisseurs — du moins à leur estime — en pareille matière, ils nous faisaient même quelquefois l'honneur de nous comparer à eux, donnant à entendre, pour conclure, que, de tous les peuples de l'Europe centrale, ils

étaient le plus apte à nous comprendre, le plus désireux de ne point nous nuire, le mieux en situation de nous être utile, bref un modérateur acquis, un ami latent, un courtier possible.

Parlementaires, ils nous rappelaient que, même aux époques privées de lumières, la Hongrie s'était toujours distinguée par le culte et le sens du régime représentatif. Ils offraient de nous édifier par de vieilles chartes rédigées en latin. Adversaires donc de l'absolutisme par tradition, libéraux par éducation, n'avaient-ils pas arboré, comme nous, en 1849, la cocarde révolutionnaire? Que de titres aux sympathies françaises! Ils ne se firent pas faute de les exploiter, notamment, pendant la crise de 1905-1906, quand, brouillés avec la Cour d'Autriche, réduits à rechercher l'amitié des Croates et à conclure avec eux le fameux pacte de Fiume, ils se virent imposer par François-Joseph un ministère inconstitutionnel, presque un dictateur, en la personne du feld-maréchal Fejervary. Ce fut une comédie charmante. Un de leurs plus doctes politiciens, M. de Pazmandy, vint à Paris pour nous représenter combien la conjoncture était grave, y plaça des interviews, et parut nous dire : « *De re tua agitur.* » — Quoi, le Parlement hongrois résiste aux injonctions des Habsbourg, qui le font brimer par un vieux militaire, et la France resterait insensible à ce spectacle affreux! Budapesth est le théâtre d'un attentat contre la Constitution, et la presse, l'opinion, les autorités juridiques ou « intellectuelles » du pays qui a répandu à travers le monde les principes de 89, resteraient muettes?

Ce qui mérite d'être retenu de l'épisode, même encore aujourd'hui, ce fut la parade du général fidèle aux instructions de la Couronne apostolique; elle consista à menacer les Hongrois d'introduire de force chez eux le suffrage universel. Le suffrage universel, dans un pays où la nationalité dominante veut bien se donner toutes les joies des intrigues de couloirs, des duels de tribune et des chassés-croisés ministériels — entre Magyars exclusivement, bien entendu, — mais où, si l'on permet à la volonté populaire de s'exprimer librement, près de la moitié des sièges parlementaires seront occupés par des Roumains, des Serbo-Croates et même des Slovaques!

L'intimation, pour comique qu'elle fût, en tant qu'elle émanait du souverain le plus réactionnaire de l'Europe et s'adressait aux paladins du libéralisme dans ses États, n'en sortit pas moins son effet. M. Weckerlé et son compère, M. Louis Kossuth, transigèrent avec Vienne, rompirent tout naturellement avec les Croates, et même tinrent un peu rigueur à ces derniers d'avoir fait crédit à leur bonne foi. Quant au suffrage universel, pour qu'il fît l'objet d'une proposition gouvernementale, déposée sur le bureau de la chambre de Budapesth, il a fallu la guerre générale, l'effondrement de la monarchie habsbourgeoise, celui de l'Allemagne, l'abdication des Hohenzollern et des menaces de révolution dans les États de l'antique Couronne de saint Étienne et même ailleurs. Il est vrai que M. le comte Karolyi, soucieux de plaire aux démocraties, a introduit dans ce projet tardif le vote des femmes, de façon à bien marquer que les Transleithans des deux sexes n'ont rien perdu pour attendre.

***

L'historien aura encore à retenir que, depuis la guerre, jusqu'à la veille de la débâcle, les Hongrois se sont, peut-être plus que l'Allemagne elle-même, drapés dans leur orgueil, raidis dans leurs erreurs, obstinés à ne croire qu'à l'étoile de la force et à la force de leur étoile. Fait curieux : leur première précaution, dès que cette débâcle a paru certaine, a été de répudier bruyamment toute solidarité avec l'Autriche. N'importait-il pas au succès de leur « nouveau jeu » de renier un État réputé incurable de ses difformités impérialistes et absolutistes, pour se poser, eux, en peuple moderne, acquis d'avance aux principes de l'Entente? Malheureusement pour cette prétention, leur politique intérieure de guerre souffre de toute comparaison, même avec l'Autriche, et ils sont bien mal inspirés d'en provoquer une.

Après tout, la composition même du dernier *Reichsrath*, élu en 1911, et qui a mis en vedette, à la tête de puissants partis d'opposition, les Kramarcz, les Stanek, les Klofacs, les Korosetz, et tant d'autres champions du droit triomphant aujourd'hui, atteste que le suffrage, en Cisleithanie, était à

cette époque relativement libre. Libre aussi, du moins depuis le mois de mai 1917, la tribune de cette Assemblée, qui a retenti de meurtriers réquisitoires contre le régime. A partir de la même époque, la presse, en Bohême, en Pologne, en Carniole, en Dalmatie, a dit à peu près ce qu'elle a voulu. Une amnistie a été proclamée, qui mettait hors des cachots des centaines de milliers de condamnés ou de suspects politiques. Le gouvernement de Vienne a fait des efforts inouïs pour traiter avec les partis, pour former des ministères de concentration, pour se donner des apparences constitutionnelles. Dans ces tentatives de radoubage *in extremis*, élargissez, tant qu'il vous plaira, la place et la part de l'affolement, et réduisez, en toute sévérité, celles de la bonne foi : un fait subsiste. La « liberté comme en Autriche », sujet de dérision pour nous autres Occidentaux, a constitué réellement un sujet d'envie, pendant la seconde moitié de la guerre, pour les nationalités « secondaires » parquées de l'autre côté de la Leitha.

Car, en Hongrie, rien de pareil. Le Parlement qui a siégé pendant la guerre était constitué, comme ses devanciers, par les agents des « partis des comtes » et les fonctionnaires locaux. La liberté de la presse n'a jamais profité qu'aux polémiques inter-magyares. Pas l'ombre d'une avance aux nationalités pour les associer au gouvernement — ou, si l'on y vient, ce n'est qu'au moment où l'on sent la guerre « perdue », et l'heure des justes revanches imminente. Point d'amnistie. Point de trêve à la politique qui a résolu de façonner un État polyethnique en État strictement hongrois. Au contraire, chaque nouveau ministère imagine quelque nouveau décret qui enfonce l'empreinte magyare sur les écoles, les institutions de bienfaisance, les administrations municipales. On s'efforce même de « magyariser » le sol — selon l'exemple des Allemands en Posnanie — puisque nous savons que des banques et des syndicats, soutenus par le gouvernement, se sont rués sur les terres slaves et roumaines, en Slavonie, dans le Banat, en Transylvanie, partout où la misère, l'abandon, la confiscation et les exécutions aussi, hélas, ont ménagé une proie facile à l'acquéreur à vil prix.

Les Hongrois, pendant cette période, ne se tiennent pas encore pour satisfaits de ce que la guerre semble avoir levé les derniers

obstacles à la réalisation de leur idéal d'État. Ils voient au delà des frontières du royaume de saint Étienne. Ils convoitent ouvertement la Bosnie, que seule une mince palissade de sol dalmate sépare de la mer. En août et en septembre 1918, le comte Tisza, le margrave Pallavicini et quelques comparses osent « visiter » cette malheureuse province, dépeuplée par les fusillades, les pendaisons, la famine, et qui doit tous ses malheurs aux Hongrois plus encore qu'à Vienne. Visite intéressée, d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une manière de reconnaissance « plébiscitaire », aux fins d'amener les Bosniaques à demander leur union à la Transleithanie. Ces messieurs se rendent à Serajevo, convoquent les notables, tiennent des harangues diversifiées aux catholiques, aux Serbes orthodoxes, aux musulmans, aux pauvres gens intéressés à ce que la question agraire se résolve, et aux anciens *begs* intéressés à ce qu'elle ne se résolve pas. Toutes les rubriques de la persuasion captieuse et de l'intimidation sont mises en œuvre. Et, lorsque le comte Tisza commence à s'apercevoir qu'il perd son temps ; quand ces notables lui remettent, au lieu d'un acte de soumission, un *memorandum* de doléances, il se fâche, il épanche sur eux sa bile de grand seigneur insolent. Il faut lire, dans le discours prononcé au *Reichsrath* par Korosetz, dans la séance du 1er octobre 1918, le passage consacré au récit de cette dernière entrevue : « M. le comte Tisza a reçu ces délégués debout. Il a traité de *fausse monnaie* le droit de libre disposition des peuples. Dans sa colère, il a frappé du poing. Il a dit que, si les Jugo-Slaves ont cru à l'assistance des Serbes, l'événement leur montrera une Serbie si petite que la Bulgarie pourra la manger à son déjeuner du matin (*sic*). Il a ajouté que le moment était proche où ces Jugo-Slaves seraient jetés à coups de pied hors de la Hongrie. »

Dans le débordement de leur jactance et de leur irritabilité contre tout ce qui leur résiste, les Hongrois n'épargnent pas plus Vienne, ses ministres et son Parlement, que les humbles Bosniaques. Leur presse, depuis que le nouveau règne louvoie, en Cisleithanie, avec les nationalités, traite couramment cette partie de l'État commun en foyer de contagion et de corruption. Elle ne se borne pas, plaidant *pro domo*, à protester contre ces prétentions nationales qui visent à

détacher la Slovaquie et les terres slaves du Sud de l'État hongrois. Ce sont des leçons générales de gouvernement, des conseils impérieux en matière de police, de justice sommaire et de répression, qu'elle administre à M. Seidler, à M. Hussarek, à la Cour même. On les taxe de faiblesse ; on leur fait comprendre qu'ils ont perdu le sens politique, les saines traditions, et on leur montre, sur la carte, le point où ils sont assurés de les retrouver. Retenons cette formule du *Pester Lloyd* ; elle est du mois d'août 1917 : « Il faut créer *d'un poing ferme et énergique* un État national autrichien, à *la hongroise.* Il faut créer une idée de l'État autrichien, une langue d'État, une administration et une armée autrichiennes ; supprimer dans les livres scolaires et dans les codes le mot *Völker* (les peuples), pour le remplacer par les mots *Oesterreisches Volk* (le peuple autrichien). Que les hommes politiques d'Autriche viennent apprendre l'art d'organiser un État chez les Magyars, qui, d'un pays polyglotte, formé d'éléments *disparates,* ont su former un tout *homogène* (*sic*)... »

O reproches de « libéralisme » lancés par l'ombre de Kossuth à l'ombre de Metternich, que vous êtes édifiants !

***

Mais voici venir les jours difficiles.

Le 24 octobre, au moment où les nouvelles accumulées de Bulgarie, de Turquie, d'Autriche, d'Allemagne, du front occidental, du front italien, ne peuvent plus permettre d'illusion sur l'issue de la guerre, le comte Karolyi dépose une motion, que Weckerlé combat, en faveur de l'indépendance de la Hongrie et de la paix séparée. Prompt à se désigner lui-même comme chef d'un gouvernement de salut, il ne prononce pas encore un mot, remarquons-le bien, qui annonce le dessein de faire droit aux revendications des autres nationalités transleithanes. Au contraire, dans l'offre de paix qu'il suggère, *au nom de l'État magyar,* est incluse l'idée de l'intégrité territoriale, de l'unité factice. L'orateur est bien toujours l'homme qui disait, deux mois plus tôt, dans une lettre publique à ses électeurs de Czeled : « M. Wilson *lui-même* (*sic*) ne voudrait pas que le droit d'auto-disposition des peuples fût réalisé en

Hongrie dans sa *pureté doctrinale*, et sans égard aux droits historiques. »

Cependant la Couronne n'a pas encore lâché prise. Elle a investi l'archiduc Joseph, sur sa réputation de Habsbourg populaire au delà de la Leitha, d'une sorte de dictature, dont il s'acquitte mal, et qui amène des collisions entre la troupe et la foule. Entre temps, l'empereur-roi, venu sur ses terres magyares de Gödollö, est reparti pour Vienne, et donne par ce retour un démenti à ceux qui le voyaient déjà abdiquer en Autriche pour consolider son trône de Hongrie. Son conseiller Lammasch l'entretient sans doute dans l'idée qu'il est encore possible de sauver la monarchie intégrale, l'*Aigle double*, et que, si ce prodige d'ornithologie politique se laisse prendre une tête, il aura de la peine à défendre l'autre. Du reste, les Magyars superstitieux ont sujet de reprocher à Charles Ier d'avoir apporté d'Autriche le microbe de la décomposition : c'est pendant son bref séjour à Gödollö qu'Agram acclame le nouveau Conseil national jugo-slave, et que le député roumain Vaïda dénie publiquement au Parlement de Budapesth le droit de parler au nom de ses compatriotes.

Une semaine plus tard, le comte Michel Karolyi a déjà franchi les degrés qui montent de la présidence du Conseil national à celle du nouveau gouvernement provisoire hongrois... Wekerlé a dû lui céder la place, de compagnie avec les Burian, les Andrassy, les Lammasch, qui disparaissent de la scène politique entre deux éclairs. Le comte Karolyi appelle au pouvoir à ses côtés d'anciens intimes, entre autres M. Barna Buza, l'ennemi du fédéralisme, et le publiciste « sociologue » Oscar Jaszi, dont la notoriété tient surtout à une récente campagne de presse, au cours de laquelle il avait entrepris d'expliquer que la liberté nationale ne signifie pas grand'chose, et que l'important est de conquérir la liberté démocratique et sociale. Est-ce donc la République en Hongrie ? Pas encore, à ce moment, du moins, et l'un des points ambigus de la situation reste la présence de cet opiniâtre archiduc Joseph, qui *consent* à dispenser du serment le gouvernement provisoire, puis, quelques jours après, le prête à son tour au même gouvernement.

On continue à attendre des sauveteurs de la Hongrie,

monarchistes ou républicains, ou « monarchico-républicains », l'unique déclaration qui servirait de caution à leur bonne foi, l'étincelle de clairvoyance et de justice qui ferait luire au foyer des autres nationalités la perspective « de disposer d'elles-mêmes ». Tout au contraire, ce qui émane de Budapesth, le 2 novembre, c'est un radiotélégramme, adressé « aux peuples du monde entier », chef-d'œuvre de logomachie dans lequel on ne relève qu'un mot — le dernier — véridique et clair :

Le peuple hongrois vient d'achever sa révolution pacifique et *victorieuse*. Il a brisé le joug qui l'opprimait depuis des siècles. Il forme maintenant un État démocratique complètement indépendant. Le peuple hongrois décline *avec énergie toute responsabilité* de la guerre mondiale. N'écoutant que le *cri de sa conscience*, il dépose les armes et veut la paix.

En entrant *dans la Société des Nations*, il déclare la fraternité et l'égalité de *tous les peuples* habitant la Hongrie. Il rappelle en ce moment solennel que la Hongrie a un passé historique *millénaire*, et qu'elle a été, pendant des siècles, le rempart de l'Europe et de la civilisation. Il croit donc pouvoir, avec confiance, recommander aux sentiments de justice des nations libres du monde l'*existence* et l'INTÉGRITÉ TERRITORIALE de la Hongrie.

Et voilà, pour le moment (nous sommes au début de novembre), à quoi se réduit la transposition, ou — si l'on ne trouve pas ici déplacé un emprunt à la langue technique de l'acrobatie — le « rétablissement » grâce auquel les Magyars espèrent se tirer d'affaire. Révolution contre l'autocratie, désaveu des responsabilités, réponse à un appel de la conscience, soupir d'espoir du côté de la Société des Nations, mais oui ! Reddition de comptes, reconnaissance du droit national des Tchéco-Slovaques, des Jugo-Slaves, des Roumains, et, par voie de conséquence inexorable, renonciation à l'*intégrité territoriale*, mais non ! — Au fond, ces déclamations banales escomptent l'impression que doit produire en Europe l'annonce qu'il vient de naître une « Hongrie nouvelle », digne de prendre place, sans stage et sans garantie, au rang des civilisations politiques élaborées à l'école de la liberté. Mais les souvenirs de la Hongrie « ancienne » — si tant est qu'elles diffèrent — sont encore trop proches. La

réclame a je ne sais quoi de mercantile et de puéril. Elle fait penser, sans qu'on y tâche, aux mœurs hôtelières, au tenancier qui, prenant la succession d'un établissement discrédité, garantit sur prospectus à la clientèle la remise à neuf, les prix modérés, et tout le confort moderne.

S'il est vrai qu'un peu plus tard, dans son entrevue avec le général Franchet d'Espérey, le comte Karolyi a déclaré que son gouvernement acceptait le principe d'un État tchèque et d'un État sud-slave, les actes postérieurs de ce gouvernement, qui a levé de nouvelles milices et fait engager le combat contre les troupes régulières tchéco-slovaques, aux environs de Presbourg, annoncent des intentions un peu différentes. Au reste, dans le même moment, le jour de la proclamation de la République à Budapesth, l' « intégrité territoriale » revient encore dans le discours de M. Szasz, président de la Chambre des députés, et c'est à peu près le seul mot précis qui émerge d'une crue oratoire à travers laquelle nagent confusément la liberté, la démocratie et l'amour du genre humain.

Qu'après cela, s'il en faut croire certaines agences, nos troupes aient été accueillies « sympathiquement » à Budapesth, et que de jolies citadines leur aient jeté des bouquets, rien que de conforme au système. A ce soldat français que la presse magyare insultait trois mois auparavant, et qui se présente aujourd'hui en vainqueur, il faut bien jouer la comédie renouvelée de l'ancien répertoire, et marquer que les sourires feront toujours escorte à ses vertus guerrières. Mais pourquoi jusqu'à cette mise en scène offre-t-elle une réminiscence du théâtre germanique?... Femmes et fleurs, femmes-fleurs, comme au second acte de *Parsifal*.

***

Histoire d'hier et d'aujourd'hui — il faut conclure.

Tout ce que nous savons de la psychologie et du passé politique du peuple magyar, — qui se trouve placé, il le faut reconnaître, à défaut de frontières naturelles et de toute affinité acquise avec ses voisins immédiats, dans une situation fort délicate — est de nature à le faire envisager

comme réfractaire aux principes qui doivent apporter la paix et l'ordre à l'Europe nouvelle. L'État historique dont il se réclame est un produit féodal, un anachronisme, que seule pouvait prolonger la Constitution dualiste. Il est appelé à se dissoudre, fatalement, dès qu'on donnera aux Slovaques du Nord, aux Roumains de l'Est, aux Serbo-Croates du Sud, la faculté de prononcer sur leur propre sort, ou plutôt — car la plupart se sont déjà prononcés — de réintégrer, avec les portions du royaume de saint Étienne qu'ils occupent, chacun son foyer national. Tout ce que l'Entente victorieuse peut offrir aux Magyars, c'est le droit commun, soit un État indépendant, derrière des frontières territoriales calquées, autant que possible — il y aura là, comme ailleurs, des transactions à ménager — sur celles de la zone ethnique où leur race prédomine *en nombre*. Le fond de la pensée hongroise est non pas de repousser la formule : *liberté des peuples de disposer d'eux-mêmes* — mais de la compléter par le postulat : *accompagnée de celle de disposer des autres*. Et l'évidence même du droit, cette fois appuyé sur la force, et sans même qu'on fasse état des raisons politiques, est de leur refuser cette adjonction.

Sur le mauvais terrain où ils se placent, ils copient du reste, une fois de plus, les tactiques d'argumentation allemandes. De même que les premières offensives pacifistes de l'Allemagne esquivaient les questions concrètes pour mieux s'abriter derrière les nuages réformistes et humanitaires, de même leur Conseil national, leur gouvernement provisoire, leur presse, dans des manifestations étonnamment concordantes pour une période de révolution, n'omettent guère que le point essentiel. La Hongrie de 1918 dit bien aux Slaves et aux Roumains, sujets hongrois malgré eux, la parole de fraternité (?) qu'ils ont déjà entendue en 1849, et à laquelle ils auront de la peine à croire; mais elle n'a pu encore se résoudre à prononcer la parole décisive d'acquiescement à la fondation de leur propre liberté. Il faudra donc bien qu'on prononce cette parole à sa place.

Personne ne concédera, en second lieu, que cette Hongrie « d'esprit nouveau », si elle existe, puisse se dispenser d'acquitter les dettes de l'ancienne, vis-à-vis tant de ses victimes

à l'intérieur que des États voisins à l'invasion desquels elle a participé. Un peuple qui se retranche avec tant d'opiniâtreté dans la tradition doit avoir une idée des règles de l'héritage. Véritablement, lorsque les agences télégraphiques de Budapesth nous représentent la ville en liesse, ses balcons pavoisés, ses théâtres ouverts à des soirées de gala « comme à Prague » (*sic*), on se demande pour qui ces acteurs et le public comparse prennent le parterre européen? Comme à Prague, où l'avènement de la liberté nationale s'est préparé, pendant trois siècles, à travers les humiliations et les douleurs, et où le peuple a stoïquement apporté sa contribution à la victoire de l'Entente, pendant que les Hongrois jouaient leur dernière carte sur l'hypothèse de notre défaite! — Mais enfin, s'il leur plaît de chanter, qu'ils chantent, à la condition qu'ils paient. Se proclamer l'ami des peuples, déchausser le cothurne et s'empourprer de fard démocratique, demander à faire partie de la Société des Nations — rien de plus simple. Mais ce n'est pas avec cette monnaie que se règlent les indemnités de guerre. M. le comte Karolyi, qui passe pour avoir les relations les plus étendues et les plus utiles dans le monde de la finance, et qui caressait, connexe à son ancien projet de « paix par accords », le dessein d'attirer en Hongrie les capitaux de l'Entente [1], sera sans doute le premier à comprendre que le crédit futur s'achète par la loyauté à liquider le passif échu. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de faire grâce à la Hongrie des *réparations* dont le principe, formulé dans les manifestes américains, a été accepté par l'Allemagne et par le gouvernement de l'ancienne monarchie dualiste.

Par conséquent, disjonctions territoriales et réparations pécuniaires, voilà les deux points essentiels par où doit s'engager toute conversation avec le nouveau gouvernement de Budapesth. Le reste n'est que littérature ou diversion. Si c'est pour en aborder l'examen que le comte Karolyi vient

1. Le *Corriere d'Italia* du 3 novembre 1918 rapporte opportunément une *interview* du Comte Karolyi, qui remonte à quelques mois, et au cours de laquelle il a tenu ce langage : « Je suis un partisan résolu d'une paix par accords, parce que, après la guerre, la reconstitution des matières premières offrira pour nous une grande difficulté, et que, pour relever les conditions de notre production et de notre change, *il ne suffira point que les capitaux nous soient versés goutte à goutte* : il faut qu'ils AFFLUENT dans la Monarchie. »

d'envoyer des émissaires à Agram, à Belgrade, en Suisse, au quartier général de notre armée d'Orient, tant mieux. En France, nous avons peut-être une raison de plus de suivre de fort près l'évolution du problème magyar : c'est sa connexité avec le problème allemand, ou, si l'on préfère, avec l'étendue et la composition de l'échiquier politique qui restera à la disposition de l'Allemagne après la signature de la paix. Le comte Tisza, quelques jours avant qu'il tombât sous les balles de ses compatriotes, a eu beau nous léguer cette parole, prononcée le 17 octobre, à la tribune du Parlement hongrois : « Un des quatorze points de M. Wilson prévoit la constitution d'une Ligue des nations, qui *rend inutile* notre alliance avec l'Allemagne », personne, chez nous, ne se contentera d'une telle assurance.

Outre que la psychologie du Magyar apparaît encore plus « millénaire » que son État, et qu'il y ait quelque légèreté à croire que les revers en aient pu changer le fond, ce serait méconnaître l'esprit politique d'un pareil peuple, ce serait même, à un certain point de vue, lui faire injure, que de le supposer capable de se résigner sincèrement à ces revers. Il cherchera, n'en doutons pas, à s'évader du cercle étroit où la victoire de l'Entente l'aura confiné. Impuissant à lui seul, il se remettra en quête d'alliés. Rien à espérer pour lui — du moins aussi loin que peut porter la prévision politique — de ses voisins immédiats : les Russes qu'il redoute, les Roumains et les Slovaques reconstitués à ses dépens en unités nationales, les Polonais pour longtemps absorbés par leurs affaires intérieures. S'il pouvait se « rapprocher » de la Jugo-Slavie, ce ne serait jamais qu'au titre d'un intérêt transitoire. Les grandes puissances de l'Entente, enfin, sauront, espérons-le, rester unies devant les avances séparées que ne manquera pas de leur faire la Hongrie mortifiée de demain. Reste donc l'Allemagne, la seule Allemagne, qui, procédant de son côté à l'inventaire des débris de la *Mittel Europa*, a toutes chances de retrouver, le moment venu, chez les Magyars, un peuple que son tempérament, son isolement, ses intérêts et ses déceptions disposeront à partager de nouveau ce qui restera de la fortune germanique.

La République et les transformations sociales n'y change-

ront rien. Qui sait même jusqu'à quel point l'Allemagne de l'armistice a déjà la main engagée dans les affaires du néo-démocratisme hongrois? Du reste, ne nous payons pas de mots. Tant qu'il restera, au fond de l'humanité, le sentiment de la race, la conscience historique, et surtout, pour les vaincus d'aujourd'hui, l'obsession, si l'on ose dire, du « Paradis perdu », il faut s'attendre à ce qu'Allemands et Magyars nourrissent des regrets, des ressentiments et sans doute aussi des projets communs. Il n'est donc que prudent, pour la France enfin soulagée du poids qui l'oppresse depuis cinquante ans, et rétablie sur le Rhin, de prêter une exacte attention à ce qui va se passer du côté de la plaine danubienne, et de contrôler strictement le système des garanties que la Hongrie doit offrir à la sécurité commune.

CHARLES LOISEAU

CORRESPONDANCE

ÉVÊCHÉ DE VALENCE.

Valence, le 1er décembre 1918.

Monsieur le Directeur de la *Revue de Paris*,

Ayant été pris à partie, d'une façon très pénible, tant pour ma foi de catholique que pour mon patriotisme de Français, par l'auteur anonyme ***, soi-disant *catholique*, de l'article sur *la Politique de Benoît XV*, paru les 15 octobre et 1er novembre 1918, dans la *Revue de Paris*, je vous ai adressé une réponse que vous avez refusé d'insérer, sous le prétexte que « de ce qui me touchait personnellement, je ne disais rien ».

Puis donc que, pour reproduire ma réponse, vous m'obligez à me défendre personnellement, je n'hésiterai pas à le faire, ayant conscience qu'à travers ma personne, qui n'est rien, c'est le Pape, c'est la religion, c'est la France elle-même, j'ose le prétendre, qui sont visés.

Quelle est, en effet, l'accusation personnelle dont je suis l'objet, puisque, d'après vous, il faut en venir là? La voici.

L'auteur *** débute par un cri de guerre contre ceux qui « s'emploient en France à détourner les catholiques français de la politique française », et qui prétendent que « nous devons être avec le Pape ». Et aussitôt, à la tête de ceux-ci, par une Note précise, tranchante, l'auteur *** dénonce l'Évêque de Valence.

Est-ce clair? Me voici donc accusé « d'être avec le Pape », ce dont je suis hautement fier. Mais me voilà voué à l'indignation publique pour m'élever contre la politique française : et j'en suis justement révolté.

C'est qu'en effet tout l'article *** porte sur ce point précis, formulé dès les premiers mots : « Benoît XV n'est pas de notre parti »; Benoît XV n'a cessé de comploter contre l'Entente, et l'Évêque de Valence est coupable de complicité.

Si ce n'était ridicule, ce serait grave. Mais puisqu'il y a toujours des esprits capables de se laisser séduire par les insinuations les plus mensongères, il faut bien parer à ce scandale des faibles.

Et comment puis-je le faire, comment dégager ma complicité de haute trahison (!) sinon en démontrant à l'auteur la fausseté de ses arguments et l'inanité de sa thèse? C'est précisément ce que j'avais fait dans ma première réponse. J'y analysais la méthode critique de l'auteur, le fonds de ses idées, la question du patriotisme. Je montrais la méthode scientifiquement insoutenable, le fond des idées contraire à toute vérité et à tous documents authentiques, et le patriotisme entièrement renversé. Cette réponse, que je vous priais courtoisement d'insérer, vous l'avez refusée. Le public sera juge entre celui qui, attaqué, apporte loyalement une lumière que l'on ne veut pas recevoir, et celui qui se cache dans les ténèbres de l'anonymat, quelque peu, sans doute, confus de la perfidie de ses attaques.

Ne voulant pas recourir pour l'insertion de ma première réponse à des moyens que les évêques doivent laisser à d'autres, je me bornerai à joindre ma protestation à celle d'un si grand nombre d'éminents cardinaux et évêques français qui déjà l'ont fait entendre, tous si connus et si hautement estimés pour leur ardent amour de la France,

et pour le culte de la vérité à laquelle ils ont voué leur vie, étant les disciples de Celui qui a dit : « Je suis la vérité ! »

En si belle compagnie, j'affirme, preuves en mains, si on veut les recevoir, la fausseté des attaques dirigées par *** contre le Pape, de la complicité duquel il m'honore. Ce ne sont, dit le Cardinal Amette, qu' « accusations erronées, insinuations injurieuses, interprétations fausses et malveillantes ». « L'action pontificale, dit le Cardinal Dubois, y est nettement dénaturée et travestie. »

J'affirme, « en pleine connaissance de cause », comme l'éminent Archevêque de Paris, — car Nous avons tous été à Rome, Nous, Évêques français, Nous avons vu, entendu, appris, — j'affirme que « Benoît XV, non seulement n'a pas pris parti contre la France et ses Alliés, mais qu'il a multiplié les témoignages de sa bienveillance pour notre Pays et n'a jamais voulu et demandé qu'une *paix conforme à la justice et aux légitimes aspirations des peuples.* »

Et quand on vient Nous accuser de faire une politique antifrançaise, parce que Nous Nous rangeons à l'avis du Pape, Nous, Évêques de France, qui aimons notre Patrie d'un si grand amour et voulons la servir par tous les moyens en notre pouvoir, Nous sommes justement indignés. Avec le Cardinal Dubois, Nous disons que « l'heure est mal choisie pour tenter, en ces jours de victoire, d'assombrir la joie des catholiques français par des attaques injustifiées contre le Père commun de tous les fidèles, qui a toujours été, et qui reste, quoi qu'on en dise, un ami tout dévoué de la France. »

J'entendrai toujours, pour ma part, retentir à mes oreilles et surtout à mon cœur, ces paroles du Cardinal-Secrétaire d'État : Dites au nom du Souverain Pontife autant qu'au sien : « L'Église ne peut pas se passer de la France. Mais la France, non plus, ne peut pas se passer de l'Église. Les deux causes sont communes. » Voilà des affirmations qui sortent des racontars, des interviews, des insinuations, des rapports de femmes, et de cet ensemble, enfin, de « déclarations contradictoires, d'aveux et de réticences, d'indiscrétions et de mensonges » dans lesquels l'auteur *** a l'inconscience de déclarer lui-même « qu'il faut saisir la vérité ».

Assez d'écrivains, même non catholiques, même libres penseurs, l'ont dit très haut : il est temps, il est urgent, au nom de nos plus chers intérêts, que la France reprenne ses relations avec le Pape. Les graves questions posées déjà en Alsace-Lorraine, et qui vont se poser, sans doute, autour du Rhin et en Orient, en démontrent davantage encore l'urgente nécessité. La France a tout à gagner à revenir au Pape. Le Pape l'attend, et, d'avance, lui ouvre ses bras et son cœur.

Voilà ma réponse. Bien au-dessus de ma pauvre personne, elle venge les sentiments de tous les vrais catholiques, de tous ceux qui n'ont pas peur de se montrer, les intérêts bien compris de la France, et enfin ce que l'auteur *** appelle la « Politique de Benoît XV ».

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

† EMMANUEL DE GIBERGUES
Évêque de Valence.

La brève réponse de l'auteur de l'étude sur la Politique de Benoît XV, *arrivée trop tard pour paraître ici, sera publiée dans le numéro du 15 janvier.*

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE.

L'important *Livre jaune* que le gouvernement français vient de publier comprend les documents, lettres, notes et rapports rédigés par les ministres et diplomates français, alors qu'ils travaillaient à réaliser l'accord franco-russe, ainsi que les pièces qui se rapportent à la convention militaire et à la convention navale. C'est la première fois que la lumière est ainsi projetée de source officielle sur les origines d'une alliance qui exerça une action si importante sur le maintien de la paix européenne. Alors que l'Allemagne, sans se résoudre encore à l'offensive, poursuivait l'accroissement de ses armements, les hommes d'État français songeaient seulement à se prémunir contre une agression possible. La lecture de ce *Livre jaune* confirmera tout homme de bonne foi dans l'idée que la politique française n'a pas cessé d'être résolument pacifique.

A LA GUERRE COMME A LA GUERRE,
par **P. C. de Sommereux.**

Dans la vie du front, aux moments de détente, la bonne humeur reprenait ses droits. On riait de l'interprète solennel, du bridge chez le général, des notes de service bizarrement rédigées, sans parler de plaisanteries plus familières. Les courts récits et dialogues ne manquent ni de verve ni d'un sens assez sûr du comique.

DU TRANSCENDANTALISME CONSIDÉRÉ SOUS SON ASPECT SOCIAL,
par **William Girard.**

Le *transcendantalisme* est un mouvement philosophique et social qui prit naissance en Nouvelle-Angleterre dans la première moitié du siècle dernier : réagissant contre les théories sensualistes et utilitaires, la doctrine s'inspire librement de l'enseignement spiritualiste et fraternel de l'Évangile. Rousseau, George Sand, Saint-Simon, Fourier, exercèrent sur elle une influence appréciable. Le travail de M. Girard, consacré aux tentatives réformatrices de la secte et à ses origines françaises a été publié en français par l'Université de Californie. Des études de ce genre attestent la vitalité du français comme langue savante : son rayonnement chez nos alliés d'Outre-Atlantique ne peut nous laisser indifférents.

PENDANT QU'IL SE BAT,
par **Cyril Berger.**

En la personne de leurs héros, les auteurs ont exalté le sublime sacrifice de tant de milliers d'autres, immolés pour le triomphe de l'idée civilisatrice et pour la victoire définitive de la paix. Le roman, très émouvant, est présenté par une préface de M. Henri Barbusse qui a dit justement, en parlant du principal personnage : « Peu d'aventures sont aussi tragiques que la sienne dans sa poignante simplicité. Son histoire attache... Elle fait sourire et elle fait pleurer. »

LA FOI DE BRABANT,
par **Robert Pelée de Saint-Maurice.**

Le sujet de *la Foi de Brabant* est emprunté à l'une des *Cent nouvelles nouvelles* : c'est l'histoire d'une jeune comtesse de Brabant, qui, partie sous un déguisement pour retrouver le page à qui elle gardait sa foi et oubliée de lui, rencontre un fier et généreux cadet de France : elle s'éprend de lui et l'épousera. De cette ancienne fable l'auteur a tiré un conte agréable et parfois malicieux, rehaussé d'archaïsmes ingénieux. La souple diversité du mètre communique à ce divertissement de poète érudit une saveur à laquelle le lecteur lettré sera sensible.

AVEC LES BOYS AMÉRICAINS,
par **Daniel Halévy.**

Cette brochure n'apporte pas des chiffres ou des précisions documentaires mais des tableaux, des anecdotes, des traits significatifs qui peignent sur le vif le soldat, le *boy* américain : on comprend que la force qu'il représente n'est pas faite seulement de sa vigueur musculaire ou de ses armes, mais surtout de l'ardeur idéaliste avec laquelle il s'est battu. La puissante contribution américaine à la victoire en est l'éclatante manifestation.

LA BELGIQUE NOUVELLE,
par **Fernand Neuray.**

M. Fernand Neuray réunit en deux volumes les articles qu'il a publiés dans *le XXe Siècle* depuis le 12 novembre 1914, jour où parut au Havre le premier numéro du journal belge exilé. Il n'y a pas seulement dans ces deux volumes un noble et ardent patriotisme et une admirable confiance dans les destinées de la Belgique ; on y trouvera encore des études qui dépassent le moment présent, sur les questions intérieures et extérieures qui commandent l'avenir du pays reconstitué.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.